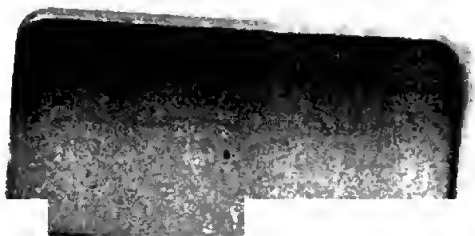
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXXV
B
72
NAPOLI

XXXV.
B
72.



# ÉLÉMENS
## DE
# *L'ART MILITAIRE*
## ANCIEN ET MODERNE.

# ÉLÉMENS

DE

# *L'ART MILITAIRE*

## ANCIEN ET MODERNE.

*Par M.* CUGNOT, *ancien Ingénieur au Service de S. M. I. R. & A.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue Saint Severin.

M DCC LXVI.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

# TABLE

## *DES CHAPITRES*

Contenus dans ce Volume.

---

## *LIVRE CINQUIEME.*

DE la Milice des Anciens, Page 1

CHAPITRE I. *Du Corps humain.* 5

*De la Circulation & de la Reſpiration.* 8

*Des Nerfs.* 11

*De la Nourriture & de l'Accroiſſement du Corps.* 13

*De la Force, de la Flexibilité & de la Mobilité des Membres du Corps.* 17

CHAP. II. *Des cinq Exercices des Anciens.* 21

CHAP. III. *Des Causes & des Effets de la Peur.* 30

CHAP. IV. *Des Armes & des Exercices des Anciens.* 39

CHAP. V. *Principes sur la Force des Ordres de Bataille.* 51

CHAP. VI. *De la Subordination.* 65

CHAP. VII. *De la Force & de la Mobilité des Troupes & des Armées.* 74

CHAP. VIII. *Principes sur la Force des Etats.* 87

CHAP. IX. *Des Armées Grecques & Macédoniennes.* 113

CHAP. X. *Des Légions Romaines.* 125

CHAP. XI. *Des Camps des Romains.* 136

CHAP. XII. *De la Subordination Romaine.* 148

CHAP. XIII. *De la Maniere d'exercer & d'aguerrir les Armées, des Anciens.* 161

CHAP. XIV. *De la Maniere de faire la Guerre des Anciens.* 176

---

## *LIVRE SIXIEME.*

De la Milice moderne. 185

CHAP. I. *Du Choix des Officiers & des Soldats.* 191

CHAP. II. *Des Armes offenſives & défenſives.* 200

CHAP. III. *De la Subordination.* 213
CHAP. IV. *De la Diſcipline militaire, & de l'Exercice.* 223
CHAP. V. *Des Ordres de Bataille.* 237
CHAP. VI. *Des Camps.* 243
CHAP. VII. *Des Marches.* 253
CHAP. VIII. *Des Vivres & des Fourrages.* 258
CHAP. IX. *De la Maniere d'aguerrir les Troupes & les Armées.* 265

## *LIVRE SEPTIEME.*

De la Fortification. 273
CHAP. I. *Des Places fortes des Anciens, & de leur maniere de*

*les attaquer & de les défendre.* 277

CHAP. II. *Des Fortifications modernes.* 189

CHAP. III. *De la Garde des Places, & des Précautions contre les ſurpriſes & les attaques bruſques.* 302

CHAP. IV. *Des Fortifications de Campagne.* 312

CHAP. V. *De l'Inveſtiture des Places, & des Lignes de Circonvallation & de Contrevallation.* 317

CHAP. VI. *Des Approches.* 324

*Des Batteries.* 330

*Des Sorties.* 335

CHAP. VII. *De l'Attaque & de la Défenſe du chemin couvert, des Dehors & du Corps de la Place.* 341

*Des Mines.* 345
*De l'Attaque & de la Défenſe des Dehors & du Corps de la Place.* 348

Fin de la Table.

ÉLÉMENS

# ÉLÉMENS
DE
# *L'ART MILITAIRE*
ANCIEN ET MODERNE.

## LIVRE CINQUIEME.
### *De la Milice des Anciens.*

N° 164. LA plus grande difficulté de former de bonnes armées, n'eſt pas de ſçavoir faire un bon choix de la meilleure diſcipline, des armes les plus avantageuſes, des exercices les plus propres à fortifier & endurcir les ſoldats, & des moyens les plus convenables pour les aguerrir, mais de trouver des hommes d'une

taille & d'une force ſuffiſantes, que de très-puiſſans motifs engagent à renoncer volontiers aux commodités de la vie, pour ſe livrer aux plus rudes fatigues, s'expoſer aux plus grands périls, & enfin ſe ſoumettre à tout ce que la diſcipline la plus ſévere peut exiger d'eux. Les Grecs & les Romains n'étoient pas des hommes d'une autre nature que ceux que l'on voit aujourd'hui; mais une autre éducation, d'autres préjugés, d'autres mœurs, d'autres intérêts, une autre forme de gouvernement les rendoient ſuſceptibles de cette excellente diſcipline, que les autres peuples pouvoient bien louer & admirer, mais non pas adopter, parce qu'ils n'y étoient pas pouſſés par des motifs aſſez puiſſans, ou que l'opinion qu'ils avoient de leurs forces, de leur conſtance & de leur courage, leur faiſoit regarder comme impoſſibles bien des choſes qui n'étoient que très-

difficiles. Les Gaulois avoient trop de bon ſens, pour ne pas voir combien les Romains tiroient d'avantages de leur diſcipline, de leurs armes, de leur tactique & de leur caſtramétation. Ils les ſurpaſſerent même en induſtrie dans les ſiéges, lorſqu'il ne fut queſtion que d'imiter leurs machines de guerre & leurs ouvrages ; mais la maniere de faire la guerre des Romains demandoit un régime de vie, des travaux & des exercices qui ne pouvoient point du tout convenir à des hommes qui ne combattoient, à la vérité, que pour la liberté, mais qui ne la deſiroient, que pour pouvoir vivre à leur aiſe, & qui étoient très-ennemis de toute gêne & de toute contrainte. La vanité met encore un plus grand obſtacle à l'établiſſement d'une bonne diſcipline, que le penchant aux plaiſirs, & la pareſſe même. Lorſqu'une nation eſt prévenue qu'il n'y a à la guerre que les actions périlleu-

ſes qui ſoient nobles ; que les travaux, qui ſe font ſans danger, aviliſſent, & que ce ne ſont que des miſérables qui vont à pied, qui portent des fardeaux, qui travaillent & qui font mauvaiſe chère, il eſt bien difficile qu'elle produiſe un vrai ſoldat. Pour bien entendre ce qu'on va dire de la milice des Grecs & des Romains, il faut être prévenu qu'autrefois on penſoit & l'on vivoit autrement à Sparte & à Rome, que l'on ne fait aujourd'hui à Paris & dans toute l'Europe.

# CHAPITRE PREMIER.

## *Du Corps humain.*

N° 165. LE corps humain eſt compoſé de ſolides & de fluides.

Les parties ſolides ſont compoſées de *fibres*. Il y en a de deux eſpeces :

Les *fibres ſimples* qui ſont des corps très-déliés, & très-flexibles & élaſtiques ; & les *fibres compoſées* qui ne diffèrent des *ſimples*, qu'en ce qu'elles ſont plus groſſes & qu'elles ſont creuſes.

Les *os* ſont les parties les plus dures du corps humains dont ils ſont comme la charpente qui ſoutient toutes les autres parties. Ils ſont couverts, aux endroits où il y a du frotement, d'une ſubſtance de même nature, mais flexible & élaſtique, que

l'on nomme *cartilages*, dont la ſurface eſt très-polie & très-gliſſante.

Les os ſont attachés enſemble par des *ligamens*, qui ſont auſſi forts, mais beaucoup plus flexibles que les cartilages, & qui ont plus ou moins de reſſort.

On appelle *membranes* une eſpece de peaux fines & élaſtiques, & capables d'une grande réſiſtance.

Les ligamens ſervent à fixer les os dans leur ſituation, ou à en borner les mouvemens.

On nomme *genou* toute charniere qui ſe plie en pluſieurs ſens. Les genoux & les charnieres des os ſont entourés de membranes qui ſervent à contenir une humeur plus ou moins glaireuſe qui entretient la ſoupleſſe des cartilages, & en rend la ſurface très-gliſſante; ce qui rend toutes ces charnieres capables de ſoutenir de très-grandes charges, ſans engrainer ni s'échauffer.

Les os, ainſi que les autres parties du corps, ſont mis en mouvement par les *muſcles* qui ſont des corps flexibles compoſés de fibres creuſes qui s'allongent & ſe raccourciſſent conſidérablement. Les muſcles ſont de différentes figures, ſelon les uſages auxquels ils ſont deſtinés. Lorſqu'un muſcle, attaché par les deux bouts à deux os unis enſemble à charniere, vient à ſe raccourcir, il fait néceſſairement mouvoir l'un ou l'autre de ces deux os. Les muſcles, qui environnent les différentes charnieres, ſervent en même tems à les affermir, en preſſant fortement les os les uns contre les autres. Les cartilages, qui garniſſent les extrémités des os, en augmentent le volume, & par conſéquent l'étendue des ſurfaces qui frotent. La flexibilité des cartilages empêche que leur ſurface ne ſoit endommagée par une preſſion extraordinaire, & ſurtout par des ſecouſſes.

*De la Circulation & de la Reſpiration.*

N° 166. Le *cœur* eſt un gros muſcle, qui a à-peu-près la figure d'un cône. Il a deux cavités inégales, nommées *ventricules*, qui envoient le ſang dans toutes les parties du corps par le moyen des *arteres*, & le reçoivent enſuite par le moyen des *veines*. Les *arteres* & les *veines* ſont des vaiſſeaux qui partent du cœur, & ſe diviſent en pluſieurs branches dont les diviſions & les ſubdiviſions ſe terminent enfin par des vaiſſeaux dont le nombre & la petiteſſe ſe dérobent à l'imagination. Ils compoſent la ſubſtance des os, des cartilages, des muſcles & de toutes les parties ſolides du corps qui n'eſt compoſé que de fluides & de vaiſſeaux dans leſquels ils circulent.

Les *poumons* ſont des corps ſpongieux & très-flexibles dont toutes les petites cellules communiquent à un canal qu'on nomme *trachée*, dont

les branches & les ramifications ſe répandent dans toute la ſubſtance des poumons. Lorſque la poitrine ſe dilate, l'air entre par la trachée dans les poumons où il ſe met bientôt en équilibre avec le poids de l'atmoſphere : la chaleur des poumons & l'humidité dont il ſe charge le dilatent ; la poitrine ſe reſſerre, & les poumons ſe vuident pour ſe remplir enſuite de nouveau. Tel eſt le méchaniſme de la reſpiration.

L'un des ventricules du cœur envoie le ſang aux poumons, par une artere dont les dernieres petites branches répondent à celles d'une veine qui le rapporte dans l'autre ventricule d'où il eſt porté dans toutes les autres parties du corps par une autre artere dont les dernieres branches aboutiſſent à celle d'une veine qui ramene le ſang dans le premier ventricule ; ce qui a fait donner à ce mouvement du ſang le nom de *circulation*.

Le ſang eſt compoſé de trois parties. La *partie rouge*, la *ſéroſité* & la *lymphe*, qui ne ſont pas toutes également fluides. Tous les vaiſſeaux ſont élaſtiques. Lorſque le cœur, en ſe contractant, pouſſe le ſang dans les arteres, la difficulté, qu'il trouve à pénétrer dans les veines, fait qu'il s'accumule dans les arteres qui s'enflent juſqu'à ce que le cœur venant à ſe fermer, elles commencent à ſe retrécir par leur reſſort, ce qui fait que le ſang continue à paſſer dans les veines. La partie rouge du ſang rencontrant des vaiſſeaux trop étroits, paſſe outre, & pénetre dans les veines par des arteres plus groſſes, mais encore ſi étroites qu'elle y éprouve un frotement conſidérable qui fait qu'elle s'échauffe. Les autres parties du ſang rentrent de même dans les veines, & de-là dans le cœur qui fait paſſer ce ſang dans les poumons où il eſt rafraîchi par l'air qui y circule par la

reſpiration. Lorſque le ſang eſt pouſſé avec trop de force dans les arteres, & qu'il y entre en trop grande quantité, tous les vaiſſeaux ſe dilatent proportionnellement : ceux qui ne ſont faits que pour recevoir la ſéroſité ou la lymphe, donnent entrée à la partie rouge qui y éprouve un frotement d'autant plus dur, qu'elle y eſt plus ſerrée ; ce qui fait que la peau devient plus rouge. Toutes les parties ſolides du corps ſont blanches ; mais comme elles ſont tranſparentes, les différentes humeurs, qui y circulent, les font paroître de différentes couleurs.

## *Des Nerfs.*

N° 167. Les mouvemens des différentes parties du corps ſont de trois eſpeces. Les uns dépendent de la volonté ; tels ſont ceux des bras & des jambes ; les autres ſe font ſans qu'elle y ait la moindre part, comme ceux de l'eſtomac & du cœur. Il y en a d'au-

tres qui ſe font indépendamment de la volonté, mais que l'on peut interrompre. Tels ſont ceux de la reſpiration. La nature de l'ame étant très-inconnue, la maniere, dont elle agit ſur le corps, ne peut que l'être encore davantage. Comme les *nerfs* ſont les organes des ſens & qu'ils donnent le mouvement aux muſcles, des anatomiſtes croient que c'eſt par leur moyen que le corps & l'ame agiſſent l'un ſur l'autre.

Les nerfs ſont des cordons compoſés de filets qui ne paroiſſent point creux, mais que l'on croit pourtant être faits de maniere à laiſſer couler au travers de leur ſubſtance un fluide ſpiritueux qui vient du *cerveau*, du *cervelet*, de la *moëlle allongée* & de celle de l'*épine*, & qui paſſe dans les muſcles où il agit avec une très-grande force pour les faire raccourcir, ſoit en augmentant la réaction de leurs fibres, ou autrement. On ſçait avec

quelle force une corde ſéche ſe raccourcit, lorſqu'on la mouille.

### *De la Nourriture & de l'Accroiſſement du Corps.*

N° 168. Les alimens ſolides, après avoir été broyés par les dents, paſſent, ainſi que les fluides, dans l'eſtomac qui eſt un muſcle creux où ils ſe diviſent encore davantage, & ſe convertiſſent en une liqueur blanche que l'on nomme *chyle*, dont la partie la plus fluide paſſe dans le ſang par des vaiſſeaux & des fibres extrêmement fins, qui la perfectionnent encore davantage. Les parties les plus groſſieres du chyle paſſent dans les inteſtins. On a obſervé que de huit livres d'alimens qu'un homme prend en vingt-quatre heures, il en perd cinq par la tranſpiration inſenſible & par la reſpiration.

Le ſang & les humeurs, qui circulent dans les vaiſſeaux qui compo-

ſent toutes les parties ſolides du corps, y étant fortement comprimés, tendent à les dilater en tous ſens. Dans les enfans, les vaiſſeaux n'étant pas capables de réſiſter à la preſſion des humeurs, ils augmentent en longueur & en circonférence. Les parties ſolides, qui nagent dans les humeurs, s'attachent aux parois des vaiſſeaux, s'y fixent & les fortifient par le moyen de la chaleur qui en fait évaporer les parties fluides, & durcit les parties ſolides. Les vaiſſeaux, ſe fortifiant peu à peu, deviennent enfin capables d'une réſiſtance que les fluides ne peuvent plus ſurmonter; & le corps ceſſe de croître. Comme les os ſont vraiſemblablement les premiers à acquérir ce degré de réſiſtance, & que d'ailleurs les humeurs agiſſent avec plus de force pour enfler les vaiſſeaux, que pour les allonger, il arrive ordinairement que le corps continue encore long-tems à groſſir, après qu'il a ceſſé de grandir.

La circulation ſert encore à entretenir la ſoupleſſe & la flexibilité des différentes parties ſolides qui ſe durciſſent par la tranſpiration. Le mouvement & les exercices, en augmentant la chaleur, facilitent la tranſpiration & la circulation. Pour faire un bon effet, il faut qu'ils ſoient proportionnés à la force du corps, à la quantité & à la qualité des alimens. Une nourriture fort abondante, avec peu d'exercice, doit faire croître le corps. Les vaiſſeaux fortement tendus & amollis par l'abondance du ſang & des humeurs, s'étendent davantage; mais la tranſpiration n'étant pas ſuffiſante, les parties ſolides deviennent moins compactes, moins dures & moins élaſtiques. Au contraire, ſi le corps n'a pas aſſez de nourriture, & que la tranſpiration augmente trop par l'exercice, les vaiſſeaux n'étant jamais pleins, ne ſçauroient s'étendre; mais ils doivent devenir plus forts & plus

élaſtiques. La nourriture & les exercices ont donc des bornes dont il ne faut pas beaucoup s'écarter. Les exercices trop violens ou trop longs, par leſquels les fibres ſont trop fortement ou trop long-tems tendues, doivent être nuiſibles ; au lieu que ceux qui ſont proportionnés à la force du corps, le rendent plus dur & plus ſouple, ſans l'empêcher de croître & de parvenir à ſa juſte grandeur. Le repos & le ſommeil ſuccédant aux exercices, les muſcles & les ligamens n'étant plus tendus, les cartilages & les os ceſſant d'être comprimés, leurs fibres ſe raccourciſſent, ſe rapprochent & reprennent peu-à-peu leur élaſticité : la circulation répare la perte qui s'eſt faite par la tranſpiration ; & toute la machine ſe remet dans ſon premier état.

Lorſque le corps a ceſſé de croître, il peut encore augmenter en force, les parties ſolides devenant

plus compactes ; ce qui dépend ſans doute beaucoup des alimens, du repos & des exercices. Mais quelques meſures & quelques précautions que l'on prenne, c'eſt une néceſſité que le corps vieilliſſe. Les vaiſſeaux capillaires ſont ſujets à s'obſtruer par différentes cauſes ; ce qui fait que la tranſpiration & la circulation diminuent peu-à-peu, tellement que quand même il ne ſurviendroit aucun accident particulier, l'homme arriveroit à ſa fin. Une preuve cependant qu'il n'eſt pas impoſſible que les hommes vivent beaucoup plus long-tems qu'ils ne font, c'eſt que les cerfs, à ce qu'on dit, vivent pluſieurs ſiécles, malgré les rudes & fréquentes corvées que les chaſſeurs & les loups leur font faire.

*De la Force, de la Flexibilité & de la Mobilité des Membres du Corps.*

N° 169. On a démontré, (N° 138 & 139,) qu'il y a des machines qui

ne doivent pas avoir en grand les mêmes proportions qu'en petit. Le corps humain eſt dans ce cas-là. Un homme, par exemple, d'une grandeur double, peſeroit huit fois davantage, tandis que ſes os & ſes muſcles ſeroient ſeulement quatre fois plus forts. Les cartilages ſeroient chargés d'un poids huit fois plus grand, & n'auroient qu'une ſurface quadruple. Ses mouvemens ſeroient deux fois plus lents que ceux d'un homme ordinaire; car ſes membres, huit fois plus peſans, ſeroient mis en mouvement par des muſcles ſeulement quatre fois plus forts. Il ne ſauteroit pas plus loin qu'un homme ordinaire : ſes muſcles d'une force quadruple, ſe raccourciſſant d'une quantité double, n'imprimeroient à ſon corps qu'une force huit fois plus grande, & par conſéquent une vîteſſe égale; & de plus il ſauteroit avec plus de lenteur, & par conſéquent il courroit moins vîte. Mais il auroit un

avantage pour marcher, parce qu'il feroit un pas, tandis qu'un autre en feroit deux ; ce qui eſt aiſé à comprendre après ce qui a été dit de deux baliſtes ſemblables, dans le Livre précédent ; d'où on conclura que les petits hommes & les petits chevaux ont de l'avantage ſur les grands pour courir, & du déſavantage pour marcher, parce qu'ils peuvent faire d'auſſi grands ſauts, mais non pas d'auſſi grands pas, quoiqu'ils conſomment autant de force, à proportion que les grands, pour faire un ſaut ou un pas. Il ne faut pas juger de tout cela par la différence qu'il y a d'un enfant à un homme, parce que les os & les muſcles d'un enfant ne ſont pas auſſi durs que ceux d'un homme.

Comme la groſſeur des membres en diminue la flexibilité, il eſt évident qu'elle a auſſi ſes bornes : ainſi de pluſieurs hommes également exercés & endurcis, celui dont la taille

ſera plus avantageuſe, pourra n'être ni le plus grand, ni le plus petit, ni le plus gros, ni le plus mince.

De deux hommes de même grandeur & d'égale force, le plus leger aura l'avantage, parce qu'il ſurpaſſera l'autre en vîteſſe & en agilité : en général, il eſt donc plus avantageux qu'un ſoldat ſoit fort exercé & endurci, qu'il ne l'eſt qu'il ſoit gros & grand, l'agilité n'étant pas moins néceſſaire à un ſoldat, que la force même. Quand un ſoldat de vingt pieds ne ſeroit pas accablé par le poids de ſon corps, la lenteur de ſes mouvemens le rendroit auſſi mépriſable qu'un ſoldat de dix pouces pourroît être redoutable par ſa grande agilité qui le déroberoit à tous les coups, & rendroit inévitables ceux qu'il porteroit.

# CHAPITRE II.

## *Des cinq Exercices des Anciens.*

N° 170. LEs exercices des anciens étoient la *lutte*, le *pugilat*, le *pancras*, le *diſque* & la *courſe*.

On nommoit *athlétes* ceux qui cultivoient ces exercices, pour pouvoir y diſputer le prix. Ils fréquentoient fort jeunes des académies nommées *gymnaſes* ou *paleſtres*, entretenues aux dépens du public, où il y avoit des maîtres pour les inſtruire & les exercer. Ils y menoient une vie très-dure; leur nourriture étoit très-groſſiere; le vin leur étoit défendu, & la continence très-recommandée; mais cela ne fut obſervé que dans les premiers tems. Dans la ſuite, les athlétes devinrent d'une voracité étonnante: il y en avoit qui mangeoient vingt livres de viande par jour.

Les jeux olympiques étoient les plus célebres de la Gréce. Les Grecs ne connoiſſoient rien de comparable à la victoire qu'on y remportoit. Pour être admis à y diſputer le prix, il falloit être Grec, de condition libre, & de bonnes mœurs. Alexandre fils d'Amyntas roi de Macédoine, ne put s'y faire recevoir, qu'en donnant de bonnes preuves que ſa maiſon étoit originaire d'Argos. On ne célébroit ces jeux, qu'une fois en cinq ans, en préſence de toute la Grece aſſemblée.

Les athlétes combattoient nuds. Avant les exercices, on leur frotoit le corps rudement; après quoi, on les enduiſoit d'huile d'olives, qui leur fortifioit les membres & les rendoit plus ſouples; mais comme leur peau en devenoit trop gliſſante, ils y remédioient en ſe roulant ſur la pouſſiere ou ſur le ſable. Ils employoient ordinairement dix mois à s'exercer dans

les gymnaſes. Lorſque le tems des jeux approchoit, on redoubloit les exercices des athlétes qui devoient y diſputer le prix.

Le but, qu'un athléte ſe propoſoit dans le combat de la *lutte*, étoit de renverſer ſon adverſaire & de l'obliger à demander quartier. Les deux Athlétes ſe prenoient d'abord par les mains, pour ſe tordre les doigts & les bras. Se joignant enſuite de plus près, ils ſe prenoient à la gorge, par le corps, & s'entrelaçoient les bras & les jambes de mille manieres différentes. Si l'un, en tombant, entraînoit l'autre dans ſa chute, ils continuoient à combattre en ſe roulant ſur le ſable, juſqu'à ce que l'un des deux prenoit enfin le deſſus, & contraignoit l'autre à ſe rendre.

Le *pugilat* étoit un combat à coups de poings. Les athlétes avoient la tête couverte d'une eſpece de bonnet propre à les garantir, en partie, des coups

qui étoient très-violents, leurs poings étant garnis de bandes de cuir & de lames de métal, pour augmenter la force des coups.

Le *pancras* étoit compoſé des deux premiers. Dans la lutte, il n'étoit pas permis de donner des coups, ni, dans le pugilat, de ſe colleter; au lieu que dans le pancras on faiſoit non-ſeulement l'un & l'autre, mais on pouvoit encore emprunter le ſecours des pieds, des dents & des ongles; ce qui rendoit les combats très-rudes & très-meurtriers. Ils ſe terminoient quelquefois par la mort de l'un des combattans. Ils ne commençoient pas toujours par en venir aux mains; ils faiſoient pluſieurs feintes, pour ſe dompter l'un l'autre. Lorſque leurs forces étoient également épuiſées de part & d'autre, ils quittoient le combat pour quelques momens.

Le *diſque* ou *palet* étoit de bois, de pierre ou de métal, & d'un poids conſidérable.

ſidérable. Les athlétes s'exerçoient à le lancer à toute la diſtance poſſible.

Les jeux commençoient ordinairement par la *courſe*. Les athlétes, rangés en haie derriere la barriere qui étoit une corde ou une piéce de bois, ſe tenoient en haleine par des mouvemens continuels, en attendant que l'on baiſſât la barriere. Alors ils partoient tous enſemble avec une vîteſſe prodigieuſe. Celui qui arrivoit le premier au but, remportoit le prix.

A ces exercices on joignoit ceux du *ſaut* & du *javelot* qui conſiſtoient à franchir un eſpace donné, & à lancer le javelot à une certaine diſtance.

Comme la force & l'agilité ſont les principales qualités du ſoldat, on ne croyoit pas pouvoir encourager la jeuneſſe, par de trop puiſſans motifs, à cultiver ces exercices. Les athlétes victorieux étoient nourris aux dépens du public. On leur dreſſoit des ſta-

tues. Leurs victoires étoit célébrées par les écrits des plus grands poëtes. On désignoit chaque olympiade par le nom de l'athléte vainqueur. Lorsqu'un athléte victorieux revenoit dans sa patrie, il entroit dans la ville, par une bréche que l'on faisoit exprès pour le recevoir. Les rois de Sparte prenoient les athlétes victorieux, pour combattre autour de leurs personnes; ce qui étoit un très-grand honneur. Enfin on leur donnoit les premieres places dans les spectacles.

N° 171. Dans les exercices violens, les mouvemens & la chaleur du corps dissipent les fluides, tandis que les fibres se relâchent par les efforts qu'elles font; ensorte que le volume du sang & des humeurs diminue en même tems que la capacité des vaisseaux augmente. Les muscles, dont les fibres sont relâchées par ces deux causes, ne sçauroient agir avec la même force, sans un plus puissant

ſecours de la part des nerfs qui doivent s'épuiſer en peu de tems. Lorſque cet épuiſement eſt extrême, il peut faire ceſſer la circulation, & cauſer la mort.

Il y a un terme au-delà duquel les fibres les plus élaſtiques ne peuvent plus s'allonger ni même reſter tendues quelques inſtans, ſans ſe rompre ou ſouffrir un très-grand dommage. La nourriture ſeule ne ſuffit donc pas pour réparer les forces du corps : le repos eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour laiſſer reprendre aux fibres détendues leur force & leur élaſticité.

Les exercices, en fortifiant les fibres, produiſent deux effets également utiles. Les fibres plus fortes réſiſtent plus efficacement aux efforts que font les fluides pour les allonger, & n'ouvrent pas ſi facilement les paſſages à la ſueur. Les muſcles plus fortement tendus par la force de leurs fibres & par la quantité de ſang dont ils

ſont remplis, n'épuiſent pas ſi-tôt le fluide ſpiritueux qui leur vient des nerfs; & la machine agit avec plus de force, & plus long-tems.

Il y avoit des athlétes d'une force étonnante. Un d'eux s'étant propoſé Hercule pour modele, attaqua ſans armes un lion des plus forts, & le tua. Un taureau, qu'il s'aviſa de prendre par le pied, ne put lui échapper qu'en lui laiſſant la corne de ſon pied dans la main. Le célebre Milon tuoit un bœuf d'un coup de poing. Il y eut des athlétes qui firent juſqu'à ſoixante lieues en un jour. Pline rapporte que, de ſon tems, on voyoit des coureurs faire dans le cirque des courſes de cinquantes lieues. Il ſuffiſoit, pour cela, qu'ils ſe fuſſent rendus auſſi durs que les cerfs & la plûpart des bêtes ſauvages qui ont la même force & la même vîteſſe.

Les travaux du corps ſont moins pénibles pour des hommes endurcis,

que l'on ne penſe. On remarquera que les ramifications des nerfs ſe répandent dans toutes les parties du corps, & ſur-tout dans les muſcles. Lorſque les fibres des muſcles s'allongent, il faut que les nerfs s'allongent de même ; ce qui cauſe de la douleur. Mais ces fibres étant capables d'une grande réſiſtance dans les hommes endurcis par le travail & les exercices ,. elles peuvent faire de grands efforts, ſans s'allonger au point que les nerfs en ſouffrent.

## CHAPITRE III.

### *Des Cauſes & des Effets de la Peur.*

N° 172. LA peur eſt une paſſion qui trouble l'ame, ôte le jugement, & diminue les forces du corps, qui s'épuiſent quelquefois davantage en une demi-heure, dans le péril, qu'elles ne ſont en quatre heures, par un travail forcé. Tous les hommes ne ſont pas également ſuſceptibles de peur; mais aucun n'en eſt exempt. Il y en a peu qui naiſſent braves, mais beaucoup qui peuvent le devenir.

Les choſes les plus vaines & les moins capables de nuire, ne ſont pas celles qui frappent moins l'imagination; mais il eſt plus facile de ſe garantir de l'impreſſion qu'elles peuvent faire. On s'accoutume peu-à-peu à les voir. Un chirurgien panſe les

plus grandes bleſſures, & fait la diſſection d'un cadavre, comme un tailleur coupe un habit. Les charpentiers & les couvreurs marchent ſur les toits & les murailles auſſi tranquillement que dans les rues. C'eſt ordinairement la trop grande ſécurité, & rarement la peur qui les fait périr. De même les danſeurs de corde parviennent par l'exercice à faire aiſément des choſes qui les expoſeroient à chaque inſtant à s'eſtropier ou à ſe tuer, s'ils ne conſervoient pas la plus grande préſence d'eſprit & la plus grande fermeté.

Un homme, qui ſe porte bien, regarde les inſtrumens d'un chirurgien, avec la même indifférence que ceux d'un ſculpteur. La vue de ces inſtrumens préparés pour lui couper une jambe, lui cauſe plus de douleur que l'opération même. Un biſtouri lui fera plus peur qu'un raſoir, & un raſoir qu'un couteau. On ne riſque pas da-

vantage à être noyé dans la mer ou dans un grand fleuve que dans un ruiſſeau, ni à tomber de cent toiſes que de cinquante pieds. Ces périls égaux n'effrayent pas également les hommes pour qui ils ſont nouveaux, parce qu'ils frappent vivement l'imagination & troublent l'entendement.

N° 173. On ſe fortifie par l'uſage, la réflexion & l'exercice, contre l'impreſſion des objets qui ne frappent que l'imagination. A force de les voir & de s'en repréſenter la vanité, on n'en eſt plus effrayé. Des cheveux hériſſés, de longues barbes, des ornemens & des habillemens qui relevent la taille, rendent l'ennemi plus terrible aux nouveaux ſoldats, & touchent peu ceux qui ont acquis une grande expérience.

Il n'en eſt pas de même de la peur qui eſt cauſée par un danger bien ſérieux. Il eſt impoſſible de s'en garantir entiérement. Si l'on voit des hommes

intrépides dans un péril évident, ou à l'approche d'une mort certaine, il ne faut pas en conclure que rien ne peut les effrayer. Cela peut venir de ce qu'ils ne font que peu ou point d'attention à l'état dans lequel ils ſe trouvent, parce qu'ils ſont fortement occupés d'autre choſe, ou que, pour des raiſons particulieres, ils regardent comme indifférent & même comme deſirable ce qui paroît aux autres hommes, un très-grand malheur. Il y a des hommes qui ont l'ame plus forte que les autres; mais cette force d'ame, quelque grande qu'elle ſoit, a des bornes, ſur-tout lorſqu'elle n'eſt pas ſecondée par le deſir de la gloire, ou par une paſſion violente. Les hommes ne font rien ſans motif. Quand ils ne feroient aucun cas de la vie, au moins ne ſeroient-ils pas inſenſibles à la douleur des bleſſures, ni à la perte d'un bras ou d'une jambe. Il n'eſt donc pas

naturel qu'ils s'expoſent legérement à ſe faire tuer ou eſtropier.

Les ſoldats les plus aguerris peuvent s'effrayer auſſi fort que les plus nouveaux, mais non pas ſi mal-à-propos ni ſi ſouvent, parce qu'ils ne craignent ordinairement que ce qui peut leur nuire ; au lieu que toutes ſortes de cauſes peuvent faire tourner la tête à des hommes pour qui tout eſt nouveau & ſurprenant. Quoiqu'un vieux ſoldat ne ſoit pas plus las de vivre qu'un jeune, ni plus diſpoſé à ſe défaire d'un bras ou d'une jambe, en cela même il lui eſt encore fort ſupérieur. Le grand nombre de périls deſquels il eſt échappé, lui donne une opinion plus avantageuſe de ſon bonheur.

Les meilleures armées & les plus aguerries ne ſont pas exemptes de peur. Celle d'Alexandre s'effraya à l'approche de l'ennemi, avant la ba-

taille d'Arbelle. Les légions de Céſar furent tellement épouvantées dans les deux combats près de Dyrrachium, où elles furent miſes en fuite, qu'il prit le parti de ſe dérober de la vue de l'ennemi, avec ſon armée.

Cette frayeur, que l'on nomme *terreur panique*, ne doit pas être regardée comme un pur effet du hazard. Souvent c'eſt bien le hazard qui en amene la cauſe ; mais une cauſe qui fait en même tems une ſi grande impreſſion ſur toute une armée, eſt un objet aſſez conſidérable, pour ne devoir pas échapper à la prévoyance d'un chef éclairé, & qui ne néglige rien. Auſſi ces ſortes d'accidens n'arrivent-ils que bien rarement dans les armées bien diſciplinées & bien conduites ; encore n'arrivent-ils que parce qu'il eſt impoſſible que les plus grands chefs ne faſſent pas quelques fautes.

N° 174. La peur trouble les hom-

mes dans une infinité d'occaſions où ils n'ont rien moins à craindre que la mort ou les bleſſures ; ce qui eſt cauſe qu'ils ne font ordinairement avec facilité, même les plus petites choſes, qu'après les avoir faites pluſieurs fois. Ce n'eſt ſouvent qu'avec des peines incroyables que l'on parvient à ſe mettre en état de parler en public, avec aſſez d'aſſurance, pour ne pas ſe troubler. Encore y a-t-il des gens qui n'y réuſſiſſent pas. A plus forte raiſon, eſt-il eſſentiel que le chef d'une troupe ou d'une armée ſoit très-éclairé & très-expérimenté dans ſon métier, pour pouvoir conſerver dans le péril la préſence d'eſprit & la fermeté néceſſaire pour prendre ſon parti ſur le champ, donner ſes ordres & les faire exécuter. Les ſubalternes ne font jamais avec confiance ce qu'on ne leur commande qu'en tremblant & en balbutiant. La peur & l'embarras du chef paroiſſent bien-

tôt ſur ſon viſage & dans ſa contenance, & ſe communiquent d'abord à ceux qui l'environnent, & enfin à tous les autres. Il eſt donc impoſſible qu'un chef ſoit ferme dans le péril, s'il eſt ignorant, ou s'il manque d'expérience, quelque brave ſoldat qu'il ſoit d'ailleurs, parce que, pour faire quelque choſe avec fermeté, il faut ſçavoir ce que l'on a à faire, & comment on doit s'y prendre pour réuſſir; autrement la tête tourne.

N° 175. Il y a donc un art pour aguerrir les hommes, les troupes & les armées. Il faut diſtinguer deux ſortes de valeurs; la valeur abſolue, & la valeur relative. La valeur abſolue d'un ſoldat conſiſte dans la grandeur abſolue de ſes forces, de ſon adreſſe & de ſon courage. Les hommes naiſſent avec plus ou moins de diſpoſitions à acquérir cette valeur.

Le valeur relative conſiſte dans la grandeur relative des forces, de l'a-

dreſſe & du courage. Cette valeur, ainſi que la premiere, peut être augmentée ou diminuée, par la bonne ou la mauvaiſe conduite du chef.

Les ſoldats, les troupes & les armées ne ſont pas également fermes à toute heure, en tous tems, en tous lieux, ni dans toutes ſortes de circonſtances. Le même art d'aguerrir les hommes, les troupes & les armées, fait auſſi connoître le moment, le lieu & les circonſtances qui ſont les plus favorables pour combattre.

# CHAPITRE IV.

## *Des Armes & des Exercices des Anciens.*

N° 176. ON diſtingue deux eſpeces d'armes, les *défenſives*, comme la *cuiraſſe*, le *caſque*, le *bouclier ;* & les *offenſives* qui ſont *armes de main*, comme l'*épée ;* ou *armes de jet* comme l'*arc*, la *fronde*, ou *armes de main* & *armes de jet* comme la *pique* & le *javelot.*

Une épée fort legere fatigue moins, & porte des coups plus prompts & plus ſûrs, mais moins violens que ceux d'une épée peſante, qui a, outre cela, l'avantage d'être moins fragile. L'épée des Romains étoit peu embarraſſante. La lame, qui n'avoit que douze à quinze pouces de longueur, étoit fort large vers la poignée, & très-legere à la pointe ; elle avoit

deux tranchans ; & ſon poids étoit tellement proportionné à la force du ſoldat, qu'elle avoit tout-à-la-fois la force des épées les plus peſantes, & la mobilité des plus legeres ; ce qui la rendoit très-redoutable dans une mêlée. Le ſoldat, très-exercé à la manier, ſaiſiſſoit le moindre jour, pour porter un coup avec une promptitude & une juſteſſe ſingulieres. Si l'ennemi étoit parfaitement couvert par ſes armes, il les fauſſoit par des coups auſſi violens que ceux d'une maſſue ; il craignoit peu d'émouſſer le tranchant de ſon épée, parce qu'elle en avoit deux dont il pouvoit ſe ſervir.

Le grand javelot des Romains avoit quatre coudées & demie de longueur. Le bois ou la hampe avoit trois coudées, & le fer autant ; mais il étoit fendu ſur une coudée & demie de long, pour recevoir la hampe à laquelle il étoit attaché avec pluſieurs cloux. On ſe ſervoit de ce javelot

comme d'une pique ; mais on ne le tenoit que d'une main : on le lançoit auſſi comme les autres javelots qui étoient beaucoup plus courts & plus legers, & dont le fer étoit fort mince & ſe plioit du premier coup, ſoit en perçant un bouclier ou une cuiraſſe, ou en tombant à terre ; ce qui le rendoit inutile à l'ennemi. Ils avoient encore d'autres javelots plus longs & plus forts que les premiers, & dont ils ſe ſervoient pour la défenſe des retranchemens.

La pique étoit la principale arme des Grecs & des Macédoniens. Les plus courtes n'avoient pas moins de dix pieds. Les piques des Macédoniens eurent d'abord vingt-quatre pieds de longueur ; enſuite ils les réduiſirent à vingt-un, pour les rendre plus maniables. Le principal avantage de cette arme dépendoit de ſa longueur qui avoit ſes bornes. Si l'on faiſoit la pique fort mince, elle étoit trop flexi-

ble ; ſi on la faiſoit plus forte, elle devenoit trop peſante. Dans le premier cas, les coups étoient incertains ; dans l'autre, ils étoient trop lents, & par conſéquent faciles à éviter. Le poids de cette arme, dont le centre de gravité agiſſoit ſur un très-grand bras de levier, épuiſoit en peu de tems les forces du ſoldat. On lançoit la pique comme un javelot ; elle n'alloit pas bien loin ; mais le coup en étoit très-violent. Les avantages de la pique conſiſtoient en ce qu'elle tenoit l'ennemi hors de portée de pouvoir nuire avec des armes courtes, & qu'on pouvoit oppoſer pluſieurs piques à la fois à une ſeule épée ; ce qui donnoit une ſupériorité infinie en abordant l'ennemi ; mais cette arme n'étoit plus d'aucun uſage dans la mêlée.

Les armes de jet, à l'exception des javelots, ne ſervoient guères qu'aux troupes legeres. Les Grecs avoient de la cavalerie armée de fléches. Après

ce qui a été dit, dans le Livre précédent, des machines de jet des anciens, il eſt aiſé de juger quelle pouvoit être la force de leurs armes de jet. Un javelot lancé par un ſoldat Romain très-exercé, & qui alloit à la charge en pleine courſe, avoit aſſez de force pour percer pluſieurs boucliers. La force des traits lancés par les arbalêtes étoit encore plus grande. Les frondeurs jettoient des balles de plomb d'une demi-livre, avec une force & une adreſſe étonnantes.

N° 177. Les armes défenſives ne ſont d'un bon uſage que pour des hommes endurcis & très-exercés à les porter & à les manier. Si elles couvrent tout le corps, elles ſont d'un poids énorme, & très-embarraſſantes. Si elles ne le couvrent qu'en partie, ce qu'elles laiſſent à découvert en eſt plus expoſé, parce que leur poids diminue l'agilité du ſoldat & en épuiſe les forces en peu de tems; elles peu-

vent être d'un meilleur uſage contre les armes de jet. Le poids des armes doit donc être proportionné aux forces du ſoldat. Dans un combat entre deux ſoldats d'égale valeur, dont l'un ſeroit armé de toutes piéces, & l'autre ſeroit entiérement nud ; il pourroit bien arriver que le dernier eût l'avantage, à cauſe de ſon agilité qui le mettroit en état de ne s'engager qu'autant qu'il voudroit, & de faire faire à l'autre beaucoup de mouvemens qui ne feroient que conſommer ſes forces. Il n'en ſeroit pas de même de deux troupes qui combattroient l'une contre l'autre, ſur-tout ſi elles étoient fort nombreuſes. Chaque ſoldat, fixé dans ſon rang, ſeroit bientôt criblé de traits : envain ſortiroit-il de ſon rang, pour les éviter ; en ſe détournant des uns, il iroit au-devant des autres. Dans la mêlée même, ſon agilité lui ſerviroit peu. Comme les armes défenſives, pour être bonnes,

doivent avoir une certaine épaiſſeur, & par conſéquent un poids proportionné, elles ne peuvent convenir qu'à des hommes aſſez forts & aſſez endurcis, pour pouvoir s'en ſervir commodément. Elles peuvent ſeules donner à l'infanterie le poids & la ſtabilité qui en font toute la force.

Les armures ont l'avantage de couvrir le ſoldat par-tout, de le diſpenſer du ſoin de parer les coups, & de lui laiſſer les mains libres. Le bouclier, au contraire, ne le couvre que par-devant. Lorſqu'il eſt fort grand, comme la targe des Romains, il ne lui laiſſe que la main droite entiérement libre.

Les boucliers des Grecs étoient ordinairement ronds, & avoient deux ou trois pieds de diametre. Il y en avoit de bois, de cuir, d'arain, d'acier. On les attachoit au bras gauche, avec des courroies ; quelques-uns avoient des anſes. La targe des Ro-

mains avoit quatre pieds & demi de haut, & deux pieds & demi de large; elle étoit courbée cylindriquement comme une tuile, & avoit deux anſes du côté concave. Elle étoit compoſée de planches collées ſolidement enſemble, ſur leſquelles on colloit, du côté convexe, une toile, & par-deſſus la toile un cuir de veau. On garniſſoit de fer le haut & le bas de la targe. Le milieu étoit renforcé par un morceau de tôle de figure ovale, & d'une grandeur ſuffiſante pour bien couvrir le bras du ſoldat contre les coups de piques & de javelots qui auroient pu le bleſſer en s'enfonçant d'un pouce en cet endroit; au lieu que ſi le trait ne rencontroit pas le bras du ſoldat, il pouvoit entrer d'un pied, ſans faire de mal. Tous les traits, qui perçoient une armure, bleſſoient le ſoldat. Les coups violens pouvoient lui faire des contuſions ou des bleſſures très-conſidérables, ſans fauſſer

l'armure. Les boucliers étoient moins peſans & moins embarraſſans à tous égards ; la facilité de les prendre & de les quitter en un inſtant, en rendoit l'uſage beaucoup plus commode. On n'en étoit chargé qu'en marchant & en combattant. Dans l'action même, un ſoldat épuiſé de fatigue, ou par ſes bleſſures, mettoit un genou à terre, appuyé & couvert par ſon bouclier. On ne pouvoit rien imaginer de meilleur que la targe des Romains, pour rendre le ſoldat invulnérable, ſans le ſurcharger.

Comme l'infanterie legere ne pouvoit avoir la ſtabilité de celle qui étoit armée peſamment, ni la vîteſſe de la cavalerie, il falloit néceſſairement avoir de la cavalerie. Les Grecs avoient des cavaliers armés de toutes piéces, & dont les chevaux même étoient cuiraſſés. Ils ſe ſervoient auſſi de chariots, en quoi ils ne furent imités ni par Alexandre ni par les Ro-

mains. Dans un tems où l'on pouvoit former des fantaſſins fort ſupérieurs aux cavaliers, la cavalerie ne devoit être utile que pour la vîteſſe : il ne convenoit donc pas de la rendre auſſi lente & auſſi peſante que la groſſe infanterie ; auſſi avoient-ils des cavaliers armés moins peſamment, dont les uns combattoient de près avec la lance & l'épée, & les autres de loin avec des fléches, des traits & des javelots.

Les chevaliers Romains ne le cédoient ni en fermeté à la cavalerie la plus peſante, ni en vîteſſe à la plus legere, & combattoient ſouvent à pied ; ce qu'ils faiſoient avec moins de danger, & par conſéquent avec plus de confiance & de fermeté qu'à cheval, quoiqu'armés beaucoup moins avantageuſement que l'infanterie.

N° 178. Les anciens, & ſur-tout les Romains, ne cultivoient pas ſeulement les exercices propres à augmenter

ter la force & l'agilité du corps ; ils en avoient d'autres qui, en produiſant le même effet, les rendoient en même tems d'une adreſſe ſinguliere au maniement des armes. Chaque ſoldat plantoit un pieu qui ſortoit de terre de ſix pieds, contre lequel il s'exerçoit avec une épée de bois. Il y avoit des maîtres d'eſcrime, qui enſeignoient aux ſoldats à porter leurs coups avec force & adreſſe, ſans ſe découvrir. Étant fort exercés avec des boucliers, des épées & des javelots d'un poids double, ils trouvoient enſuite leurs véritables armes plus legeres. Ce n'étoient pas ſeulement les jeunes ſoldats, mais encore les plus anciens chefs qui s'appliquoient à ces exercices, avec une émulation étonnante. Etant dirigés par d'excellens maîtres, ils devoient acquérir une adreſſe fort ſupérieure à celle des meilleurs danſeurs de corde que l'on voit aujourd'hui.

Il y avoit des chevaux de bois, pour l'uſage des chevaliers qui apprenoient à monter à cheval par la droite comme par la gauche, & par la croupe, ayant l'épée nue ou la lance à la main. Lorſque les Romains s'étoient couverts de pouſſiere & de ſueur, ils alloient ſe jetter dans le Tibre, pour ſe laver & pour s'exercer à nager.

Des hommes ſi forts, ſi endurcis, ſi agiles, ſi bien armés & ſi adroits au maniement des armes, devoient par cela ſeul avoir une prodigieuſe ſupériorité ſur les nations qui négligeoient ces exercices, & qui ne s'appliquoient pas, avec le même ſoin ni le même diſcernement, à choiſir les armes qui leur convenoient le mieux,

# CHAPITRE V.

## *Principes ſur la Force des Ordres de Bataille.*

N° 179. L'ART de ranger une troupe ou une armée en bataille, n'enſeigne pas à en augmenter la force, mais ſeulement à la ménager de façon à pouvoir en tirer tout l'avantage poſſible.

De même que la force inhérente d'un corps ſe meſure par le produit de la grandeur de l'obſtacle qu'il peut ſurmonter, par ſon choc, multipliée par l'eſpace qu'il lui fait parcourir, (N° 103,) il faut, pour juger de la force d'une armée, conſidérer non-ſeulement la grandeur, mais encore la durée de l'effort qu'elle peut faire, ſoit en pouſſant l'ennemi, ſoit en lui réſiſtant. Si une troupe ou une armée réunit toutes ſes forces pour

faire une plus grande impreſſion ; elle ne pourra pas faire un effort de longue durée. Si elle n'engage qu'avec une partie de ſes forces, l'effort qu'elle fera, ſera moindre, mais plus durable ; en quoi il y a un milieu duquel il ne faut pas beaucoup s'éloigner. Un ſoldat, une troupe, une armée a également à craindre la grandeur & la durée de l'effort ou de la réſiſtance que l'ennemi peut faire. Si deux ſoldats inégaux en valeur combattent l'un contre l'autre, plus l'inégalité eſt grande, plus la peur augmente dans le plus foible, & la confiance dans le plus fort. Lorſque l'inégalité eſt fort grande, le plus fort combat avec toutes ſes forces, tandis que la peur prive l'autre d'une très-grande partie des ſiennes ; enſorte qu'il ne fait que peu ou point de réſiſtance. Si un ſoldat a à combattre ſucceſſivement contre pluſieurs autres d'une moindre valeur, plus ſes forces

ſeront ſupérieures à celles de tous ces ſoldats, moins chacun d'eux lui fera de réſiſtance, la peur diminuant davantage les forces des plus foibles que celles du plus fort. Si ſes forces ſont inférieures, plus l'inégalité ſera grande, moins il fera de réſiſtance; d'où il faut conclure que lorſqu'on range une troupe ou une armée en bataille, on doit s'attacher à partager le travail & le péril à tous les hommes qui la compoſent, à proportion de leurs forces & de leur courage, & à prendre les plus grandes précautions, pour que chacun d'eux n'éprouve que la moindre réſiſtance, & la moins longue qu'il eſt poſſible, afin qu'il combatte avec la plus grande valeur, parce que, (N° 172 & 173,) la grandeur & la durée du péril contribuent également à augmenter la peur & à épuiſer les forces du ſoldat.

N° 180. On nomme *rang* l'aſſemblage de pluſieurs hommes placés les

uns à côté des autres ſur une ligne droite.

Pluſieurs hommes placés les uns derriere les autres ſur une ligne droite, forment ce qu'on appelle une *file*.

Le premier rang d'une troupe eſt appellé *front* de la troupe.

Le nombre des rangs eſt nommé *hauteur* ou *profondeur* de la troupe.

Le front d'une troupe reſtant le même, plus ſa profondeur eſt grande, plus elle a de poids & de force pour enfoncer l'ennemi ou pour en ſoutenir le choc.

Plus elle a de front avec la même profondeur, plus elle a d'avantage pour déborder ou pour n'être pas débordée; mais il y a des bornes au-delà deſquelles la force d'une troupe commence à ne plus augmenter à proportion du nombre des rangs ni des files; à meſure qu'on s'éloigne de ces bornes, on voit croître & multiplier les inconvéniens.

Supposé que de deux cens piquiers on choisisse les dix plus braves, pour en former un premier rang; qu'ensuite on prenne les dix meilleurs pour le second rang, & ainsi du reste, la troupe formée sur vingt de hauteur sera redoutable par la qualité des premiers rangs & par sa profondeur. Si elle double son front, il est évident qu'elle gagnera davantage par-là, qu'elle ne perdra par la diminution de sa profondeur, parce qu'il n'y a que les premiers rangs qui puissent combattre, & qu'ils n'auront pas beaucoup diminué de valeur. Il y a d'autres bornes au-delà desquelles cette troupe ne pourroit pas augmenter son front aux dépens de sa profondeur, sans s'affoiblir; & elle deviendroit d'autant plus foible qu'elle s'écarteroit davantage de ces bornes, puisqu'elle seroit doublement défectueuse par son trop peu de profondeur qui la rendroit facile à enfoncer, & par la trop

grande étendue de ſon front qui feroit qu'elle ſe romproit d'elle-même dans le terrein le plus uni.

Un trop grand corps ſe meut avec plus de lenteur & de difficultés, rencontre plus d'obſtacles de la part du terrein, & les évite plus difficilement; ce qui le rend plus ſujet à ſe rompre. S'il vient à être mis en confuſion, il eſt d'autant plus difficile de le remettre en ordre, qu'il eſt plus nombreux. Un corps trop petit, ſans avoir une plus grande mobilité, n'a pas la même force qu'un plus grand. Cependant les petits corps ſont moins défectueux que les grands, parce qu'ils s'accommodent mieux à toutes ſortes de terreins & de ſituations, & qu'il eſt plus facile de faire une groſſe troupe de pluſieurs petites, que d'en faire pluſieurs petites d'une groſſe. De plus, lorſqu'une groſſe troupe eſt rompue en un endroit, la confuſion devient bientôt générale; au lieu que

la confuſion, qui ſe met dans une petite troupe, ne ſe communique pas ſi facilement aux autres : ſa défaite laiſſe une moindre bréche ; elle eſt moins difficile à rallier & à ramener. On partage l'infanterie, ainſi que la cavalerie d'une armée, en pluſieurs troupes dont chacune a le front & la profondeur la plus convenable, pour qu'elle ſoit capable du plus grand effort poſſible, à proportion du nombre des hommes qui la compoſent. Pluſieurs de ces troupes placées les unes à côté des autres forment ce qu'on appelle une *ligne*. Une armée ſe range ſur une ou pluſieurs lignes, ſelon le nombre & la qualité des troupes qui la compoſent, & la nature ou la ſituation du terrein. Le nombre des lignes n'eſt pas indifférent, & ne doit pas être le même, non-ſeulement pour toutes ſortes d'armées, mais encore pour une certaine armée, dans différens cas. Chacune des troupes qui

compoſent une armée, ne compte que ſur celles qu'elle voit à portée de la ſoutenir, & ne craint que les troupes ennemies qu'elle a à pouſſer, ou auxquelles elle doit réſiſter; d'où il ſuit que les forces d'une armée doivent être réunies, autant qu'il eſt poſſible, ſans inconvéniens. Les forces de cinq ou ſix troupes ſeront plus réunies ſur une ligne que ſur deux; mais celles de cent troupes ſeront moins réunies ſur deux lignes que ſur ſix. Il y a des inconvéniens qui augmentent à meſure qu'on s'éloigne du juſte milieu. Une troupe & une armée ſont deux machines qui ne doivent pas avoir les mêmes proportions. Une petite troupe peut ne former qu'un corps, ſans rien perdre de ſa mobilité. Si elle attaque ou ſi elle ſe défend, l'affaire peut être décidée en quelques minutes; elle doit donc employer à la fois toutes ſes forces. Une grande armée, au contraire, éprouveroit des diffi-

cultés infinies à ſe mouvoir, ſi elle ne formoit qu'un ſeul corps. Comme elle peut trouver une réſiſtance très-longue, pendant laquelle il doit arriver mille accidens, le chef qui ne ſçauroit compter ſur l'obéiſſance de chaque troupe, que juſqu'au moment qu'il l'envoie au combat, ſe verroit ſans reſſources pour remédier aux moindres déſordres, s'il engageoit avec toutes ſes forces à la fois, la défaite d'un ſeul corps entraîneroit celle de toute l'armée. Plus elle eſt nombreuſe, plus les forces, qui ſont en réſerve, doivent être conſidérables relativement à celles qui commencent le combat. Ce ſont les troupes qui combattent les dernieres qui décident de la victoire : il eſt donc eſſentiel qu'elles ſoient redoutables par la qualité & par le nombre. Lorſqu'une armée forme pluſieurs lignes, la premiere peut compter ſur toutes les autres, & la derniere ne doit compter

que ſur elle-même, parce que toutes les troupes, qui ont combattu, ont épuiſé leurs forces, ou ſont dans un déſordre qui les rend inutiles pour le reſte de l'action.

N° 181. Un ſoldat de la plus grande valeur peut être accablé par le nombre, parce qu'étant environné de loin ou de près, il ne ſçauroit ſe garantir de tous les traits ni de tous les coups. Il n'en eſt pas ainſi d'une excellente troupe, ſur-tout ſi elle eſt un peu nombreuſe, bien moins encore d'une armée; elle combattra de près avec un très-grand avantage contre de mauvaiſes troupes, quoiqu'elles ſoient fort ſupérieures en nombre, parce qu'en combattant de près, on ne peut oppoſer qu'un homme contre un homme. Les armes de jet des anciens étoient, à la vérité, fort avantageuſes pour les mauvaiſes troupes, parce que les derniers rangs pouvoient lancer leurs traits par-deſſus les autres; ce qui fai-

ſoit qu'on pouvoit oppoſer pluſieurs mauvais ſoldats à la fois à un bon, & ſuppléer à la qualité par le nombre. Mais ces ſortes d'armes ne conviennent guères qu'à des troupes qui comptent aſſez ſur leur agilité, pour ne point ſe laiſſer aborder ; & pour cela, il faut qu'elles ſoient armées legérement, & qu'elles ne ſe préſentent pas en trop grand nombre ; encore faut-il qu'elles ſe conduiſent avec beaucoup de circonſpection pour éviter la cavalerie qui en auroit bon marché.

Lorſqu'il s'agiſſoit d'oppoſer une armée à une armée, il étoit rarement poſſible de ſuppléer à la qualité des troupes, par le nombre. Outre qu'il y a un terme au-delà duquel une armée trop nombreuſe perd davantage par la difficulté de la gouverner & de la faire mouvoir & ſubſiſter, qu'elle ne gagne par le nombre des combattans, & que cette difficulté eſt d'autant plus grande que l'armée eſt plus mal com-

poſée & moins diſciplinée ; une groſſe armée, à cauſe de ſa lenteur, ne pouvant donner ni refuſer le combat, malgré l'ennemi, devoit par cela ſeul ſe trouver ſouvent dans la néceſſité de combattre avec déſavantage, contre des forces bien inférieures, parce que tous les tems, tous les terreins & toutes les ſituations ne conviennent pas également à une armée pour combattre ; en quoi une bonne armée a un avantage infini ſur une armée nombreuſe.

Lorſque deux armées étoient égales en forces, & inégales en nombre, la plus nombreuſe devoit combattre avec un déſavantage d'autant plus grand qu'elle étoit plus inférieure en qualité de troupes. Si elle ſe préſentoit ſur un plus grand front, ſon centre étoit plus facile à enfoncer. Si ſes lignes avoient plus de profondeur, cela empêchoit bien les premiers rangs de reculer ; mais leur frayeur n'en étoit que

plus grande, par l'impoſſibilité d'éviter le péril ; ce qui faiſoit que la plûpart devoient ſe laiſſer tuer ſans ſe défendre ou en ſe défendant fort mal. Si l'armée formoit un plus grand nombre de lignes, la défaite de la premiere en devenoit plus facile, & par conſéquent plus prompte & plus propre à mettre le reſte en déroute ou dans une grande confuſion ; enſorte que quelque parti que l'on prît avec une mauvaiſe armée, elle ne pouvoit guères faire uſage de toutes ſes forces, en combattant contre une armée bien compoſée & bien diſciplinée, ni combattre auſſi long-tems, ſans être miſe en confuſion. Auſſi les Grecs & les Romains s'attacherent-ils toujours infiniment plus à perfectionner leurs armées, qu'à les rendre plus nombreuſes.

N° 182. Les Grecs, les Macédoniens & les Romains s'attacherent principalement à ſe mettre en état de combattre de pied ferme. L'infanterie pe-

ſamment armée fut regardée également chez les uns & les autres, comme un corps ferme dont la cavalerie & l'infanterie armée legérement n'étoient que l'atmoſphere.

Les Grecs & les Macédoniens, conſidérant principalement l'avantage qu'il y a à aborder l'ennemi, avec une grande ſupériorité de forces, choiſirent les armes & les ordres de bataille les plus propres à rendre une armée capable du plus grand effort, ſoit pour pouſſer l'ennemi, ſoit pour en ſoutenir le choc.

Les Romains, ſans négliger ces conſidérations, ſongerent ſur-tout à mettre leurs armées en état de combattre avec la plus grande opiniâtreté, en ménageant leurs forces, de maniere que l'ennemi ayant épuiſé les ſiennes à ſoutenir l'effort, ou à ſurmonter la réſiſtance de leurs premieres lignes, pût enfin être accablé par la derniere.

# CHAPITRE VI.

## *De la Subordination.*

N° 183. UNE troupe ou une armée eſt une machine dont les mouvemens dépendent d'autant d'entendemens & de volontés qu'il y a d'hommes qui la compoſent. Comme il y a à la guerre mille choſes qui peuvent ſe faire indifféremment, de mille manieres différentes, & qu'il y a d'ailleurs autant de façons de penſer, qu'il y a d'hommes ; quand il pourroit ſe faire que tous euſſent exactement les mêmes intérêts & les mêmes vues, encore leur ſeroit-il impoſſible d'agir de concert, s'ils n'avoient point de chef. Ce n'eſt pas un mal que chacun de ceux qui doivent obéir, ait une volonté ; mais qu'il en ait une autre que celle du chef, ni qu'il penſe ou qu'il raiſonne ; mais

qu'il penſe ou qu'il raiſonne autrement que lui, parce que les forces d'une troupe ou d'une armée ne ſçauroient être réunies, que les ſentimens & les volontés ne le ſoient auſſi. Ce ſont cette union & cet accord des ſentimens & des volontés de celui qui commande, & de ceux qui obéiſſent, qui font qu'une troupe ou une armée peut ſe mouvoir régulièrement, & agir avec toute la vigueur dont elle eſt capable. Il faut, pour cela, que la troupe ou l'armée veuille faire ce qu'on deſire d'elle; que le chef ſoit, par ſa naiſſance ou ſes ſervices, au-deſſus de ceux qui doivent lui obéir, & qu'ils aient une aſſez grande opinion de ſa capacité, de ſon courage & de ſa bonne volonté, pour pouvoir exécuter ſes ordres avec confiance.

N° 184. Quoique la capacité & la valeur paroiſſent plus propres que toute autre choſe à rendre un homme digne du commandement, & que rien

ne faſſe mieux connoître l'une & l'autre que la maniere dont il a ſervi, & qu'au contraire, la naiſſance & l'ancienneté ne tiennent pas lieu de ſcience ni de courage; l'expérience fait pourtant voir qu'on obéit plus volontiers à un homme d'une grande naiſſance, qu'à un autre d'un grand mérite; & à celui qui eſt le plus ancien, qu'à celui qui a le mieux ſervi & qui eſt le plus en état de commander. La préférence, que l'on donne pour la naiſſance ou pour l'ancienneté, ne bleſſe point l'amour-propre, comme celle qu'on donne pour le mérite. Un habile officier n'eſt pas offenſé par l'avancement d'un plus ancien que lui. Le rang, que donne la naiſſance ou l'ancienneté, ne ſçauroit être conteſté, comme celui que le mérite peut donner. Tout le monde conviendra que le mérite eſt préférable à l'ancienneté; mais les plus anciens ne conviendront

pas que celui qu'on veut leur préférer, vaut mieux qu'eux.

N° 185. Lorſque ceux qui doivent obéir, ſe croient plus éclairés que celui qui commande, il eſt bien difficile qu'ils faſſent quelque choſe de bon, parce qu'ils s'occupent plutôt de ce qu'on devroit faire, que de ce que le chef veut que l'on faſſe; au lieu d'exécuter ſes ordres, ils s'attachent à le contrarier, & à critiquer ſa conduite. Les hommes ne ſe laiſſent gouverner que par des gens qu'ils croient plus éclairés qu'eux, ſur-tout dans les affaires de grande conſéquence, & n'entreprennent de faire des choſes fort difficiles ou fort périlleuſes, qu'avec l'eſpérance de réuſſir. En vain un chef ignorant voudroit-il employer l'autorité au défaut de la perſuaſion. Pour commander avec fermeté, il faudroit qu'il connût l'étendue de ſon pouvoir, & la

poſſibilité d'exécuter ce qu'il ordonne, pour ne rien exiger d'injuſte ou d'impoſſible, & pour être en état de décider ſi c'eſt par impoſſibilité, ou par mauvaiſe volonté, que l'on ne ſuit pas ſes ordres, ſans quoi il laiſſeroit beaucoup de fautes impunies; ou il puniroit beaucoup de gens ſans raiſon; ce qui ne pourroit que produire de très-mauvais effets.

N° 186. Une armée ne peut guères obéir qu'à ſes penchans & à ſes intérêts, ni par conſéquent être gouvernée que ſelon des loix & des réglemens auxquels elle veut bien ſe ſoumettre. La ſévérité de la diſcipline à laquelle elle peut s'aſſujettir, ainſi que la grandeur des travaux & des périls dans leſquels on peut l'engager, dépendent donc du beſoin ou du deſir qu'elle a de faire la guerre.

On peut, avec de l'argent, lever & entretenir de belles & de nombreuſes

armées ; mais il faut toute autre choſe que de l'argent, pour en former de bonnes, & pour les faire agir avec une certaine vigueur.

Lorſqu'un corps eſt pouſſé ou tiré par pluſieurs puiſſances, il ne céde avec une vîteſſe proportionnée à leur ſomme, que dans le cas où elles tirent ou pouſſent toutes, ſelon la même direction, & du même côté. Autrement il ſe meut avec d'autant plus de lenteur, que les puiſſances ſont plus oppoſées les unes aux autres, & qu'elles approchent davantage d'être en équilibre. On peut dire de même, qu'un homme pouſſé par différens motifs, céde aux plus puiſſans, avec d'autant plus de peine & de lenteur, que les autres ſont plus grands & plus directement oppoſés aux premiers. La force du commandement reſtant la même, l'obéiſſance ſera d'autant plus prompte & plus parfaite, que d'autres motifs

concourront davantage avec elle, ou qu'ils lui ſeront moins oppoſés ; & réciproquement les obſtacles ou les motifs contraires reſtant les mêmes, l'obéiſſance ſera d'autant plus prompte & plus parfaite, que la force du commandement ſera plus grande & plus puiſſamment ſecondée par d'autres motifs.

L'art de commander ſuppoſe donc une profonde connoiſſance des motifs propres à faire agir les hommes, & des obſtacles qui peuvent les retenir ou les retarder, afin de pouvoir éviter ou détourner ceux-ci, & faire concourir les autres. Ce n'eſt que par la connoiſſance que l'on a du rapport de la force des motifs à la réſiſtance des obſtacles oppoſés, que l'on peut juger juſqu'à quel point on peut compter ſur l'exécution des ordres que l'on donne. On découvre les principes qui font agir les hommes, en obſervant

leur conduite & leurs actions ; & de la connoiſſance que l'on a de leurs vues & des principes de leurs actions, on tire des régles pour prévoir ce qu'ils feront dans telles ou telles circonſtances.

Un chef peut augmenter ou diminuer ſon autorité, par le bon ou le mauvais uſage qu'il fait de ſon pouvoir. S'il s'attache à mettre la diſcipline dans toute ſa vigueur, à récompenſer & à punir ſans partialité, & qu'outre cela, il pourvoie avec ſoin à la ſubſiſtance & à la ſûreté de l'armée, & qu'il prenne de bonnes meſures pour faire réuſſir toutes ſes entrepriſes; il peut arriver qu'il gagne tellement la confiance des troupes, & qu'il les intéreſſe ſi fort à ſa gloire, qu'elles ne refuſent plus ni travaux ni périls, & qu'elles exécutent avec le plus grand zéle tout ce qu'il leur commande.

Une

Une conduite opposée produit un effet contraire. Un chef qui ne se sert de son pouvoir que pour s'enrichir, élever ses parens & ses créatures, & humilier ses ennemis ; qui néglige les intérêts de l'armée, la laisse manquer de tout, ne rend justice à personne, &, faute de capacité, de soins ou de courage, ne fait que des entreprises malheureuses, ne sçauroit manquer de perdre son autorité & de tomber dans le mépris.

## CHAPITRE VII.

### *De la Force & de la Mobilité des Troupes & des Armées.*

N° 187. UNE troupe ou une armée qui eſt en état de s'arrêter par-tout, peut ſe paſſer de ſçavoir courir : au contraire, les troupes les plus leſtes ne ſçauroient toujours courir ; plus elles ſont nombreuſes, plus il eſt néceſſaire qu'elles ſoient capables de combattre de pied ferme ; ou bien il faut qu'elles ſe tiennent toujours à une ſi grande diſtance de l'ennemi, qu'elles ne puiſſent jamais être forcées à combattre contre un corps conſidérable. Il y a pluſieurs moyens de détruire, ſans combattre, l'armée la plus forte, ſi elle ne peut pas ſe mouvoir avec une certaine vîteſſe. Une armée compoſée de troupes qui ne ſçauroient que courir, apporteroit peu d'obſtacles aux progrès

d'une armée peſante, dont la cavalerie ſeroit d'une grande valeur, quoiqu'elle fût en très-petit nombre.

Si l'on ne conſidere une armée que par rapport à l'effort qu'elle peut faire dans une bataille, peut-être ne la trouvera-t-on jamais trop nombreuſe. On en jugera tout autrement, ſi l'on examine les difficultés de la gouverner, & de la faire ſubſiſter & marcher. Le rapport d'une troupe à une troupe n'eſt pas le même que celui d'une armée à une armée. Comme le nombre des ſoldats qui peuvent être commandés par un chef eſt fort borné, à cauſe de la difficulté d'éclairer leur conduite, d'accorder leurs intérêts & de réunir leurs volontés, on forme pluſieurs petites troupes dont les chefs ſont ſubordonnés à un chef d'un grade plus élevé. Celui-ci ne pouvant en gouverner qu'un certain nombre, on forme pluſieurs corps égaux au ſien, dont les chefs ſont, comme

lui, ſubordonnés à un chef d'un grade encore plus élevé, & ainſi du reſte. Comme le premier chef doit être auſſi élevé au-deſſus des autres, par ſon rang, par ſa capacité & par ſon courage, que chacun d'eux l'eſt par rapport à ſes ſubalternes, & que d'ailleurs une grande armée eſt une machine plus peſante & plus compoſée qu'une moins nombreuſe, il eſt donc plus difficile de trouver un chef qui ait les qualités néceſſaires pour la bien gouverner. Cent hommes marcheront & ſubſiſteront, à-peu-près, auſſi facilement que cinquante, que vingt-cinq & que dix. Mais cent mille hommes ne ſubſiſteront & ne marcheront pas auſſi aiſément que cinquante mille, que vingt-cinq mille, & encore moins que dix mille.

Une troupe médiocre paſſera par les ſentiers les plus étroits; faute de ponts, elle traverſera les rivieres les plus conſidérables ſur des bateaux ou des

radeaux faits à la hâte : elle trouvera assez de maisons pour se loger, & de vivres pour sa subsistance. Si elle ne trouve pas assez de pain, elle trouvera de la farine, du grain, des moulins & des fours ; elle n'a donc que ses armes & ses habits à porter. Une armée nombreuse est obligée de porter des tentes, du grain & des fourrages, & manque souvent de moulins, de fours, de bois & d'eau.

Tel chemin sera bon pour cent chariots, qui sera ruiné par cinq cent. Il faut des travailleurs & des outils pour le réparer, afin que la tête d'une colomne ne le rende pas impraticable pour la queue, dont la marche n'est que trop retardée par bien d'autres obstacles. Si, pour aller plus vîte, on forme un plus grand nombre de colomnes, il faut aussi plus de chemins & de ponts ; ce qui demande une quantité proportionnée de travailleurs, d'outils, de chevaux & de cha-

riots. A meſure qu'une armée devient plus nombreuſe, ſes beſoins augmentent & ſe multiplient. Les moyens même qu'elle emploie pour les ſatisfaire, font naître de nouveaux beſoins. Les hommes & les chevaux employés au tranſport des vivres, en font une très-grande conſommation; ce qui fait que les groſſes armées ne peuvent agir que dans certains pays, & dans certaines ſaiſons: encore n'eſt-ce qu'avec une lenteur & des difficultés inſupportables.

N° 188. La mobilité d'une armée dépend moins de celle des troupes qui la compoſent, que de leur nombre & de leurs équipages; & ſa force dépend moins de leur nombre que de leur qualité, (N° 181.) Un cavalier pouvoit faire plus de chemin qu'un ſoldat peſamment armé; mais une armée de cavalerie n'auroit pas pu faire de plus longues marches qu'une armée d'infanterie peſamment

armée, au moins dans un pays de défilés. Si un cavalier tient autant de place dans une colomne, que ſix fantaſſins, la colomne de cavalerie ſera ſix fois plus longue qu'une colomne d'infanterie d'égal nombre; outre qu'il y a beaucoup de chemins commodes pour l'infanterie, qui ſont impraticables à la cavalerie. Un ſoldat légionnaire portoit, outre ſes armes, ſon équipage & les pieux pour fortifier le camp, du grain pour trente jours. Un cavalier, pour pouvoir galoper ſans bleſſer ſon cheval, ne devoit porter que ſes armes : la cavalerie devoit donc avoir beaucoup d'équipages, en comparaiſon de l'infanterie. A Pharſales, ſix cohortes de Céſar, qui ne faiſoient peut-être pas douze cens hommes, mirent en fuite les ſept mille chevaux de Pompée, & taillerent en piéces l'infanterie légere qui étoit mêlée avec cette cavalerie. Il n'eût donc pas été poſſible

de compoſer, avec de la cavalerie, une armée auſſi formidable qu'avec de l'infanterie peſamment armée qui faiſoit auſſi la principale force des armées Grecques & Romaines. Comme il ſerviroit peu à une armée d'être invincible dans les combats, ſi l'on pouvoit la faire périr en lui coupant les vivres; on ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'avoir de la cavalerie & de l'infanterie légere qui coûtoit beaucoup moins que la cavalerie, & faiſoit moins d'embarras. Il ne faut pas juger de l'utilité de l'infanterie légere & de la cavalerie, par la quantité qu'on en employoit dans les armées; on ſe ſervoit de ce qu'on avoit, & on n'avoit pas toujours ce qu'on eût voulu. Ce n'eſt pas la ſupériorité en cavalerie, qui rend une groſſe armée maîtreſſe de la campagne, mais la ſupériorité qu'elle a ſur l'armée ennemie. Si la cavalerie de l'armée la plus forte n'eſt pas aſſez nombreuſe, elle peut

être ſoutenue par l'infanterie; &, l'affaire devenant générale, c'eſt l'armée la plus forte & non pas la cavalerie la plus nombreuſe qui doit avoir l'avantage; d'où il faut conclure que, pour tirer bon parti de la cavalerie & des troupes légeres, on ne devoit pas tant s'attacher à en avoir beaucoup, qu'à ſe mettre en état de les bien ſoutenir; ſans quoi elles étoient toujours battues, quelque braves & nombreuſes qu'elles fuſſent. Les Commentaires de Céſar ſont pleins d'exemples de l'inutilité d'une nombreuſe cavalerie, lorſque l'infanterie n'oſe pas la ſoutenir, par la crainte d'un engagement général. Vercingétorix ne doutoit pas qu'avec ſes quinze mille chevaux, il ne lui fût très-facile de ſe rendre maître de la campagne, au point de pouvoir ruiner l'armée de Céſar qui ne le laiſſa pas long-tems dans cette erreur. Il ne faut pas chercher diſpute, quand on ne veut pas ſe battre.

N° 189. En général, les troupes accoutumées à combattre de pied ferme, deviennent plus braves que celles qui combattent à la débandade, & qui contractent l'habitude de tourner le dos & de ſe diſperſer pour la moindre choſe; au lieu que celles qui ne ſçauroient courir, doivent néceſſairement apprendre à s'arrêter, & chercher, dans la force de leurs bras, la ſûreté qu'elles ne ſçauroient attendre de la vîteſſe de leurs jambes. Auſſi ſont-elles plus propres pour compoſer les armées dont la force dépend de la fermeté des troupes, parce que la fuite d'une partie de l'armée entraîne la défaite du reſte. Ce n'eſt pas tant la valeur de chacun des hommes qui compoſent une troupe ou une armée, qui la rend ferme, que la certitude ou la confiance où il eſt que les autres ne l'abandonneront pas. Les Romains n'oublierent rien de ce qui pouvoit empêcher leurs

troupes & leurs ſoldats de ſe diſperſer. Ils puniſſoient de mort tout ſoldat qui avoit perdu dans le combat quelqu'une de ſes armes, ou abandonné ſon rang, ſon poſte ou ſon enſeigne. Pour briſer un corps dur, il n'eſt pas néceſſaire de rompre ou d'écraſſer les molécules qui le compoſent, il ſuffit de les déſunir. Il en eſt de même d'une troupe ou d'une armée; elle ne forme plus un corps, lorſque les hommes qui la compoſent, ont quitté leurs rangs; & ſemblables à un corps mis en poudre, ils ne ſont plus capables d'un grand choc ni d'une grande réſiſtance.

N° 190. Comme une armée eſt moins redoutable par la réalité de ſes forces, que par l'opinion qu'on en a, & ſur-tout par le bon uſage que le chef ſçait faire de l'une & de l'autre; un chef d'une capacité & d'un courage extraordinaires, pour-

voit donc faire la guerre avec ſuccès, quoique ſon armée fût inférieure en nombre & même en qualité de troupes. Mais lorſqu'elle étoit auſſi-bien compoſée qu'elle pouvoit l'être, & d'une force convenable, il étoit impoſſible à des chefs ordinaires, de lui réſiſter, même avec d'auſſi bonnes troupes, quelque ſupérieures qu'elles fuſſent en nombre, à plus forte raiſon, avec des troupes d'une moindre qualité; car plus une armée eſt mauvaiſe, moins elle peut être nombreuſe, pour avoir toute la force & la mobilité dont elle ſuſceptible, à cauſe de la difficulté de la gouverner, laquelle augmente encore à proportion de l'incapacité du chef. Il faut donc ſçavoir autre choſe que l'arithmétique, pour pouvoir trouver le rapport des forces de deux armées inégales en nombre & en qualité de troupes.

De même qu'un homme peut, par l'exercice, diminuer le poids & augmenter la force de ſon corps, une bonne armée pouvoit, en faiſant la guerre, devenir en même tems plus forte & plus agile. Les travaux & les fatigues, qui ruinent les mauvaiſes armées, ne ſont qu'endurcir celles qui ſont bien compoſées & bien diſciplinées. Les Grecs & les Romains avoient de ſi bonnes armes, & une telle adreſſe à s'en ſervir, qu'il n'y avoit de péril dans les combats, que pour ceux qui avoient peur, ou dont les forces étoient épuiſées. Les meilleurs ſoldats étoient donc ordinairement ceux qui vivoient plus long-tems, leur valeur n'étant funeſte qu'à l'ennemi. Auſſi ne perdoient-ils que très-peu de monde dans les batailles qu'ils gagnoient, & qui leur donnoient une opinion d'autant plus grande de leur valeur, que leurs victoires leur coû-

toient moins. Les forces d'une bonne armée étoient donc beaucoup moins diminuées par la perte de ceux qui étoient tués, qu'elles n'étoient augmentées par la confiance des autres; enſorte qu'elle pouvoit ſe trouver, à la fin d'une longue guerre, beaucoup plus formidable qu'au commencement. Si le nombre des troupes étoit diminué de moitié, leur valeur pouvoit être devenue quatre fois plus grande.

# CHAPITRE VIII.

## *Principes ſur la Force des Etats.*

N° 191. Il y a trois eſpeces de *gouvernemens*, le *républicain*, le *monarchique*, & le *deſpotique*.

Le *gouvernement républicain* eſt celui où le peuple entier, ou une partie du peuple, a la ſouveraine puiſſance. Lorſque le peuple entier a la ſouveraine puiſſance, la république eſt appellée *démocratie*. Si une partie du peuple ſeulement a la ſouveraine puiſſance, on la nomme *ariſtocratie*.

On appelle *monarchie* un état où un ſeul gouverne, mais par des loix fixes & établies.

Le *gouvernement deſpotique* eſt celui où tout eſt ſoumis au pouvoir d'un ſeul, dont la volonté tient lieu de régle & de loix.

La liberté des hommes ne ſçauroit conſiſter dans l'indépendance, puiſ-

que chacun d'eux ſeroit expoſé à la violence de tous les autres ; elle conſiſte ſeulement à ne dépendre que des loix qu'ils ont faites eux-mêmes, ou qu'ils ont admiſes volontairement, & à ne pouvoir être contraints à faire ce qu'elles ne commandent pas, ni à ne pas faire ce qu'elles ne défendent pas.

Dans toute ſociété, la liberté & la ſûreté de chaque citoyen dépendent de la force des loix qui empêche qu'il ne ſoit opprimé par les autres citoyens, & de la force de l'Etat qui le met à couvert des entrepriſes des Etats voiſins. Toutes ſortes de gouvernemens ne conviennent pas à toutes ſortes de nations qui d'ailleurs ne ſont pas maîtreſſes de choiſir la forme de gouvernement qui leur convient, ni de changer celle qui ne leur plaît pas. Quelque pouvoir qu'ait un peuple, pour réformer lui-même ſes loix & ſon gouvernement ; comme il eſt impoſſible que

tous les citoyens ſoient égaux, & qu'ils ayent exactement les mêmes intérêts, les mêmes deſſeins & le même pouvoir, il eſt donc bien difficile que les loix, qu'ils ſe donnent eux-mêmes, ſoient également avantageuſes à tous; & quand même cela ſeroit, les loix les plus claires & les plus préciſes peuvent être éludées par la force ou par l'artifice. Il eſt donc impoſſible que les hommes s'aſſurent, par les meilleures loix, une liberté parfaite. Cependant la liberté, même fort imparfaite, peut leur être d'un aſſez grand prix, pour qu'ils faſſent de très-grands efforts pour la conſerver. L'intérêt qu'ils prennent à la défenſe de l'Etat, eſt donc naturellement proportionné au degré de liberté & de tranquillité dont ils y jouiſſent.

En général, chaque homme a, pour but de toutes ſes actions, ſon bien-être. Si ſon véritable intérêt n'eſt pas toujours ce qu'il voit le mieux, c'eſt

du moins ce qu'il tâche le plus de trouver dans tout ce qu'il fait. Quoique tous les hommes ayent en cela à-peu-près le même but, ils n'y vont pas tous par le même chemin, parce qu'ils ne partent pas du même endroit, & qu'ils n'ont pas tous les mêmes moyens. Auſſi agiſſent-ils par différens principes, ſelon la diverſité des circonſtances & des ſituations dans leſquelles ils ſe trouvent.

Les Etats, comme les machines, doivent être d'une certaine grandeur, pour pouvoir ſe ſoutenir. Les plus petits ne ſçauroient réſiſter à leurs voiſins. Ceux qui ſont trop grands, ſe détruiſent d'eux-mêmes, à cauſe de la difficulté de les bien gouverner.

Le gouvernement républicain ne convient bien qu'à une nation qui peut ſe renfermer dans une ville, même d'une étendue médiocre. Les grandes nations ne peuvent être bien gouvernées que par des monarques

ou par des deſpotes ; autrement leurs armées ne ſont propres qu'à troubler l'Etat pendant la paix, ou à le laiſſer piller pendant la guerre.

N° 192. Lorſque le nombre des citoyens, qui compoſent une démocratie, n'eſt pas trop grand pour que chacun d'eux puiſſe être facilement connu de tous les autres, il n'eſt pas difficile qu'ils deviennent très-vertueux. Pour paroître bons citoyens & bons ſoldats, il faut qu'ils le ſoient en effet. Dans un tel gouvernement, ce n'eſt pas le grade ou l'emploi que l'on a, mais la maniere, dont on en remplit les devoirs, qui donne un rang, & attire de la conſidération. On doit y faire d'autant plus de cas de la vertu & des talens, que ce ſont les ſeuls moyens par leſquels on peut parvenir aux honneurs & aux dignités. On y a, par conſéquent, le plus grand intérêt à donner une excellente éducation à la jeuneſſe qui

n'en a pas un moindre à s'y prêter. De tels hommes ſe contentent aiſément du néceſſaire, & mépriſent le faſte. Les fortunes étant à-peu-près égales, n'y ayant ni pauvres ni riches ; tous pouvant également parvenir aux emplois, à proportion de leur mérite, & indépendamment des biens & de la naiſſance, la république a autant de ſoldats très-zélés pour ſon ſervice, qu'elle a de citoyens en état de porter les armes, parce qu'ils ſont tous à-peu-près également intéreſſés à ſa gloire & à ſa conſervation. Ses revenus, pour l'entretien d'une armée, ſont, à la vérité, peu conſidérables ; mais les beſoins de l'armée le ſont encore bien moins. Il ne manque rien à des hommes qui ſçavent ſe paſſer de tout. Une armée dont le chef va à pied, content d'être vêtu & nourri comme le moindre ſoldat, n'eſt pas d'une grande dépenſe. La république étant renfermée dans une ſeule ville,

ſi elle n'a à faire la guerre qu'à quelques lieues de ſes murailles, ſes troupes n'ont pas même beſoin de paye; elles peuvent s'aſſembler en deux heures, & marcher à l'ennemi pourvues de vivres pour le tems que peut durer une guerre qui ſe décide par une bataille. Si l'armée ſe porte plus avant, elle ſubſiſte facilement de ce qu'elle trouve dans la campagne, & fait la guerre aux dépens de l'ennemi. La guerre la plus longue ne ſçauroit ruiner des hommes qui n'ont beſoin que de leurs mains pour ſe procurer largement tout ce qui eſt néceſſaire pour leur ſubſiſtance; mais elle peut les enrichir, parce qu'ils ne portent point d'argent dans le pays ennemi, & qu'ils en rapportent du butin.

Il peut y avoir une ſubordination admirable dans une armée compoſée d'hommes très-éclairés ſur tous leurs devoirs, & très-zélés pour les remplir, parce qu'ils ont tous un grand intérêt

au ſuccès de la guerre, & que chacun d'eux a un intérêt particulier à y contribuer le plus qu'il peut, pour augmenter ſa réputation & ſon crédit. D'ailleurs on riſque d'autant moins à confier au chef, une grande autorité, qu'elle doit être d'une moindre durée, & qu'il peut moins en abuſer.

N° 193. Dans une république plus nombreuſe, chaque citoyen étant moins expoſé à la vue de tous les autres, regarde de plus loin le bien public, & ſonge davantage à ſes intérêts particuliers. Il eſt plus difficile d'empêcher l'inégalité des fortunes & la corruption des mœurs. La république a beaucoup de citoyens, & peu de ſoldats & de moins bons. Les riches ſont peu propres à la guerre, parce qu'ils ſont trop accoutumés à la dépenſe. Les pauvres ſont encore moins diſpoſés à riſquer leurs vies, pour conſerver des biens auxquels ils ont trop peu de part.

C'eſt encore pis, lorſqu'il n'y a que la nobleſſe qui a la ſouveraine puiſſance. Plus le nombre des nobles eſt petit relativement à celui des autres citoyens, plus le pouvoir de chacun d'eux eſt grand, & moins la république eſt puiſſante. Chaque citoyen ſonge peu à ſervir la république, & s'attache ſeulement à lui bien vendre ſes ſervices. Le principal reſſort du gouvernement, c'eſt-à-dire la vertu, s'affoiblit à meſure que le nombre des citoyens & l'inégalité des fortunes augmentent. Il faut avoir recours à d'autres reſſorts, pour les faire agir. Si on leur propoſe des honneurs & des récompenſes, ils trouvent bientôt les moyens de les obtenir ſans les mériter. Dans une démocratie compoſée d'un petit nombre de citoyens pauvres & vertueux, on ne déſire les emplois, que comme des moyens de ſignaler ſon zéle, en prenant une plus grande part aux travaux & aux pé-

rils. Dans une grande république, on ne cherche à être employé que pour s'enrichir, ou pour opprimer l'Etat; ce qui eſt d'autant plus facile que la république a fait de plus grandes conquêtes. Les armées qu'elle envoie pour les conſerver ou pour les augmenter, ayant à faire de longues guerres, s'attachent à leurs chefs qui ne manquent pas de moyens pour les gagner, lorſqu'on leur en donne le loiſir; ce qui fait que la république a ſouvent plus ſujet de craindre leurs ſuccès que leurs défaites; & quelques meſures que l'on prenne, il eſt preſqu'impoſſible que tôt ou tard un chef d'une grande capacité ne ſe rende maître du gouvernement, ou que les précautions, que l'on prend contre l'ambition des chefs, ne ruinent en même temps la diſcipline militaire dont la perte ne peut qu'entraîner celle de l'Etat, que les bonnes & les mauvaiſes armées mettent donc

donc également en danger de devenir la proie d'un tyran, ou la conquête d'une puiſſance voiſine.

Une petite nation & une grande ſont moins deux machines inégales que deux machines différentes. Plus l'inégalité eſt grande, plus il y a de différence dans leurs méchaniſmes & dans la nature des reſſorts qui les font mouvoir.

On ne gouverne pas non plus une armée comme une ville. Dans le gouvernement civil, il ſuffit de bien faire ce que l'on fait; le tems eſt compté pour peu de choſe. Un procès, qui n'eſt pas jugé en vingt-quatre heures, le ſera en dix ans: s'il eſt mal jugé, on peut le recommencer. Une grande nation peut être gouvernée par des loix, par un ſénat, par un grand nombre de magiſtrats. La plus petite armée, au contraire, ne peut être bien gouvernée, que par un ſeul chef qui a même encore plus beſoin d'un

grand pouvoir que d'une grande ſageſſe & d'une grande juſtice, parce qu'il n'eſt pas ſi néceſſaire qu'il n'ordonne que des choſes juſtes & raiſonnables, qu'il eſt eſſentiel qu'il puiſſe faire exécuter ſur le champ ce qu'il ordonne. Il importe peu quelquefois qu'une troupe ou une armée prenne tel ou tel chemin, qu'elle occupe tel ou tel poſte, qu'elle faſſe ou qu'elle ne faſſe pas un certain mouvement; mais il eſt toujours eſſentiel qu'elle exécute promptement & ponctuellement ce qu'on lui commande. Une minute de retard peut cauſer une perte irréparable.

La force d'un Etat eſt dans ſes armées. Celui qui eſt le maître des armées, eſt donc le maître de l'Etat. Dans les petites démocraties, comme les armées étoient compoſées de la meilleure partie des citoyens & des plus conſidérables, & qu'elles ne faiſoient ordinairement que des guerres

fort courtes, le chef d'une armée, quelque pouvoir qu'on lui confiât, ne pouvoit pas beaucoup en abuſer. Il lui étoit aiſé de faire exécuter tout ce qu'il ordonnoit pour les intérêts de la république, parce qu'ils étoient les mêmes que ceux de l'armée : par les mêmes raiſons, il ne lui étoit pas poſſible d'intéreſſer l'armée contre le reſte de l'Etat ; & quand il eût pu venir à bout de ſe faire roi, renfermé dans une ſeule ville, au milieu d'un peuple très-jaloux de ſa liberté, il eût été impoſſible, à moins qu'il n'eût eu de puiſſans alliés, qu'il conſervât ſon uſurpation, & qu'il mît ſa vie en ſûreté.

Dans une grande république, l'armée la plus nombreuſe n'étant compoſée que d'une très-petite partie des citoyens, & quelquefois des moindres ; le chef, qui faiſoit la guerre fort loin de la capitale, contre une grande puiſſance qui ne manquoit

pas de reſſources pour la traîner en longueur, avoit mille moyens avec tout le loiſir néceſſaire, pour mettre ſon armée dans ſes intérêts & la faire entrer dans ſes vues, en lui diſtribuant, outre le butin, une partie des terres de la république dont les troupes vouloient bien ſacrifier les intérêts à la reconnoiſſance qu'elles devoient à un chef qui les avoit ſi bien conduites pendant la guerre, & ſi largement recompenſées, après les avoir rendu victorieuſes. A un tel chef qui revenoit à la tête d'une armée très-aguerrie, & qui lui étoit entiérement dévouée, on ne pouvoit oppoſer qu'un autre chef & une autre armée qui avoient de pareilles prétentions; & l'Etat devenoit la proie du plus fort.

Lorſqu'une république eſt renfermée dans une ſeule ville, tous les citoyens peuvent être ſoldats. Si la république eſt attaquée, ils n'ont tous qu'un même intérêt; ils peuvent s'aſſembler

& former une armée en un moment: la frontiere n'étant qu'à quelques lieues de la ville, l'armée peut s'y porter ſans frais. Il n'en eſt pas de même d'une nation qui habite un pays d'une grande étendue. Chaque ville ayant des intérêts différens de ceux de toutes les autres, les armées ne pourroient s'aſſembler qu'avec des frais & des difficultés d'autant plus conſidérables que le pays ſeroit plus grand, & par conſéquent avec une lenteur qui donneroit à l'ennemi le tems de faire beaucoup de dommage avant qu'on pût lui réſiſter. Il eſt donc indiſpenſable qu'une telle nation ait des troupes à ſa ſolde; & ſi l'on veut qu'elles deviennent bonnes, & qu'elles agiſſent de concert & avec toute la vigueur dont elles ſont ſuſceptibles, il faut leur donner un chef qui ait ſur elles une grande autorité, & par conſéquent une grande facilité à ſe rendre maître du gouvernement; d'où il

faut conclure qu'une grande nation doit de gré ou de force ſe ſoumettre à un maître, ſi elle a beſoin du ſecours d'une puiſſante armée pour réſiſter à ſes voiſins. On ne parle pas ici des armées navales ; une république de marchands peut ſans danger en avoir d'auſſi formidables que celles d'un monarque : d'ailleurs des marchands peuvent acheter des vaiſſeaux & des matelots, & non pas des ſoldats. Les plus grands ſeigneurs ſe tiennent honorés de ſervir un monarque, au lieu qu'un particulier ne veut pas être aux gages d'un autre ; ce qui fait que les troupes ne deviennent pas auſſi bonnes à la ſolde d'une république que d'un ſouverain, parce qu'il peut donner aux militaires un rang très-diſtingué, tandis que, dans une république, ils ſont néceſſairement au-deſſous du peuple qui les regarde comme des gens qu'il paye & qu'il entretient pour le ſervir.

N°. 194. Il eſt difficile qu'une monarchie renfermée dans une ſeule ville, ſubſiſte long-tems. Si le monarque a des troupes à ſa ſolde, elles ne ſçauroient être aſſez nombreuſes pour réſiſter à une puiſſance médiocre. S'il arme ſes ſujets, il peut avoir une armée formidable, mais un peuple malaiſé à gouverner, & dont les révoltes ſont d'autant plus dangereuſes que ſes intérêts ſont plus réunis, & qu'il peut s'aſſembler plus promptement.

Lorſque les Etats d'un monarque ſont aſſez conſidérables pour entretenir facilement une nombreuſe armée, & qu'il la commande en perſonne, il peut la rendre très-formidable. L'honneur peut faire faire de très-grandes choſes à ſes troupes. La grandeur du chef & la force du commandement doivent ſurmonter tous les obſtacles, réunir toutes les volontés, & faire agir tout le monde de concert, & même avec beaucoup de vi-

gueur. Comme il eſt eſſentiel que les troupes puiſſent vivre en tout tems, de leur paie, & que le monarque a d'ailleurs bien d'autres dépenſes à faire, il faut donc qu'il ait des revenus proportionnés. Dans les petites républiques où l'Etat n'a beſoin que de la vertu des citoyens pour les faire agir, & de leurs propres mains pour pourvoir à leur ſubſiſtance, même durant la guerre la plus longue & la plus malheureuſe, il eſt plus facile de ſe paſſer des richeſſes que d'en faire un bon uſage; mais il en faut dans les grandes monarchies où l'on ne pourroit tirer aucun parti des hommes, s'ils n'avoient que le ſimple néceſſaire & qu'ils vouluſſent s'en contenter. Non-ſeulement ils ne pourroient payer aucun tribut; mais leur indifférence pour les richeſſes rendroit inutile l'argent même que le monarque pourroit avoir d'ailleurs; & ſes troupes périroient de faim & de

froid avec leur paie, parmi des gens qui n'auroient rien à vendre ni à acheter; outre qu'un tel peuple ſeroit trop indépendant pour pouvoir être gouverné par un monarque, parce qu'on ne ſçauroit avoir d'autorité ſur des hommes qui n'ont rien à craindre ni à deſirer.

Pour découvrir la nature & le méchaniſme des reſſorts d'un gouvernement, il faut examiner par qui & pour quelle fin il a été fondé. Il eſt naturel que le fondateur d'une république cherche à lui donner de meilleures loix, & une forme de gouvernement plus avantageuſe que celle que les citoyens pourroient ſe donner eux-mêmes, parce que la gloire d'y avoir réuſſi, eſt le ſeul fruit qu'il peut en retirer. Il n'en eſt pas de même des loix d'une monarchie: celles que la nation fait elle-même, doivent être plus avantageuſes que celles qu'elle peut recevoir de ſon prince.

Les Etats opprimés par des tyrans, ne doivent pas être mis au rang des monarchies, ni même des Etats deſpotiques, parce qu'ils ſont gouvernés par des principes tout-à-fait oppoſés. Un tyran ne pouvant faire entrer les honnêtes gens dans ſes vues & ſes intérêts, ni les regarder que comme ſes ennemis irréconciliables, doit chercher à en diminuer le nombre, & avoir pour maximes de détruire les mœurs, de faire mépriſer la vertu, d'autoriſer toutes ſortes de vices & de débauches pour multiplier & augmenter les beſoins de ſes créatures, & les intéreſſer davantage à ſa conſervation, en attachant plus étroitement leur ſort au ſien. Un tel homme, dont le pouvoir n'eſt fondé que ſur les vices & la baſſeſſe de ceux de ſes ſujets qui lui ſont attachés, & ſur la foibleſſe ou la timidité des autres, ne ſçauroit, ſans doute, avoir des armées bien redoutables, ni les entre-

tenir long-tems, ſans qu'il y arrive de grands déſordres. Si des tyrans ont fait de grandes choſes avec leurs armées, & s'ils ont employé avec ſuccès des gens de bien à l'exécution de leurs deſſeins, c'eſt qu'on ne connoiſſoit pas encore leurs véritables vues, & que les prétextes, dont ils ſe ſervoient, paroiſſoient juſtifier leur conduite. Le deſſein de Caton, en prenant le parti de Pompée, n'étoit ſûrement pas de l'aider à renverſer la république. La cauſe de Céſar paroiſſoit peut-être encore plus juſte, au moins à ſes ſoldats. Si d'autres ont fait combattre, avec une grande valeur, des troupes compoſées de ſcélérats & de miſérables, ç'a été en leur faiſant eſpérer l'impunité de leurs crimes, l'abolition de leurs dettes, ou un pillage capable de les enrichir; mais de pareilles troupes n'étoient pas propres à agir long-tems, de concert & avec beaucoup de vigueur,

parce qu'on ne ſçauroit faire de bonnes troupes, qu'avec d'honnêtes gens.

Au contraire, les ſujets d'un monarque, qui ſont les plus honnêtes gens, ſont ceux ſur la fidélité deſquels il peut le plus compter: plus ils ſont ſenſibles à l'honneur, plus ils ſont propres à devenir d'excellens ſoldats. Comme la force & la mobilité des armées dépendent moins du nombre que de la qualité des troupes & de leur police, ſi un prince s'attache plutôt à bien gouverner ſes Etats, qu'à en conquérir d'autres; à gagner le cœur de ſes ſujets, qu'à augmenter ſes revenus; à avoir de bonnes troupes qu'à en avoir beaucoup; & à punir & récompenſer avec juſtice & avec impartialité, qu'à punir ſévérement & à donner de grandes recompenſes, il peut avoir des troupes de la plus grande valeur, & qui lui ſeront entiérement dévouées.

N° 195. Le gouvernement deſpoti-

que eſt le plus ſimple de tous. Les meilleures loix ne ſont ſouvent qu'embarraſſer les juges, & donner aux avocats les moyens de faire durer, pluſieurs années, des procès qu'un payſan jugeroit en un quart-d'heure, auſſi-bien que le plus habile juriſconſulte; ce qui fait que, dans les monarchies, les procès ſont ſouvent plus ruineux pour ceux-mêmes qui les gagnent, qu'ils ne le ſont dans les états deſpotiques pour ceux qui les perdent. Comme il n'y a point de loix, il ne faut point non plus d'avocats pour les interpréter. Les parties expoſent elles-mêmes leurs raiſons au juge qui prononce enſuite la ſentence que le bon ſens lui dicte, & la fait exécuter ſur le champ. Cette maniere de rendre la juſtice, ſeroit ſans doute bien défectueuſe, ſi les juges ne dépendoient de perſonne. Ils acheteroient leurs charges tout ce qu'on voudroit, dans l'eſpérance de s'enrichir enſuite aux

dépens des plaideurs. Mais telle eſt la nature de ce gouvernement, qu'on y obtient encore meilleure juſtice contre les juges même, que contre les moindres particuliers. Comme il n'y a point d'autres loix que la volonté du prince, ce n'eſt non plus qu'à lui ſeul qu'on s'en prend, lorſque l'Etat eſt mal gouverné; ce qui l'expoſe à perdre la vie ou l'empire. Soit qu'il gouverne lui-même, ou qu'il ait un premier miniſtre, ſa puiſſance n'étant fondée que ſur le reſpect & l'attachement que ſes peuples ont pour ſa perſonne, il n'a point de plus grand intérêt que de leur faire rendre la juſtice la plus exacte, & de les faire jouir de la plus grande tranquillité; ce qui fait que la juſtice n'eſt terrible que pour ceux qui gouvernent, parce qu'ils ſont punis ſans ménagement & avec une extrême ſévérité, pour peu qu'ils abuſent de leur pouvoir.

Quoiqu'il n'y ait point de loix dans

les gouvernemens deſpotiques, ils ne laiſſent pas pourtant d'être fort différens les uns des autres, parce que les hommes n'y ſont pas ſeulement gouvernés par le prince, mais encore par les préjugés, les coutumes & la religion : c'eſt pourquoi il eſt eſſentiel qu'ils ſoient ignorans ; & comme on ne trouve pas à propos non plus de multiplier leurs beſoins, étant élevés dans l'oiſiveté & l'indépendance, il eſt naturel qu'ils deviennent grands & robuſtes. Rien n'empêche même qu'ils n'ayent de très-bons ſentimens ; cela ne dépend que de la religion. Cependant, quelque ſuſceptibles qu'ils puiſſent être, d'une excellente diſcipline ; le prince, qui a aſſez de peine de contenir des peuples ſans armes, à qui il ſuffit de ne point faire de tort, pour qu'ils ſe tiennent en repos, trouveroit des inconvéniens infinis à tenir beaucoup de troupes ſur pied, en tems de paix, parce qu'une infinité

de cauſes peuvent les faire révolter ; & par conſéquent mettre ſa vie à chaque inſtant dans un très-grand péril. Ses armées, compoſées pour la meilleure partie de milices, qu'on leve dans les provinces, lorſqu'on en a beſoin, & que l'on renvoie à la fin de chaque campagne, ou au moins dès que la paix eſt faite, ne ſçauroient devenir bien formidables, ſur-tout ſi elles ſont fort nombreuſes. Le prince peut, dans beaucoup de circonſtances, faire agir un grand nombre de bras, même avec beaucoup de vigueur, mais non pas avec un grand art, à moins qu'il ne ſoit grand général, & qu'il n'ait le tems de diſcipliner & d'aguerrir ſon armée ; en quoi le pouvoir, qu'il a ſur ſes ſujets, lui donne un très-grand avantage.

# CHAPITRE IX.

## *Des Armées Grecques & Macédoniennes.*

N° 196. LEs Grecs étoient une grande nation répandue dans pluſieurs villes dont chacune avoit ſes loix & ſon gouvernement qui, ayant principalement pour objet la liberté, on ſongeoit moins à multiplier les citoyens qu'à les rendre meilleurs, & à les enrichir qu'à les rendre honnêtes gens, en prévenant l'inégalité des fortunes & tout ce qui pouvoit corrompre les mœurs. Ces petites républiques ne pouvant pas avoir des armées nombreuſes, s'attacherent davantage à en avoir de bonnes. Les Athéniens & les Lacédémoniens abandonnerent à leurs eſclaves la culture des terres, les métiers & le commerce. La ſimplicité de leurs

mœurs & de leur façon de vivre, & leur frugalité exigeoient peu de choſes pour leur entretien & leur ſubſiſtance ; ce qui leur laiſſoit beaucoup de tems pour s'appliquer à l'étude des loix & de l'art militaire, ainſi qu'aux exercices du corps. A Sparte, les femmes s'exerçoient comme les hommes qui étoient encore plus robuſtes & plus infatigables que les autres Grecs. Comme ces peuples avoient peu de beſoins, ils ne devoient pas avoir non plus beaucoup de loix, ni des loix fort compliquées. Chaque citoyen étant très-inſtruit de ſa religion, des loix & des coutumes de ſon pays, & très-éclairé & très-exercé dans toutes les parties de l'art militaire, étoit propre à toutes ſortes d'emplois, à la ville comme à l'armée ; ce qui donnoit à ceux qui avoient des talens diſtingués une grande facilité pour les cultiver & les faire connoître, & pour étudier pendant la paix, comme

pendant la guerre, le génie, le caractere & les penchans, non-ſeulement de ſa nation en général, mais encore d'un grand nombre de citoyens, & par conſéquent pour ſe mettre en état de les gouverner. Les honneurs, qu'on accordoit aux athlétes vainqueurs, pouvoient ſeuls engager les jeunes gens à ſe priver de tout pour ſe livrer aux plus rudes fatigues, & par-là ſe rendre propres à devenir d'excellens ſoldats. Ce n'eſt pas tant la grandeur des punitions & des récompenſes, que la juſtice avec laquelle elles ſont diſtribuées, qui contient les hommes dans le devoir, & leur donne de l'émulation.

Dans une armée compoſée de quelques milliers d'hommes dont chacun connoiſſoit tous les autres & en étoit connu, où aucune action ne pouvoit être cachée, pour peu qu'elle fût remarquable; c'étoit moins le grade que l'on avoit, qui donnoit de la conſidération, que celui dont on étoit

jugé digne par toute l'armée que chacun avoit continuellement pour témoin de ſa conduite & de ſes actions. Des hommes ſi forts & ſi endurcis, ſi habiles & ſi exercés dans toutes les parties de l'art militaire, ſi inſtruits de tous leurs devoirs, & qui avoient tant d'intérêt de les remplir avec diſtinction, étoient donc propres à former d'excellentes armées.

N° 197. L'infanterie peſamment armée faiſoit la principale force des armées Grecques & Macédoniennes; elle étoit compoſée d'hommes choiſis & très-exercés. Ils portoient des armures très-peſantes, d'acier ou d'airain auquel ils donnoient une trempe qui le rendoit aſſez dur, même pour en faire de bonnes épées. Leurs boucliers étoient ronds & avoient deux ou trois pieds de diametre; leurs piques fort longues & peſantes, & leurs épées courtes & legeres.

Cette infanterie ſe mettoit en ba-

taille ſur huit, douze, ſeize ou trente-deux rangs. Chaque file avoit un chef à la tête & un à la queue. On choiſiſſoit pour le premier, qu'on appelloit *chef de file*, le plus grand, le plus fort & le plus brave de la file ; & pour l'autre, on prenoit le plus prudent & le plus expérimenté. Les chefs de file formoient le premier rang : après eux on choiſiſſoit les plus braves pour former le ſecond rang, & ainſi des autres. Il y avoit un chef pour deux files, un pour quatre, un pour huit, un pour ſeize, & ainſi de ſuite juſqu'au premier chef. Lorſque cette infanterie marchoit en pleine bataille, chaque ſoldat occupoit quatre coudées de front. Lorſqu'elle marchoit à l'ennemi pour le charger, chaque ſoldat n'occupoit que deux coudées. Enfin, quand on attendoit l'ennemi, le ſoldat n'occupoit plus qu'une coudée. Comme l'objet de cette diſpoſition étoit de rendre cette infanterie capable du plus

grand effort, ſoit pour pouſſer l'ennemi ou pour lui réſiſter, & que tous les chefs compoſoient le premier rang, ils ne devoient pas moins ſurpaſſer les ſoldats, en valeur & en force, qu'en lumieres & en habileté; parce qu'il ne s'agiſſoit pas moins pour eux de bien faire que de bien commander, & d'ouvrir le chemin que de le montrer; ce qui contribuoit beaucoup à donner un ſi grand prix à la force & à l'agilité du corps, ſans leſquelles, avec tout l'eſprit du monde, on ne pouvoit pas être un grand général, parce que, pour ſe maintenir dans un tel poſte, il falloit être en état de ſe ſervir de ſes bras auſſi-bien que de ſa tête.

Lorſque cette infanterie étoit aſſez nombreuſe, elle formoit des corps de quatre mille hommes chacun, qu'on nommoit *phalanges*, & qui ſe rangeoient ſur une ligne avec de très-petits intervalles entr'eux. Les cinq

premiers rangs préſentoient la pique. Lorſque les piques avoient quatorze coudées, comme celles des Macédoniens, celles des chefs de file ſortoient du premier rang de douze coudées; celles du ſecond rang ſortoient de dix coudées; celles du troiſieme de huit coudées; celles du quatrieme de ſix, & celles du cinquieme de quatre. La longueur des piques donnoit un très-grand avantage pour aborder l'ennemi; mais cette longueur, (N° 176,) avoit ſes bornes, deſquelles il ne falloit pas trop s'écarter.

Plus on donnoit de profondeur à la phalange, plus elle étoit redoutable par la qualité des premiers rangs, & par le nombre des autres. Pour faire des efforts encore plus grands, on formoit, avec des ſoldats choiſis, un corps dont le premier rang étoit compoſé des trois plus braves, le premier à la droite, le ſecond à la gauche, & le troiſieme au centre. Le ſe-

cond rang étoit de cinq hommes ; le troiſieme de ſept ; le quatrieme de neuf, & ainſi de ſuite, diſpoſés de maniere que les plus braves étoient à la pointe & aux faces. Ce n'étoit pas par ſa forme, qu'un tel corps, qu'on nommoit *coin* ou *tête de porc*, étoit redoutable, mais par la qualité des ſoldats qui le compoſoient, qui étant les plus forts & les plus braves de toute l'armée, devoient faire une très-grande impreſſion, ſur-tout étant expoſés à la vue de tout le monde, parce que la gloire d'une belle action & la honte d'une lâcheté ſont plus ſenſibles à proportion du nombre & de la qualité des ſpectateurs.

N° 198. Les Grecs avoient auſſi une eſpece d'infanterie armée comme la phalange, mais beaucoup plus légerement : elle n'avoit ni le poids ni la force de la phalange ; mais elle marchoit plus leſtement, & n'étoit pas inutile dans les batailles.

Les

Les vélites étoient encore inférieurs à cette infanterie ; & n'avoient guères que des armes de jet.

Les cavaliers étoient de différentes eſpeces. Les uns étoient armés de toutes piéces, & montoient des chevaux bardés, c'eſt-à-dire cuiraſſés. Ils combattoient avec la lance & l'épée. D'autres, armés moins peſamment, combattoient auſſi de près, après avoir lancé quelques javelots. Les troiſiemes ne combattoient qu'avec des armes de jet.

La cavalerie étoit diviſée en petites troupes, dont chacune formoit une loſange ou un triangle, ou un petit eſcadron de huit ou dix hommes de front, ſur trois, quatre ou cinq rangs ; on obſervoit de mettre les plus braves aux premiers rangs, & les chefs aux angles.

N° 499. Si le nombre des combattans peut être à charge à une armée, à plus forte raiſon celui des équipa-

ges. Les rois de Sparte alloient ordinairement à pied, nourris, vêtus & armés comme les ſimples ſoldats ; en quoi ils furent imités par pluſieurs grands capitaines Grecs. Alexandre, qui avoit coutume de combattre à cheval, faiſoit la plûpart des marches à pied. Il eût fallu brûler une bien grande étendue de pays, pour pouvoir ôter les vivres à des armées, comme celles des Grecs & des Macédoniens. C'eſt en retranchant les beſoins d'une armée, que l'on empêche qu'elle ne manque de vivres. Les Athéniens portoient des lits & des tables en campagne; mais cela ne pouvoit pas occuper beaucoup d'eſclaves & de mulets. Philippe, pere d'Alexandre, défendit l'uſage des voitures à ſon infanterie. Il permit aux cavaliers d'avoir chacun un eſclave, & aux phalangites d'en avoir un par chambrée. Outre qu'il falloit peu de vivres, & qu'ils étoient d'autant plus aiſés à trouver qu'ils

étoient plus communs, les ſoldats s'accommodant de tout ce qu'on leur donnoit, il y avoit une police admirable, & qui ſervoit beaucoup à les ménager; les ſoldats ne pouvoient ſe coucher, ſe lever, ni manger, ſans ordre.

Les Lacédémoniens ne retranchoient pas leurs camps. Des ſoldats qui ne demandoient jamais combien étoient les ennemis, mais ſeulement où ils étoient, & qui ſe croyoient en état de combattre en tout tems, & dans toutes ſortes de terreins, contre toutes ſortes d'ennemis, devoient mépriſer les retranchemens qui leur étoient d'ailleurs inutiles pour garder leurs camps, parce qu'ils n'avoient point d'équipages. D'ailleurs ils comptoient aſſez ſur leur diſcipline, pour ne point craindre les ſurpriſes; cet uſage même les rendant plus vigilans, & augmentant la confiance qu'ils avoient dans leur valeur. Les terreurs pani-

ques & la confuſion ſe mettoient difficilement dans des armées où il y avoit tant de ſubordination & de police.

Les autres Grecs, ainſi que les Macédoniens, retranchoient leurs camps autour duquel ils faiſoient un foſſé dont les terres formoient en dedans une eſpece de rempart de quelques pieds de haut, ſur lequel ils plantoient des pieux qui ſervoient de parapet & de paliſſade. Ils accommodoient la figure de leurs camps à celle du terrein, ſoit pour le rendre plus fort, ou pour épargner le travail.

# CHAPITRE X.

## *Des Légions Romaines.*

N° 200. LEs Romains, durant les premiers ſiécles de la république, ne le cédoient à aucun peuple de la Gréce, pour la force du corps, la régularité des mœurs, l'amour de la patrie, le mépris des richeſſes & le deſir de la gloire. Tant qu'ils n'eurent affaire qu'aux peuples d'Italie, qui les environnoient & qui étoient auſſi braves & auſſi ſobres qu'eux, les victoires, qu'ils remporterent, ne firent qu'augmenter & affermir leur puiſſance, ſans rien diminuer de leur auſtérité & du mépris qu'ils avoient pour les choſes ſuperflues. Lors même qu'ils vinrent à s'enrichir, ils conſerverent encore très-long-tems leur diſcipline militaire.

La *légion* étoit compoſé, de dix

*cohortes*, & la *cohorte* de trois *manipules*. On aſſembloit les citoyens dont on vouloit compoſer les légions. On choiſiſſoit d'abord les moindres, c'eſt-à-dire les moins forts, les plus jeunes & les plus pauvres, pour en faire les *vélites*. Enſuite on prenoit les plus jeunes, pour en faire les *haſtaires ;* après quoi, on choiſiſſoit les *princes*. Et ceux qui reſtoient & qui étoient les plus forts, les plus anciens & les plus expérimentés, étoient appellés *triaires*. Il y avoit ordinairement dans une légion douze cens haſtaires, autant de princes & ſix cens triaires. Lorſque la légion étoit de plus de quatre mille hommes, on augmentoit le nombre des princes & des haſtaires, à proportion ; mais il n'y avoit toujours que ſix cens triaires.

Chaque cohorte étoit donc compoſée de ſoixante triaires, cent vingt princes & cent vingt haſtaires. On attachoit à chacun de ces trois corps le

tiers des vélites de la cohorte, laquelle avoit auſſi ſes chevaliers, au nombre de trente. Chacun de ces trois corps, qu'on nommoit *manipules*, avoit quatre chefs; deux centurions à la tête, & deux autres chefs à la queue. Le premier centurion commandoit le manipule; en ſon abſence, l'autre avoit le commandement. Les chevaliers avoient trois décurions, dont le premier étoit le préfet de la troupe.

Les vélites avoient pour armes défenſives un caſque ou bonnet de peau, qui ſervoit auſſi à les faire remarquer dans l'action, & un bouclier rond d'oſier couvert de cuir, & de deux coudées de diametre. Leurs armes offenſives étoient l'épée eſpagnole dont la lame avoit deux tranchans & douze à quinze pouces de longueur; elle étoit fort large & peſante vers la poignée, & legere à la pointe; & des javelots de trois pieds, & de la groſſeur du

doigt, dont le fer étoit fort mince & avoit ſeulement douze doigts de longueur. Soit qu'il s'attachât aux armes de l'ennemi, ou qu'il tombât à terre, le fer ſe plioit ou ſe rompoit, & le javelot devenoit par-là inutile à l'ennemi.

Les armes du haſtaire étoient la targe, (N° 177,) de quatre pieds ou quatre pieds ſix pouces de haut ſur deux pieds ſix pouces de large ; un caſque orné de trois plumes noires ou rouges, formant une aigrette d'une coudée, qui ſervoit à le faire paroître plus grand ; une lame d'airain de dix doigts en quarré, qui lui couvroit la poitrine, ou une cuiraſſe de maille ou faite de petites lames de cuivre ou d'acier, diſpoſées comme des écailles de poiſſon ; une épée eſpagnole & deux grands javelots. Les princes & les triaires avoient les mêmes armes, excepté que les triaires avoient des piques au lieu de javelots.

Les chevaliers avoient le caſque, la cuiraſſe, le bouclier, la lance, & une épée longue & forte.

Les alliés étoient armés de même, & combattoient dans le même ordre que les légions; mais ils avoient le double de cavalerie.

N° 201. Les Romains avoient deux conſuls. Une armée commandée par un conſul, étoit compoſée ordinairement de deux légions & d'autant d'alliés. Les légions étoient au centre; dix cohortes des alliés étoient à la droite, & les dix autres à la gauche. Les haſtaires de toute l'armée formoient la premiere ligne, les princes la ſeconde, & les triaires la troiſieme. Le manipules étant ſéparés par des intervalles égaux à leurs fronts, & diſpoſés de maniere que les manipules de la ſeconde ligne répondoient aux intervalles des manipules de la premiere & de la troiſieme. La cavalerie formoit les deux aîles. Les vé-

lites étoient ordinairement répandus devant tout le front de l'armée, pour engager le combat. Ils ſe retiroient enſuite par les intervalles des haſtaires qui chargeoient l'ennemi, ou en ſoutenoient les efforts avec toute la valeur & la conſtance dont ils étoient capables. Lorſqu'ils étoient domptés ou pouſſés, ils ſe retiroient par les intervalles des princes. Si ceux-ci ne pouvoient pas non plus enfoncer l'ennemi ou lui réſiſter, ils ſe retiroient, avec les premiers, derriere les triaires qui fermoient alors leurs intervalles; & les trois lignes n'en formoient plus qu'une, dont les premiers rangs étoient compoſés de l'élite de l'armée. L'ennemi, qui ne ſongeoit qu'à pourſuivre des troupes battues, rencontroit d'abord une ligne beaucoup plus ferme que les deux premieres.

Quelquefois les deux premieres lignes n'en formoient qu'une. Les triaires ſeuls reſtoient en réſerve. Ils met-

toient un genou à terre, ſe couvrant de leurs targes, pour ſe garantir des traits qui paſſoient par-deſſus la premiere ligne.

Lorſque l'ennemi venoit à plier, les trois lignes le ſuivoient en pleine bataille, dans le plus grand ordre, pouſſant tout ce qui tenoit ferme, & faiſant pourſuivre par les vélites les troupes rompues & débandées.

Les légions éprouverent différens changemens. Lorſque la république devint fort riche, les moindres citoyens furent reçus dans l'infanterie peſante. Il n'y eut plus de vélites; à leur place, on ſe ſervit des frondeurs des iſles Baléares, ou de Majorque & Minorque, & de l'infanterie legere des Numides & des Germains. De même, les chevaliers devenus trop riches pour aller à la guerre, comme ſimples cavaliers, on ſe ſervit de la cavalerie des Africains, des Gaulois & des Germains. Quelques chefs am-

bitieux, pour pouvoir s'attacher plus facilement leurs armées, reçurent les moindres citoyens dans les légions, les éleverent aux différens grades, à proportion de leur capacité & de leur valeur, & les aſſujettirent à la diſcipline la plus ſévere, par l'eſpérance de l'avancement & des récompenſes.

On réunit les manipules de chaque cohorte, dont les haſtaires, les princes & les triaires ne firent plus enſemble qu'un corps. Chaque ligne étoit compoſée de pluſieurs cohortes entieres, au lieu de manipules. Il n'eſt parlé, dans les commentaires de Céſar, que de cohortes entieres qui formoient les différentes lignes de ſon armée.

Le ſoldat occupoit en bataille ſix pieds de front, & ſix de file, pour pouvoir ſe ſervir de ſes armes avec facilité. Les manipules des haſtaires & des princes, ainſi que les cohortes entieres, formoient dix rangs. Lorſque les ſoldats du premier rang avoient épuiſé

leurs forces, ou qu'ils étoient bleſſés, ils pouvoient ſe retirer par les intervalles des files, & d'autres prenoient leurs places; au moyen de quoi, tous les rangs partageoient également la fatigue & le péril. Ceux qui étoient au premier rang, combattoient avec d'autant plus de confiance & d'opiniâtreté, qu'ils étoient plus aſſurés de leur retraite. L'effort que toute l'armée faiſoit, ſoit en pouſſant l'ennemi ou en lui réſiſtant, pouvoit donc être égal à la ſomme de tous les efforts dont tous les ſoldats, qui la compoſoient, étoient capables, & par conſéquent le plus grand qui fût poſſible. Quoique les vélites fuſſent incapables de combattre de pied ferme, ils ne laiſſoient pas de tuer du monde aux ennemis, & de mettre quelque déſordre dans leurs rangs. Leur retraite, par les intervalles de la premiere ligne, ne pouvoit cauſer le moindre déſordre dans la légion, parce qu'elle étoit

préparée à les recevoir. Les plus jeunes ſoldats étant à la premiere ligne, étoient moins expoſés à s'effrayer à la vue des morts & des bleſſés, qui pouvoit faire une plus grande impreſſion ſur eux que ſur les princes & les triaires qui étoient plus aguerris.

L'ordre ſerré eſt le plus avantageux pour empêcher le flotement & la confuſion. Chaque ſoldat étant ſerré dans ſon rang, eſt obligé d'y reſter de gré ou de force. C'eſt le ſeul qui peut donner du poids & de la ſtabilité à une infanterie d'une valeur commune, & qui eſt médiocrement diſciplinée. Mais pour juger de la fermeté de l'infanterie des Romains, il faut conſidérer que le ſoldat étoit ſi bien couvert, ſur-tout par ſa grande targe, qu'il ne commençoit à être en péril, que lorſque ſes forces étoient en partie épuiſées; on le voit par le peu de monde qu'ils perdoient dans les batailles où ils étoient victorieux,

même après avoir éprouvé une réſiſtance prodigieuſe ; que leurs manipules n'avoient que douze hommes de front & dix de file ; que les haſtaires étoient contenus par la préſence des princes, & ceux-ci par celle des triaires, & que la diſcipline étoit d'une extrême ſévérité.

Chaque manipule avoit ſon enſeigne. L'aigle étoit l'enſeigne de la légion. Tout ſoldat qui abandonnoit ſon enſeigne, ſon rang, ſon poſte ou une de ſes armes, étoit puni de mort. Il étoit donc ſuffiſamment retenu dans ſon rang, par le déſir de la gloire & par la crainte du ſupplice, & ne devoit pas ſe retirer, ſans avoir de bonnes raiſons pour le faire.

# CHAPITRE XI.

## *Des Camps des Romains.*

N° 202. LEs camps retranchés des Romains, leur procurerent des avantages infinis. Ils compterent pour peu la peine d'applanir un terrein & de conſtruire des retranchemens plus forts ou plus étendus, en comparaiſon de l'utilité qu'une armée trouve à donner à ſon camp toujours la même forme & la même diſpoſition, afin que le premier camp étant une fois bien connu, ainſi que l'ordre qui y eſt établi, ceux que l'on occupe enſuite, paroiſſent moins de nouveaux camps, que le même camp tranſporté ailleurs, & que chacun connoiſſant le camp où il arrive, comme celui qu'il vient de quitter, il ne puiſſe pas y avoir de confuſion. S'il vient une alarme, les ordres du chef parvien-

nent très-proptement & très-ſûrement à ceux à qui il les envoie. Chacun connoiſſant le poſte qu'il doit occuper, le chemin par lequel il doit s'y porter, & ce qu'il a à y faire, & ſçachant à qui il doit s'adreſſer, s'il arrive quelque choſe d'extraordinaire, tout s'exécute dans le plus grand ordre, & avec toute la promptitude poſſible. La grande facilité avec laquelle toute l'armée peut ſe mettre en état de défenſe en un moment, la diſpenſe de paſſer les nuits ſous les armes; pratique infiniment plus ruineuſe pour les troupes, que la conſtruction des meilleurs retranchemens ne leur ſeroit pénible, parce que le travail endurcit le ſoldat; au lieu que la miſere, les veilles & les injures de l'air le font périr.

Dès qu'on étoit arrivé ſur le terrein où l'on devoit camper, on choiſiſſoit l'endroit le plus élevé & le plus commode pour le *prétoire*, c'eſt-à-dire le

pavillon du conſul, à qui on marquoit un terrein de deux cens pieds en quarré, comme on le peut voir par le plan, (*Fig.* 1re.) Enſuite on marquoit le camp des tribuns & celui de toute l'armée. Les lieutenans, le queſteur, ceux qui étoient à la ſuite du conſul, ainſi que la cavalerie & l'infanterie extraordinaires, campoient aux environs du prétoire, près duquel on marquoit auſſi un terrein pour le marché; mais les marchands & les vivandiers campoient hors du retranchement dans lequel ils ſe retiroient, lorſqu'il en étoit beſoin.

On laiſſoit entre le camp & le retranchement un eſpace de deux cens pieds de large, pour le tenir plus éloigné des feux que l'ennemi auroit pu jetter pendant la nuit. Cet eſpace donnoit une grande facilité aux troupes pour manœuvrer. On y mettoit auſſi les troupeaux que l'armée enlevoit.

Le retranchement ordinaire conſiſtoit en un foſſé qui avoit depuis dix juſqu'à dix-huit pieds de large, dont les terres formoient, du côté du camp, une eſpece de rempart de quelques pieds de hauteur, & dont le talus extérieur étoit revêtu en gazon. A ce rempart on faiſoit un parapet avec des pieux que l'on y enfonçoit & qu'on lioit enſemble avec les branches dont ils étoient garnis ; ce que l'on faiſoit avec tant d'art, qu'il étoit extrêmement difficile d'arracher ou de couper ces pieux qui ſervoient auſſi de paliſſade, difficile à franchir, lorſqu'elle étoit défendue. Ce parapet étoit à l'épreuve des traits ; & ſon peu d'épaiſſeur le rendoit fort commode pour la défenſe du foſſé, & pour découvrir le pied du retranchement qu'on défendoit avec de grands javelots faits pour cet uſage.

Ce travail ſe faiſoit en peu d'heures, par le grand ordre qu'on y ob-

ſervoit ſous les yeux des centurions. Comme l'ouvrage étoit partagé, & que perſonne ne pouvoit quitter qu'il n'eût achevé ce qu'il avoit à faire, la diligence étoit telle qu'on devoit l'attendre de gens auſſi forts & auſſi adroits. Les alliés faiſoient les deux côtés du retranchement, qui étoient devant leurs camps : les deux autres côtés étoient conſtruits chacun par une légion. Lors même qu'on ne campoit que pour une nuit, on retranchoit le camp, avec le même ſoin qu'à l'ordinaire. Le travail étant fini, deux tribuns en faiſoient la viſite, pour voir ſi tout étoit exécuté, comme il étoit ordonné.

Lorſqu'on vouloit rendre le camp plus fort, on faiſoit le foſſé plus large & plus profond. Quelquefois on faiſoit deux foſſés & des puits en avant, dont on garniſſoit le fond, de piquets aiguiſés par le haut, ou garnis de pointes de fer ébarbées. On plantoit en-

core de ces piquets par toute la campagne, à la portée du trait, du retranchement ; en avant duquel on plantoit pluſieurs rangées d'arbres dont on aiguiſoit toutes les branches qui étoient aſſez fortes. Enfin on n'épargnoit rien pour multiplier, augmenter & diverſifier les obſtacles qui pouvoient empêcher ou retarder l'approche du foſſé ; mais on ne faiſoit jamais qu'un ſeul rempart. On lui donnoit ſeulement plus de hauteur & de ſolidité, pratiquant des creneaux aux parapets, auxquels on donnoit toute la hauteur & la ſolidité néceſſaires pour bien couvrir le ſoldat. On conſtruiſoit ſur le rempart des tours de bois que l'on joignoit quelquefois enſemble par des ponts qui avoient un parapet du côté de la campagne, & que l'on bordoit de ſoldats. Lorſque tous ces ouvrages étoient bien garnis de monde, d'armes & de machines de jet, l'ennemi ne parvenoit juſqu'au bord du

foſſé, qu'avec des pertes & des difficultés infinies. Il lui reſtoit encore à combler les foſſés & à forcer le retranchement ; ce qui lui réuſſiſſoit bien rarement, lors même qu'une partie de l'armée étoit ſortie du camp. On peut voir les Commentaires de Céſar qui a exécuté avec le plus grand ſuccès les plus belles fortifications de campagne, qui ayent jamais été imaginées.

Il eſt aiſé de concevoir qu'une troupe poſtée ſur un rempart, & couverte d'un parapet, combat avec avantage, contre une autre qui, pour l'aborder, eſt obligée de rompre, combler ou franchir à découvert quantité d'obſtacles, pour arriver au pied d'un retranchement eſcarpé où elle eſt encore plus expoſée à tous les coups, & moins en état d'y répondre. Lorſque deux troupes ſont à-peu-près égales en forces, ſi l'une eſt entourée d'un retranchement qu'elle puiſſe bor-

der ſans s'étendre plus qu'elle ne feroit, ſi elle ſe mettoit en bataille en raſe campagne, il eſt bien difficile que le retranchement, pour peu qu'il ſoit bon, ne la rende pas ſupérieure; mais lorſqu'elle eſt obligée de s'étendre juſqu'à un certain point, elle perd plus par la diminution de ſa profondeur, qu'elle ne gagne par les avantages que lui donne le retranchement. Si elle s'étend davantage, ſa confiance diminue encore plus que ſes forces: ce qui fait qu'elle ne ſçauroit même ſoutenir la préſence de l'ennemi qui la met dans une extrême confuſion. Les camps des Romains étoient entourés de retranchemens d'une grande défenſe, & qui avoient très-peu d'étendue, en comparaiſon du nombre des troupes; auſſi étoient-ils ſouvent défendus, avec beaucoup de ſuccès, par une fort petite partie de l'armée.

La figure circulaire eût été plus avantageuſe pour le retranchement;

mais le quarré convenoit mieux pour le camp, outre qu'il falloit très-peu de tems pour le tracer ; forte raiſon pour le préférer.

Les vélites gardoient le retranchement & les portes que l'on fit enſuite garder par des cohortes entieres. L'armée donnoit tous les jours un manipule pour la garde du prétoire. Les haſtaires & les princes fourniſſoient du monde aux tribuns, pour tendre leurs pavillons & aller au bois, à l'eau & au fourrage, quoiqu'ils euſſent auſſi des eſclaves pour les ſervir. Chaque tribun avoit deux gardes de quatre hommes chacune. Les triaires gardoient le camp des chevaliers ; ils veilloient ſur-tout à empêcher les chevaux de ſe battre & de s'échapper. Les chevaliers faiſoient la ronde dans le camp. Les Romains avoient auſſi des poſtes avancés de cavalerie & même d'infanterie ; mais ils y employoient peu de monde.

Les

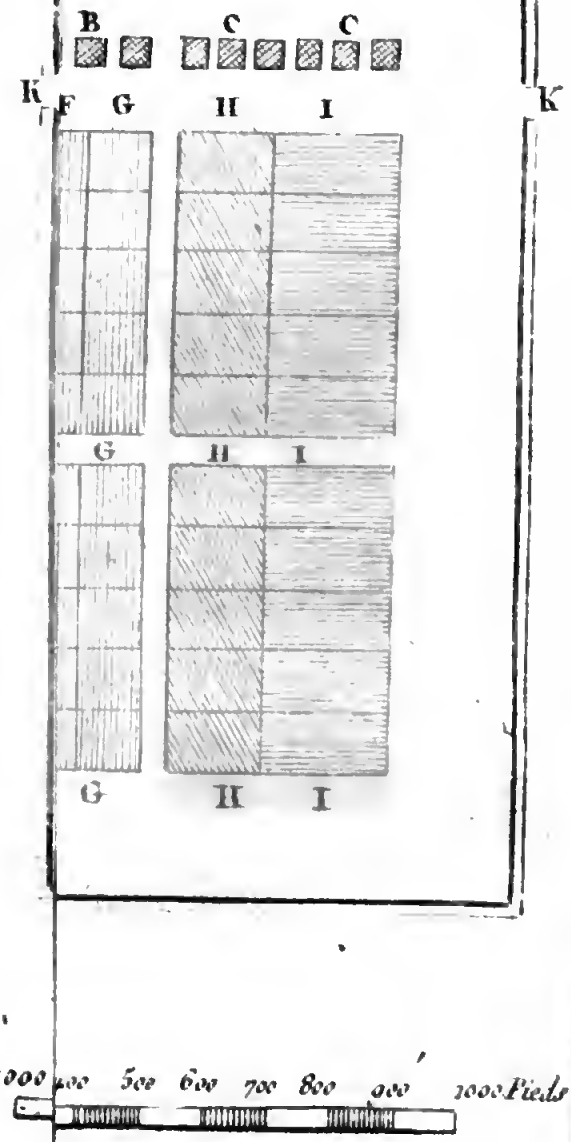
Les ſoldats alloient tous les matins ſaluer leurs centurions qui ſe rendoient enſuite chez les tribuns, & alloient avec eux au prétoire.

L'armée ne faiſoit rien ſans ordre. Il n'étoit permis à perſonne de ſe coucher, de ſe lever ni de manger, qu'aux heures marquées, ni de manger autre choſe que ce qui étoit ordonné. On ne ſouffroit point de boulanger dans le camp. On n'y vendoit rien de cuit. Le conſul, comme le moindre ſoldat, mouloit ſon grain, en faiſoit de la pâte ou de la bouillie qu'il faiſoit cuire lui-même. On buvoit de l'eau avec du vinaigre, & rarement du vin. Lorſque les vivres étoient rares, on avoit ſoin qu'ils fuſſent partagés & ménagés également.

Quand les deux conſuls campoient enſemble, on diſpoſoit les deux camps de maniere que les deux prétoires ſe trouvoient entre les deux armées. La facilité avec laquelle le conſul faiſoit

parvenir ſes ordres en un moment à toute l'armée, & le peu de tems qu'il falloit à des troupes dont les équipages étoient ſi leſtes, pour ſe préparer à partir, rendoient les marches fort ſecrettes. Au premier coup de trompette, tout le monde détendoit ; au ſecond, on chargeoit ; & au troiſieme, on commençoit à défiler dans le plus grand ordre. Les valets même ne s'écartoient pas plus que les ſoldats, pendant la marche. Lorſqu'on n'avoit rien à craindre de l'ennemi, les troupes extraordinaires formoient l'avant-garde ; & l'armée défiloit un jour par la droite & l'autre par la gauche, pour que tout le monde profitât également du fourrage. Si l'on étoit près de l'ennemi, on marchoit en pleine bataille ; chaque ligne étoit précédée de ſes équipages. Lorſqu'on approchoit du nouveau camp, on envoyoit en avant un tribun avec des centurions & les gens néceſſaires pour le

ec les Alliés.




*lliés.*

*Romains.*

*Alliés.*

*Allies.*

*f.*

marquer. En arrivant, on mettoit un drapeau à l'endroit où l'on devoit tendre le prétoire, & d'autres d'une autre couleur, aux principaux angles du camp, & ſeulement des javelots pour marquer les moindres diviſions. L'armée arrivant, chacun connoiſſoit ſon terrein & voyoit ce qu'il avoit à faire, parce que le camp avoit toujours la même forme & que l'armée y entroit & en ſortoit toujours dans le même ordre; ce qui étoit d'un avantage infini, pour éviter la confuſion & la perte du tems.

# CHAPITRE XII.

## *De la Subordination Romaine.*

N° 203. LA ville de Rome ayant été bâtie par des paſteurs, on n'y vit d'abord que des cabanes où les citoyens ne ſe tenoient guères pendant le jour, parce qu'ils le paſſoient à cultiver leurs terres, à s'exercer ou à voir les ſpectacles. Toute autre profeſſion que celle de laboureur leur étoit interdite. Les ſénateurs & les premiers citoyens cultivoient eux-mêmes leurs terres. Les loix contre le luxe & la corruption des mœurs, étoient très-ſéveres ; & les magiſtrats établis pour les faire obſerver, étoient encore plus ſéveres que les loix mêmes. Tant que les Romains conſerverent leur pauvreté, il y eut parmi eux des hommes d'une vertu étonnante, & très-peu de mauvais ci-

toyens. Comme ils ne pouvoient parvenir à aucune magiſtrature, qu'après avoir fait un certain nombre de campagnes, & que tout le monde étoit d'ailleurs obligé d'aller à la guerre, il falloit néceſſairement que les citoyens, qui vouloient ſortir de l'obſcurité, priſſent le parti, non-ſeulement de ſe faire ſoldats, mais encore de faire tous leurs efforts pour remplir leurs devoirs avec diſtinction, & qu'ils travaillaſſent davantage à mériter les différens grades, qu'à y parvenir, parce que la conſidération, dont ils jouiſſoient dans la république, ne dépendoit pas des emplois ni des honneurs qu'ils obtenoient, mais de ceux dont ils étoient jugés dignes par le public. Il ne leur falloit pas beaucoup de vertu pour ſe contenter du néceſſaire qui ſe réduiſoit même à bien peu de choſe dans une telle ville, ni pour ſupporter de grands travaux, parce qu'ils étoient ſi endurcis par les

exercices, que le travail ne faiſoit que les rendre plus infatigables.

Excepté les vélites, on ne recevoit dans les légions, que des citoyens qui étoient aſſez attachés à la république, par leurs biens & leurs familles, & par la conſidération dont ils jouiſſoient, ou qu'ils pouvoient eſpérer d'obtenir, pour aimer mieux ſe ſoumettre à tout ce que l'on pouvoit exiger d'eux, que de ſe réſoudre à s'expatrier. Les loix & les réglemens étoient terribles; & les chefs l'étoient encore davantage. Mais cette grande ſévérité n'étoit funeſte qu'à ceux qui n'obéiſſoient pas, ſoit par mauvaiſe volonté, par lâcheté ou par négligence. La juſtice & l'impartialité des chefs, mettoient dans la plus grande ſûreté, ceux qui vouloient faire leur devoir, pour peu qu'ils fuſſent attentifs; & ils l'étoient beaucoup, parce qu'ils riſquoient tout à oublier les plus petites choſes. Cette grande ſévérité rempliſſoit parfaite-

ment ſon objet, qui étoit d'empêcher les fautes & non pas de les punir. La même impartialité des chefs rendoit les récompenſes encore plus utiles que les châtimens, parce qu'elles faiſoient d'autant plus d'honneur, qu'elles n'étoient jamais données qu'au mérite, & qu'on travailloit avec d'autant plus d'ardeur à les mériter, qu'on étoit plus aſſuré de les obtenir. Un conſul étoit accompagné de douze licteurs qui portoient des haches & des verges. Un dictateur en avoit vingt-quatre. Lorſque le conſul ou le dictateur vouloit récompenſer quelqu'un, il le plaçoit à côté de lui ſur ſon tribunal, & le louoit en préſence de toute l'armée, non-ſeulement de l'action qu'il venoit de faire, mais encore de toutes les belles actions qu'il avoit faites pendant ſa vie; après quoi, il lui donnoit la couronne ou quelqu'autre récompenſe qui lui étoit dûe. Ceux, qui en demandant des récompenſes, étoient

convaincus d'impoſture, étoient punis de mort. Le conſul commandoit aux licteurs d'attacher le coupable au poteau ; & après l'avoir battu de verges, ou lui coupoit la tête d'un coup de hache. Les moindres fautes, ſur-tout contre la ſubordination & la diſcipline, étoient punies avec la même promptitude & la même ſévérité. Le dictateur & les conſuls puniſſoient les premiers chefs comme les moindres ſoldats. Lorſqu'un ſoldat de garde quittoit ſon poſte, ou qu'il s'y endormoit, il étoit conduit devant le tribun qui, après s'être bien aſſuré de la vérité, le touchoit legérement avec un bâton; & à l'inſtant, tous les ſoldats l'aſſommoient à coups de bâtons & de pierres. S'il ne périſſoit pas par ce châtiment, il n'en étoit pas plus heureux. Aucun de ſes parens ni de ſes amis, au camp ni à la ville, ne pouvoit le recevoir ni lui donner le moindre ſecours. Cette grande autorité des

chefs & l'extrême ſoumiſſion des ſubalternes, la connoiſſance que les uns & les autres avoient de leur métier & de leurs devoirs, rendoient la ſubordination ſi parfaite dans les armées, qu'elles ſembloient n'avoir qu'une ſeule ame. Les uns & les autres ayant employé toute leur vie à apprendre leur métier & à s'y exercer, les ſubalternes ne pouvoient jamais pécher par ignorance; & les chefs connoiſſant à fond le génie des ſoldats & leur façon de penſer, n'ordonnoient jamais rien imprudemment, & n'entreprenoient rien mal-à-propos.

Les Romains, avant que de partir de la ville, faiſoient ſerment qu'ils obéiroient à leurs chefs; que la peur ne leur feroit jamais abandonner leurs armes, ni leurs enſeignes, ni leurs poſtes, & qu'ils ne détourneroient rien du butin qu'ils feroient. Ils étoient obligés de l'apporter aux pieds des tribuns qui le diſtribuoient à toute

l'armée ; ce qui mettoit un grand ordre dans le pillage même, & empêchoit les troupes de ſe débander, après avoir pouſſé l'ennemi, ou emporté une place d'aſſaut. Ce n'eſt pas tant la valeur des hommes qui compoſent une armée, que la force des liens qui les uniſſent enſemble, qui lui donne du poids & de la ſtabilité. Lorſqu'un ſoldat venoit à laiſſer tomber une de ſes armes en combattant, il ſe jettoit à corps perdu, au milieu des ennemis, pour la reprendre, ou pour ſe faire tuer, plutôt que de s'expoſer à une mort honteuſe & inévitable. Il n'étoit pas moins fortement attaché à ſa troupe, à ſon enſeigne & à ſon poſte. Auſſi puniſſoit-on plus ſouvent les troupes, pour s'être trop opiniâtrées au combat, ou à la pourſuite de l'ennemi, que pour avoir plié ou tourné le dos; ce qui arrivoit pourtant quelquefois. Alors le dictateur ou le conſul faiſoit tirer au ſort des légions

entieres, puniſſoit de mort la dixieme partie des ſoldats, & ordonnoit que les autres campaſſent hors du retranchement, & qu'on leur donnât de l'orge au lieu de bled. Des armées, dont tous les membres tenoient enſemble par des liens auſſi forts & auſſi ſerrés, ne ſe diſperſoient pas facilement.

Plus il y a d'objets qui partagent l'attention du ſoldat, moins il eſt frappé de chacun de ces objets. Rien ne donne tant de force pour affronter un péril, que la crainte d'un autre péril. Lorſqu'une armée Romaine marchoit à l'ennemi, chaque ſoldat ſongeoit qu'en combattant avec tout le courage & toute la conſtance dont il étoit capable, il pouvoit conſerver ſa vie, ou du moins mourir glorieuſement; au lieu qu'en abandonnant ſes armes ou ſon poſte, il ne pouvoit éviter une mort infâme. Plus il étoit frappé de l'idée de la ſévérité & de

l'inflexibilité du chef, moins il faiſoit d'attention aux périls du combat. La préſence d'un dictateur tel que Quintius Cincinnatus, Manlius-Torquatus ou Papyrius-Curſor, pouvoit faire oublier aux ſoldats tout autre danger que celui de manquer à leur devoir.

Il ſert peu, pour le ſuccès des opérations, qu'un chef faſſe les plus belles diſpoſitions du monde, s'il ne ſçait pas ſe faire obéir. L'ordre & la diligence ſi néceſſaires à la guerre, dépendent abſolument de la ſubordination. Le conſul Minutius étant ſur le point d'être contrevallé par les Æques, envoya cinq chevaliers pour en avertir le ſénat. On nomma dictateur Quintius Cincinnatus qui quitta ſa charrue, pour ſe rendre à la ville. Le lendemain, à la pointe du jour, le dictateur nomma un général de la cavalerie, fit fermer toutes les boutiques, commanda que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, ſe rendiſſent

à ſes ordres dans le champ de Mars, avant le coucher du ſoleil, pourvus chacun de douze pieux & de vivres cuits pour cinq jours. Le tout ayant été exécuté, après avoir mis ſon armée en bataille, il lui fit une courte harangue, & ſe mit en marche. Lorſqu'on fut près de l'ennemi, l'armée fit halte; le dictateur monta à cheval, & s'avança de ſa perſonne, pour reconnoître. Les tribuns firent mettre les fardeaux des ſoldats en un monceau, & remirent l'armée en bataille; & elle s'avança pour environner l'ennemi. Les ſoldats n'eurent pas plutôt mis bas leurs pieux, & commencé à creuſer le foſſé, qu'ils jetterent un grand cri. Alors l'armée, qui étoit enfermée, prit les armes avec beaucoup de joie, & commença à faire des ſorties qui occuperent tellement les ennemis, que le dictateur fit ſa contrevallation ſans obſtacle. Sitôt qu'elle fut finie, il marcha à l'ennemi qui, ayant déja aſſez de peine

de réſiſter au conſul, fut obligé de ſe rendre à diſcrétion. Le dictateur fit diſtribuer le butin à ſon armée ; tança vivement le conſul, & le dégrada ; ramena les armées, & entra dans la ville en triomphe. D'autres affaires furent cauſe qu'il n'abdiqua la dictature, que le ſeizieme jour ; mais il ne mit que vingt-quatre heures pour lever une armée, l'approviſionner, la mener à l'ennemi & terminer la guerre. Un chef auſſi vertueux & auſſi déſintéreſſé, qui étoit le premier cavalier & le premier fantaſſin de ſon armée, & le plus rigide obſervateur des loix, & qui ne ſe ſervoit de ſon autorité que pour les faire obſerver aux autres & pour leur rendre la juſtice la plus exacte, devoit avoir un grand empire ſur ſon armée ; outre qu'il étoit en état de faire faire de force ce qu'on n'eût pas voulu faire de gré. Si avec cela, l'armée avoit une grande opinion des lumieres & de la capacité du chef, elle

ne pouvoit qu'être très-attentive & très-obéiſſante à ſes ordres.

Durant les premiers ſiécles de la république, les citoyens d'un mérite extraordinaire ne pouvoïent guères reſter dans l'obſcurité. Ils ſe faiſoient bientôt remarquer dans le champ de Mars, où les citoyens s'exerçoient. Comme les armées étoient peu nombreuſes, les chefs connoiſſoient facilement tous leurs ſoldats, & ne manquoient pas d'avancer les plus capables; ce qui faiſoit que les meilleurs citoyens parvenoient rapidement aux premiers grades & aux premieres magiſtratures, & ſe faiſoient connoître de plus en plus. Comme le peuple ne jugeoit de leur mérite, que par leurs actions & leurs ſuccès, & qu'il ne ſe déterminoit à les choiſir, que par l'opinion qu'il avoit de leur mérite, il ne faiſoit guères que de bons choix. Les chefs devenoïent d'autant plus habiles, qu'ils étoient plus

ſouvent employés; & on leur obéiſſoit d'autant plus volontiers, qu'ils avoient donné plus de preuves de leur capacité & de leur courage. Lors même que la république eut fait de grandes conquêtes, la diſcipline militaire ne laiſſa pas de ſe maintenir par la force de ſon inſtitution. Des citoyens acquirent un crédit & des richeſſes immenſes. S'ils furent moins vertueux que les anciens, du moins furent-ils auſſi habiles & auſſi entreprenans. La connoiſſance, qu'ils avoient de leur métier & de leurs intérêts, fit qu'ils rendirent la juſtice la plus exacte dans leurs armées. La certitude d'être punis ou récompenſés, ſelon leur mérite, tint lieu de vertu aux ſoldats, & leur fit faire de très-grandes choſes.

# CHAPITRE XIII.

## *De la Maniere d'exercer & d'aguerrir les Armées, des Anciens.*

N° 204. LE même aſcendant qu'un homme prend ſur un autre homme, une troupe le prend ſur une autre troupe, & une armée ſur une autre armée. Il faut diſtinguer dans une troupe ou une armée, comme dans un homme, un corps & une ame. De même que l'audace du ſoldat vient de l'opinion qu'il a de la force & de l'agilité de ſon corps, de la bonté de ſes armes, de ſon adreſſe à s'en ſervir, & de la grandeur de ſon courage; la fermeté & la vigueur d'une troupe ou d'une armée dépendent de l'idée qu'elle a de la valeur des hommes qui la compoſent, de leur union, du courage & de la capacité du chef qui les commande. C'eſt l'opinion bien ou

mal fondée que l'on a de ſa ſupériorité, qui empêche qu'on ne lui réſiſte, parce qu'elle augmente ſa confiance & diminue celle de l'ennemi, à qui il eſt bien difficile de tirer parti de ſes forces, tant qu'elles ſont inconnues. Une armée bien compoſée & bien diſciplinée ſe fait bientôt une réputation, lorſqu'elle eſt bien commandée. Une mauvaiſe armée, au contraire, ne conſerve pas long-tems une réputation acquiſe par des ſuccès, auxquels le hazard a eu plus de part que la valeur des troupes, ni l'habileté des chefs.

Les Romains, comme les Grecs, avoient des exercices propres à endurcir le corps, & à lui donner toute la force & la ſoupleſſe poſſibles. Ils en avoient auſſi pour rendre le ſoldat d'une adreſſe étonnante au maniment des armes & des chevaux, & qu'ils ne diſcontinuoient point de cultiver, en tems de paix ni en tems de guerre.

Les triaires s'exerçoient une fois par jour, & tous les autres deux fois. Ils faiſoient faire à toute l'armée cinq lieues au pas, en pleine bataille, ou deux lieues à la courſe, avec des armes d'un poids double. Ils exerçoient pareillement les troupes à toutes les manœuvres qu'on pouvoit leur faire faire dans un combat; ce qui les accoutumoit à garder leurs rangs & leurs diſtances, & à ſoutenir facilement le poids de leurs armes, pendant un tems conſidérable.

Il ne faut rien faire faire aux troupes, près de l'ennemi, à quoi elles n'ayent pas été très-exercées d'avance, parce que la peur rend très-difficiles & très-dangereuſes les manœuvres même les plus ſimples, & que la moindre nouveauté peut mettre les troupes en confuſion. Lorſqu'une armée étoit bien diſciplinée & bien exercée, & qu'il ne s'agiſſoit plus que de l'accoutumer à la vue

de l'ennemi & de l'aguerrir, le grand ordre qui régnoit dans leurs camps & leurs marches, & le ſecret de leurs diſpoſitions, les mettant en état de ſe tenir, ſans danger, extrêmement près de l'ennemi, ils choiſiſſoient de bons poſtes & retranchoient leurs camps, avec beaucoup de ſoins, ſe ménageant au pied de leurs retranchemens un champ de bataille auſſi avantageux qu'il étoit poſſible. Lorſque l'armée commençoit à avoir bonne opinion de ſes forces, on la rangeoit en bataille, d'abord au pied du retranchement; & à meſure qu'elle montroit plus de confiance & de fermeté, on l'approchoit peu-à-peu de l'ennemi. Tout ce qui eſt nouveau un jour d'action, & qui annonce qu'on va ſe battre, fait impreſſion ſur les troupes. Une armée compoſée même de très-bonnes troupes, qui ne ſe mettroit en bataille, que lorſqu'elle voudroit combattre, ſeroit difficilement victorieuſe.

L'imagination du ſoldat étant frappée par la vue des préparatifs & des diſpoſitions qui précedent & annoncent une grande action, il eſt bien difficile que la peur n'épuiſe pas une bonne partie de ſes forces, avant qu'il ſoit à portée d'en venir aux mains ; ce qui fait que la tête & les bras lui manquent, lorſqu'il vient en préſence de l'ennemi. Les Romains avoient coutume de mettre très-ſouvent leurs armées en bataille ; de les faire marcher en tous tems, dans le plus grand ordre ; les premiers chefs étant auſſi fixes dans leurs rangs que les ſimples ſoldats ; de faire ſouvent, & à toute heure de jour & de nuit, les mêmes préparatifs, les mêmes diſpoſitions & les mêmes démonſtrations que ſi l'on eût été ſur le point d'attaquer ou d'être attaqué. Lorſqu'on ſortoit du camp, un hérault demandoit à haute voix aux ſoldats, s'ils étoient réſolus à combattre ; on jugeoit de leurs diſpoſitions,

par leurs cris & par leur contenance. On s'avançoit ſouvent extrêmement près de l'ennemi ; de façon qu'un jour de combat, l'armée ne faiſoit, en s'approchant de l'ennemi, que ce qu'elle faiſoit tous les jours. Souvent elle ne ſçavoit qu'on alloit combattre, que lorſque les trompettes ſonnoient la charge. Cette pratique rendoit l'armée extrêmement ferme, & prévenoit l'impreſſion que l'idée d'une action prochaine fait ſur le cœur & l'eſprit du ſoldat. Outre que les chefs jugeoient bien mieux des vraies diſpoſitions des ſoldats, par leur contenance, lorſqu'ils étoient très-près de l'ennemi, & ſur le point de combattre, que par les propos qu'ils tenoient dans le camp, loin du danger où il eſt plus aiſé de s'en faire accroire.

Lorſqu'ils ſortoient du camp, pour un fourrage, ils n'y laiſſoient que ce qu'il falloit de troupes pour le garder, & n'emportoient avec eux que

leurs armes avec ce qui étoit néceſſaire pour le fourrage. S'ils rencontroient quelques détachemens ennemis, ils ne pouvoient qu'avoir l'avantage. Ils avoient de la cavalerie & des troupes légeres, mais en petit nombre, & ſeulement autant qu'il en falloit pour ôter à celles de l'ennemi la curioſité de voir de trop près le camp & les légions, & pour pourſuivre les troupes battues, & non pas pour eſcorter l'armée ni ſes équipages. Lorſque leurs armées avoient été battues par la faute des chefs, ils y en envoyoient d'autres d'une grande autorité, qui, à leur arrivée, retranchoient les équipages ſuperflus, rétabliſſoient les anciens uſages, & remettoient la diſcipline dans ſa premiere vigueur. Pour endurcir les troupes, leur rendre leur premiere trempe & effacer l'impreſſion que la vue de l'ennemi avoit faite ſur elles, ils tenoient d'abord l'armée éloignée de l'ennemi, pour

quelque tems, la fatiguant extraordinairement par toutes ſortes de travaux & d'exercices. Lorſqu'ils jugeoient que l'armée étoit ſuffiſamment endurcie & exercée, ils s'approchoient de l'ennemi, prenant de bons poſtes & fortifiant leurs camps, avec beaucoup de ſoins, pour donner plus d'aſſurance aux ſoldats, & les accoutumer peu-à-peu à la vue de l'ennemi. Plus ils approchoient du moment de combattre, plus ils redoubloient les travaux, les exercices & la rigueur de la diſcipline, pour diſtraire davantage les ſoldats de l'idée du péril, les fatiguer, les aigrir, les impatienter & leur faire ſouhaiter & demander le combat comme l'unique moyen de faire finir leurs maux.

Les armées, qui ne ſont propres ni à marcher ni à s'arrêter, ne ſçauroient manquer d'être battues tôt ou tard, par un ennemi, même fort inférieur en force, mais qui marche & manœuvre leſtement, & qui ſçait prendre de bons

bons poſtes & mettre ſon camp hors d'inſulte par de bons retranchemens. Tous les tems & tous les lieux ne ſont pas également propres pour combattre. Une armée qui peut donner ou refuſer le combat, quand elle veut, a, par cela ſeul, un avantage infini. C'eſt en quoi les armées Grecques & Romaines étoient admirables. Le peu d'équipages & de bouches inutiles qu'elles avoient, leur donnoit la facilité de ſe renfermer dans des camps de très-peu d'étendue & d'y ſubſiſter long-tems. Le grand ordre qui régnoit dans leurs camps, dans leurs marches & dans tous leurs mouvemens, le ſecret dans les diſpoſitions, & l'extrême diligence dans l'exécution, les mettoient en état de prévenir l'ennemi par-tout, & de choiſir le tems, le lieu & les circonſtances les plus favorables pour combattre. Auſſi leurs plus grands chefs ſe contentoient-ils ordinairement de rendre leurs armées meilleu-

res ; ce qui valoit infiniment mieux que de les rendre plus nombreuſes, parce qu'en y rétabliſſant la diſcipline, ils en augmentoient en même tems la force & la mobilité. En doublant la valeur de chaque ſoldat, on pouvoit quadrupler la force de l'armée ; au lieu qu'en doublant le nombre des troupes, l'armée pouvoit perdre autant en mobilité qu'elle gagnoit en forces.

Scipion ayant été envoyé en Eſpagne, pour faire la guerre aux Numantins, trouva l'armée Romaine dans le plus mauvais état. Non-ſeulement la diſcipline y étoit entiérement ruinée ; mais les Numantins avoient tellement humilié les Romains & avoient pris ſur eux un ſi grand aſcendant, qu'aucun Romain n'étoit en état de ſoutenir le regard ou la voix d'un Numantin, enſorte que les Romains ne ſçavoient plus que fuir ou ſe laiſſer battre. Il ne fallut pas moins que l'auto-

rité & la capacité d'un ſi grand chef, pour ramener cette mauvaiſe armée à ſon devoir. Scipion, à ſon arrivée, fit vendre ou abandonner tous les lits, les tables & les équipages inutiles; commanda que toute l'armée couchât ſur la dure ou ſur la paille, comme il fit lui-même, & commença à lui faire faire de longues marches & des travaux immenſes; changeant ſouvent de camp, & commandant à ſes ſoldats de porter des pieux, puiſqu'ils ne ſçavoient pas porter leurs armes, & de ſe couvrir de boue, puiſqu'ils ne vouloient pas ſe couvrir de ſang. Il les tourmenta ſi fort par les fatigues qu'il leur fit eſſuyer, & par l'extrême ſévérité de la diſcipline, qu'ils compterent bientôt pour peu de choſe les périls d'une bataille, en comparaiſon des maux qu'ils ſouffroient. Il falloit obéir à un chef auſſi inflexible ou ſe révolter contre lui, & par conſéquent contre la république; ce qu'une telle

armée ne ſe ſentoit guères en état de faire impunément : auſſi prit-elle le parti de ſe ſoumettre. A meſure que cette armée s'endurcit par les travaux, les marches & les exercices, la peur, qu'elle avoit de l'ennemi, diminua peu-à-peu ; & elle ſe trouva enfin en état de faire tourner le dos aux Numantins, & de les contraindre à ſe retirer dans leur ville où ils ſe brûlerent eux-mêmes avec leurs armes, pour ne pas ſe rendre à des conditions indignes de leur ſinguliere valeur,

Marius, dans la guerre contre les Teutons & les Ambrons, choiſit un poſte avantageux, ſe retrancha avec beaucoup de ſoins, & fit de grandes proviſions de vivres, pour n'être pas contraint de combattre avant qu'il eût aguerri ſes ſoldats. Il tint d'abord ſon armée renfermée dans ſon camp, faiſant monter ſes ſoldats ſur le retranchement, pour les accoutumer peu-

à-peu aux cris & aux regards des Barbares, & leur faire voir leurs armes & leur maniere de les manier ; ce qui diſſipa en peu de tems la grande frayeur qu'ils avoient des ennemis qui ayant tenté en vain d'attirer Marius au combat, & même de le forcer dans ſon camp, ſe déterminerent enfin à paſſer outre. Ils défilerent avec beaucoup d'inſolence, au pied du camp de Marius qui commença bientôt à les ſuivre de fort près, prenant de bons poſtes, & retranchant bien ſon camp. Etant enfin arrivé à Aix, Marius réſolut de les combattre ; & pour augmenter encore l'impatience que ſon armée avoit d'en venir aux mains, il choiſit un camp où elle ne pouvoit avoir de l'eau, qu'en combattant. Le ſuccès répondit à la ſageſſe de ſa conduite. Il avoit tellement diſſipé la frayeur de ſes ſoldats, & les avoit irrités contre l'ennemi par tant de moyens, qu'ils combattirent avec la

plus grande valeur & tuerent ou prirent plus de cent mille hommes.

César fit prendre à son armée un tel ascendant sur celle d'Affranius, qu'il humilia & intimida si fort, qu'il la réduisit, en quarante jours, à se rendre à discrétion, plutôt que d'oser risquer une bataille. Après la perte des deux combats de Dyrrachium, sentant son armée ébranlée, il ne songea qu'à l'éloigner très-promptement de la présence de l'ennemi qui ne pouvoit que la troubler de plus en plus; & il ne se rapprocha de Pompée, que lorsqu'il sentit que ses soldats étoient revenus de leur frayeur. Alors choisissant de bons postes, il mettoit tous les jours son armée en bataille devant son camp, pour la raffermir peu-à-peu; & il ne se détermina à présenter sérieusement la bataille, qu'après avoir pris toutes les précautions imaginables, pour s'assurer qu'elle combattroit avec tout le courage & l'opiniâtreté dont elle étoit susceptible, ce qui arriva & lui donna la victoire.

Dans la guerre d'Afrique, comme il n'eut d'abord que très-peu de troupes à oppoſer à de très-grandes forces, il fortifia ſes camps avec un art & un travail admirable, & occupa tellement ſes jeunes ſoldats, qu'ils n'avoient pas le tems de ſonger au péril. Il ne ſe contenta pas de montrer à ſes ſoldats la maniere dont ils devoient ſe ſervir de leurs armes, pour combattre ſans péril; il fit venir des élephans d'Italie, & les fit armer comme ceux des ennemis, pour accoutumer ſes ſoldats à les voir & à les toucher; leur faire remarquer les endroits du corps qui n'étoient point couverts, & leur montrer comment on pouvoit les bleſſer. Il accoutuma auſſi les chevaux à les voir & à en ſentir l'odeur. Il inſpira en même tems une ſi grande confiance à ſon armée, & rendit les ennemis ſi timides, qu'ils finirent, malgré leur grand nombre, par ſe laiſſer tailler en piéces, ſans faire la moindre réſiſtance.

## CHAPITRE XIV.

### *De la Maniere de faire la Guerre des Anciens.*

Nº 205. LA victoire eſt l'objet de la guerre ; & la paix, celui de la victoire qui n'eſt bien complette, que lorſqu'elle ne laiſſe plus au vaincu, que le choix de périr ou de faire ce qu'on exige de lui. Comme les anciens avoient l'art & les moyens de faire mouvoir & ſubſiſter leurs armées, avec une extrême facilité, ils faiſoient moins de cas des places fortes, & ſongeoient moins à couvrir telle ou telle frontiere, ou à pénétrer dans le pays ennemi, qu'à donner à leurs armées toute la ſupériorité poſſible ſur celle de l'ennemi qu'ils obligeoient ſouvent, par une ſeule victoire, à ſe rendre à diſcrétion, par l'impoſſibilité de remettre ſur pied une

nouvelle armée qui pût leur faire la moindre réſiſtance. La fortune, qui a tant de part à ce qui arrive à la guerre, en a ſans doute beaucoup au ſuccès des batailles, mais peut-être bien moins qu'on ne penſe. Il y a un art qui enſeigne à augmenter la valeur & la confiance d'une armée, & à trouver le vrai rapport de ſes forces à celles de l'ennemi; ce qui ſuffit pour ne rien entreprendre au hazard. Les chefs du premier ordre ont toujours cherché à donner des batailles, & rarement à les éviter, parce qu'ils y trouvoient moins de danger & d'inconvéniens qu'à faire le contraire. En combattant, ils pouvoient vaincre, au lieu qu'en refuſant le combat, ils euſſent perdu leur réputation qui faiſoit une bonne partie de leurs forces. Dans tous leurs travaux, leurs exercices & leurs combats même, ils eurent toujours pour principal but de ſe mettre en état d'é-

craſer l'ennemi dans une affaire générale. Ils faiſoient donc peu de ſiéges, parce qu'ils ne ſont propres tout au plus qu'à aguerrir les ſoldats & non pas les troupes, & encore moins les armées, & qu'en attaquant une place imprudemment, ils riſquoient de recevoir un affront, & même de ſe faire battre dans leurs lignes. Ce ne ſont pas les maiſons, ni les villes, ni les provinces, mais les armées qui font la guerre. Annibal, après la grande victoire de Cannes, ne s'aviſa pas d'entreprendre le ſiége de Rome; plus prudent que Brennus dont l'armée fut taillée en piéces ſur les cendres de la ville, au moment même qu'il faiſoit peſer l'or que les Romains étoient convenus de lui donner pour qu'il levât le blocus du capitole où il s'étoit occupé ſérieuſement à affamer une poignée de monde qui ne pouvoit lui nuire, tandis que le dictateur Camille aſſembloit à loiſir cette puiſſante armée

avec laquelle il l'écraſa. Il faut tuer le lion, avant que d'entrer dans ſa taniere. La défaite de tant de conſuls & de dictateurs n'avança pas beaucoup les affaires d'Annibal, parce que ſes victoires lui coûtoient du monde, & que ſon armée vieilliſſoit, tandis que la république Romaine, qui étoit une vraie pépiniere de ſoldats, lui oppoſoit, tous les ans, de nouvelles armées; enſorte qu'il étoit continuellement dans le cas de riſquer le tout, en oppoſant toutes ſes forces à la fois à une très-petite partie de celles des Romains. Forcé enfin de retourner en Afrique, il y trouva Scipion à la tête d'une armée très-exercée & très-aguerrie, & ſupérieure à la ſienne. Il fit ſon poſſible pour obtenir la paix: n'y ayant pu réuſſir, & ayant été obligé de combattre, il fit faire à ſon armée, & fit lui-même tout ce qu'on pouvoit attendre d'un ſi grand chef & d'une armée ſi aguerrie. Il fut battu; & la dé-

faite de ſon armée mit les Carthaginois dans le dernier péril, parce qu'une telle perte étoit irréparable pour une république de marchands dont Annibal, avec tout ſon génie & ſon bon ſens, ne pouvoit pas faire des ſoldats en vingt-quatre heures ; au lieu que les Romains ſembloient être nés avec leurs armes dont l'uſage leur étoit auſſi naturel que celui de leurs bras & de leurs jambes.

Une armée battue eſt ordinairement moins affoiblie par la perte de ceux qui ſont tués ou bleſſés, que par la peur & le découragement des autres. Si on la pourſuit vivement, ſans la laiſſer revenir de ſa frayeur, il eſt aiſé de la défaire entiérement. Comme les anciens combattoient de près, avec des armes extrêmement peſantes, lorſque la victoire, après avoir été diſputée long-tems, & avec une grande opiniâtreté de part & d'autre, venoit enfin à ſe déclarer, la joie d'un côté, & la peur de l'autre, devenoient d'abord

extrêmes ; les vaincus ne voyant plus de reſſources, & les vainqueurs ne trouvant plus d'obſtacles, plus l'armée battue étoit peſante par le nombre ou par la qualité des troupes, plus elle perdoit de monde dans la déroute, ſurtout lorſque l'armée victorieuſe étoit celle qui avoit le moins épuiſé ſes forces dans le combat.

Céſar rendit ſes légions ſi braves & ſi infatigables, & fit la guerre avec tant d'art & de précautions, qu'il détruiſit autant d'armées, & vainquit autant de puiſſance qu'il donna de batailles. Les nations les plus braves périrent dans le combat même, & les autres dans la fuite. Il ne combattoit pas de deſſein prémédité, mais par occaſion. Son armée ne ſçavoit jamais quand on devoit marcher ou donner bataille. Il vouloit qu'elle fût prête à tout, à toute heure & en tout tems : il lui faiſoit prendre les armes ſouvent ſans néceſſité & la faiſoit ſortir du camp, ſur-

tout les jours de fête, pendant la nuit, & par les plus mauvais temps. Lorſqu'il étoit près de l'ennemi, il faiſoit obſerver la diſcipline à la derniere rigueur, fatiguant & exerçant extraordinairement ſon armée. Il ſe relâchoit après la victoire, & donnoit du repos à ſes ſoldats ; ce qui contribuoit beaucoup, ſans doute, à leur donner cette grande impatience qu'ils avoient de combattre, dès qu'ils voyoient l'ennemi. A Pharſales, après avoir éprouvé une réſiſtance prodigieuſe dans le combat, malgré la chaleur qu'il faiſoit, ils forcerent le camp de Pompée, pourſuivirent les fuyards, & ne quitterent les armes, qu'après que ce qui reſtoit de cette grande armée, ſe fût rendu à Céſar. Tel fut l'effet de cette bataille, que le grand Pompée ne trouva pas dans l'univers un aſyle où il put mettre ſa vie en ſûreté.

La perte de la bataille d'Arbelles ruina tellement les affaires de Darius,

qu'il fut trahi & aſſaſſiné par ſes propres ſujets, quoiqu'il lui reſtât encore des pays immenſes & des peuples innombrables qui pouvoient lui fournir de nouvelles armées auſſi puiſſantes que celles qu'il avoit perdues. Mais Alexandre, en donnant cette bataille, n'avoit pas tant ſongé à détruire cette grande armée, qu'à donner la plus grande opinion de la valeur de la ſienne, & à convaincre ſes ennemis qu'en quelque nombre & dans quelque poſte qu'ils ſe préſentaſſent, ils n'auroient pas un meilleur ſort. La perte que Darius avoit faite à la bataille d'Iſſe, fut bientôt réparée; & il parut, peu de tems après, à la tête d'une armée plus puiſſante que la premiere dont on attribuoit la défaite aux déſavantages du terrein. Mais lorſqu'on vit que cette nouvelle armée avoit été également défaite, même en combattant dans le terrein qui lui étoit le plus favorable, on ſentit que tout étoit perdu; & l'on ne ſongea plus à réſiſter

à un ennemi que l'on crut invincible. Souvent à la guerre, la capacité du chef & la valeur des troupes ſervent moins que leur réputation; mais c'eſt à l'établir, à l'augmenter & à l'affermir qu'il y a le plus d'art, parce qu'il faut, pour y réuſſir, ſurmonter des obſtacles, vaincre des difficultés, & affronter avec ſuccès des périls dont la grandeur vraie ou apparente puiſſe étonner le public; & dans tout cela il y a plus à craindre qu'à eſpérer de la fortune, parce qu'il faut une longue ſuite de ſuccès heureux & brillans pour acquérir une grande réputation, & qu'il ne faut qu'un échec, pour la perdre. La conduite d'Alexandre a été admirée de tous les vrais connoiſſeurs; mais pour l'imiter avec ſuccès, il faut avoir ſon courage, ſon génie & ſes lumieres: autrement on ne réuſſit à s'élever davantage, que pour tomber de plus haut, & avec une plus grande ruine.

# ÉLÉMENS
## DE
# *L'ART MILITAIRE*
## ANCIEN ET MODERNE.

## LIVRE SIXIEME.

### *De la Milice moderne.*

N° 206. CE ne ſont pas les changemens que l'invention de la poudre a occaſionnés dans les armes, mais ceux que différentes cauſes ont produits dans les hommes, qui rendent les armées modernes ſi différentes des anciennes. L'invention des armes à feu n'a pas empêché que l'on n'ait continué à ſe

ſervir, pendant plus de deux cens ans, des anciennes armes de jet ; & depuis qu'on les a abandonnées, il eſt arrivé bien d'autres changemens dans la maniere de s'armer & de faire la guerre, qui ne ſçauroient être attribués à la découverte des armes à feu. Le génie, les mœurs & les uſages d'une nation ne dépendent pas entiérement du climat, ni de la fertilité du pays, ni de la forme de ſon gouvernement, ni de la ſituation où elle ſe trouve, par rapport à ſes voiſins, mais de toutes ces choſes-là & d'une infinité d'autres enſemble, qui font que la même nation dans le même pays, ſans changer de loix, ni de religion, ne laiſſe pas de changer de mœurs, d'uſages & de manieres. Il eſt naturel qu'une nation faſſe, pour la défenſe de ſa liberté, des efforts proportionnés à l'intérêt qu'elle a de la conſerver. Les peuples de l'Europe ſont aujourd'hui dans une ſituation bien différente de celle où

ſe trouvoient les petits états de la Gréce & de l'Italie. La religion Chrétienne ne permet pas que l'on faſſe des eſclaves. On ne traite en ennemis, que les troupes ennemies, contre leſquelles on ceſſe toute hoſtilité, dès qu'elles ont poſé les armes. Les armées obſervent la même police dans le pays ennemi, que dans leur propre pays. Une ville, ou une province conquiſe, ne fait que changer de ſouverain, & quelquefois même à ſon avantage. Les anciens combattoient ſouvent pour la vie; aujourd'hui les peuples de l'Europe ne craignent guères que l'augmentation des impôts, ou la diminution de leur commerce: ils ne doivent donc pas faire la guerre avec la même opiniâtreté qu'on la faiſoit autrefois;..ce qui n'eſt pas un mal; & ce n'en ſeroit pas un non plus, que la perte de l'art de former des armées qui tuoient cent mille hommes en deux heures de

combat, & qui renverſoient les plus grands empires, en moins de tems, & avec moins de difficultés, qu'on ne fait aujourd'hui la conquête d'une ville ou d'une province, ſi cet art ne ſervoit qu'à la deſtruction des hommes & des états, & non pas à leur conſervation. Mais outre qu'il n'a guères été funeſte qu'aux peuples qui l'ont négligé, on peut dire que les mauvaiſes armées ſe détruiſent plus elles-mêmes qu'elles ne ſont détruites par les bonnes. Ce ne ſont pas vingt ou trente mille hommes, qui ſont tués pendant une guerre, qui dépeuplent un royaume, mais deux ou trois cens mille que l'on perd par les maladies & la déſertion. La plûpart des petites républiques de la Gréce & de l'Italie comptoient autant de ſoldats qu'elles avoient de citoyens en état de porter les armes: les pertes, qu'elles faiſoient dans les batailles, n'empêchoient pas même qu'elles ne ſuſ-

ſent ſouvent obligées de faire des colonies. Aujourd'hui un prince, qui n'a qu'un million de ſujets, ne ſçauroit entretenir plus de dix mille hommes de troupes. Il n'y a que les grandes nations qui ont des armées ; encore ne faut-il que quelques années de guerre pour les épuiſer d'hommes & d'argent.

Les anciens rendoient leurs armées plus fortes, en les rendant meilleures ; aujourd'hui on s'attache plus au nombre qu'à la qualité des troupes. Quand l'invention de la poudre auroit rendu la valeur inutile, & qu'un fuſil ne feroit pas plus d'effet entre les mains d'un bon ſoldat que d'un mauvais ; encore gagneroit-on beaucoup à perfectionner la diſcipline militaire, au moins pour empêcher les armées de ſe fondre par les maladies & la déſertion qui font perdre incomparablement plus de monde que les ſiéges & les batailles. On pourroit citer plu-

ſieurs exemples modernes qui prouvent aſſez que c'eſt avec des hommes & de la diſcipline, & non pas avec de l'argent & de la poudre, que l'on peut ſe procurer des armées formidables, & que ce ſont les bonnes armées, & non pas les armées nombreuſes qui gagnent les batailles. Pour avoir de bonnes troupes, il ne faut pas en avoir beaucoup. Les officiers & les ſoldats étant mieux choiſis & mieux payés, ſervent mieux & plus long-tems. On peut leur donner de meilleures armes, les aſſujettir à une diſcipline plus exacte, & leur inſpirer plus d'émulation pour les exercices & pour tous leurs devoirs. Il eſt aiſé de concevoir qu'il y a des bornes au-delà deſquelles une puiſſance ne ſçauroit augmenter le nombre de ſes troupes, ſans diminuer la force de ſes armées, & que plus elle paſſe ces bornes, plus elle travaille à ſa ruine.

# CHAPITRE PREMIER.

## *Du Choix des Officiers & des Soldats.*

N° 209. LEs officiers ſont tirés de la nobleſſe & des meilleures familles des roturiers. Les laboureurs, les artiſans & les ouvriers fourniſſent ordinairement les ſimples ſoldats. Comme les officiers ont un rang diſtingué dans les monarchies, on eſt plus délicat ſur le choix des ſujets. Les emplois n'ennobliſſent que ceux qui les obtiennent par leur mérite : ils ne peuvent qu'être avilis par des gens d'une naiſſance obſcure, qui ne ſe ſont pas ſuffiſamment élevés au-deſſus de leur condition, par leurs talens & par leurs ſervices. On reçoit aſſez facilement les gens de condition, parce qu'on leur ſuppoſe des ſentimens & une éducation con-

vénable ; on les renvoie, pour peu qu'ils donnent des preuves du contraire. Les meilleures qualités du monde ne ſuffiſent pas pour faire recevoir officier un homme de baſſe extraction, parce qu'elles ne donnent point de rang, quelqu'eſtimables qu'elles ſoient. Eût-il le courage & le génie d'Alexandre, il y auroit de la folie à lui donner d'abord un grade un peu élevé. Tout un corps ne conſidéreroit que la baſſeſſe ou l'obſcurité de ſon premier état, & feroit peu d'attention à ſon mérite ; & l'on ne diſpoſe pas des préjugés, quelqu'injuſtes & ridicules qu'ils puiſſent être. Il y a des inconvéniens infinis à élever des gens de fortune, quelques talens qu'ils ayent pour la guerre, s'ils n'ont pas aſſez de douceur & une connoiſſance ſuffiſante des uſages du monde, pour pouvoir réparer par la politeſſe ce qui leur manque du côté de la naiſſance & de la fortune. Ils ſont ordinairement

nairement durs, avares, vains & orgueilleux ; plus ils s'efforcent d'oublier leur premiere fortune, plus ils y font ſonger les autres, & ſe rendent ſouvent très-odieux & même tout-à-fait inſupportables, en faiſant des choſes qu'on pardonneroit facilement à des gens de condition. L'expérience fait pourtant voir que des hommes d'une naiſſance très-obſcure parviennent même aſſez rapidement aux premiers grades de la milice, qu'ils acquierent une grande conſidération & qu'ils commandent avec beaucoup d'autorité & de ſuccès. Il peut ſe faire qu'un excellent naturel ſupplée au défaut de l'éducation, & qu'un ſimple ſoldat, par une bonne conduite, s'éleve de grade en grade, ſe montrant toujours au-deſſus de ſon emploi par ſes ſentimens & ſa capacité, & qu'en peu de tems, l'opinion que l'on aura de ſon mérite & de ſes ſervices, le mette fort au-deſſus de ſa

premiere condition, & lui donne un rang qui eſt auſſi bien acquis que celui que donne la naiſſance. S'il continue à ſervir avec diſtinction, & à ſe conduire avec beaucoup de prudence & de modeſtie, l'obſcurité même de ſa naiſſance concourt avec ſes talens à le faire proſpérer, parce qu'elle ne fait que leur donner plus de relief. Sa fortune lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il ne la doit qu'à ſon mérite dont on a une meilleure opinion, parce qu'on le regarde comme la principale cauſe de ſon avancement; ce qui fait qu'on exécute ſes ordres, avec plus de confiance, & par conſéquent avec plus de ſuccès. Cependant, quoique des officiers de fortune ayent très-bien ſervi, il y a de fortes raiſons pour ne pas trop les multiplier, ſurtout dans les monarchies où, toutes choſes égales d'ailleurs, on donne une grande préférence à la nobleſſe, tant pour en employer le plus qu'il eſt poſ-

ſible, que pour ennoblir les emplois militaires, en les donnant à des perſonnes de qualité. Une conduite oppoſée rendroit la nobleſſe inutile & aviliroit le militaire : elle enleveroit même fort mal à propos au commerce, aux arts & aux métiers les meilleurs ſujets. La naiſſance ne donne ni les talens ni les ſentimens ; il n'eſt pas même difficile de donner une excellente éducation avec peu de dépenſe ; mais elle donne un rang, & elle attache à l'Etat & ſur-tout au Prince à qui un homme de condition ne ſçauroit manquer, ſans s'expoſer à perdre ſes biens & à deshonorer ſa famille qui eſt garante de ſa conduite & de ſa fidélité ; outre qu'un homme, qui a un rang dans le monde, ſe reſpecte davantage qu'un homme de fortune qui d'ailleurs pour le moindre mécontentement, ou même par la ſeule eſpérance d'obtenir des con-

ditions plus avantageuſes, peut paſſer dans un autre ſervice, parce que rien ne le retient.

Les ſoldats, que l'on tire de la campagne, ſont ordinairement les meilleurs. Ils ſont plus robuſtes, plus laborieux & plus dociles que ceux que l'on prend dans les villes, qui ne s'engagent guères que par libertinage ou par pareſſe, & rarement par de bons motifs. Cependant ceux qui ne ſont que libertins deviennent avec le tems d'excellens bas-officiers, lorſqu'on peut venir à bout de les rendre ſages, & de les attacher au ſervice. Une vie plus dure que celle des laboureurs & des artiſans, & des exercices plus pénibles que leurs travaux, plairoient peu à de pareils ſoldats. Deux grandes difficultés empêchent de les aſſujettir à une diſcipline fort rigoureuſe; celle de faire des recrues, & celle d'empêcher la déſertion. Le prince

a bien le pouvoir de faire marcher ceux-mêmes de ſes ſujets qui en ont le moins d'envie, mais non pas d'empêcher qu'ils ne deviennent malades, ou qu'ils ne périſſent avant qu'ils ayent pu joindre leurs régimens. Les hommes ne font bien que ce qu'ils font volontiers, & principalement les choſes pénibles & difficiles; la contrainte ne fait qu'augmenter leur répugnance, & les dégoûter davantage de ce qu'on veut leur faire faire. On a aſſez de peine de retenir au ſervice ceux-mêmes qui ſe ſont engagés volontairement. Des hommes que rien n'attache à l'Etat ni à leurs régimens, & qui ſont prévenus qu'ils peuvent, par un travail modéré, gagner de quoi vivre dans toutes ſortes de pays, ſont facilement déterminés à déſerter, par les moindres ſujets de mécontentement. Lorſque ceux qui ſont mécontens, ſont en pe-

tit nombre, ils peuvent être contenus par les autres ; mais ſi tous les ſoldats d'une armée vouloient déſerter, ce ſeroit tout un autre embarras.

Un gentilhomme pauvre eſt, ſans doute, plus propre à la guerre, qu'un riche, parce qu'il ſe contente de peu de choſe, qu'il ſe donne plus de peine, & qu'il eſt plus attaché au ſervice, parce qu'il en a beſoin pour ſubſiſter. Il n'en eſt pas de même des ſoldats : ceux dont les parens ont du bien, & qui eſperent un établiſſement, après avoir obtenu leur congé ; ne déſertent pas legérement, ne voulant point s'expatrier ; au lieu que ceux qui n'ont rien, ne tiennent à rien, & ſont d'autant plus difficiles à gouverner, qu'ils ont moins d'éducation, & qu'ils riſquent moins à manquer à leurs devoirs ; parce qu'ils ne craignent pas de perdre un honneur & une fortune qu'ils n'ont pas &

qu'ils n'eſperent pas d'obtenir, & que la Providence ne leur ayant donné que leurs mains, pour pourvoir à leur ſubſiſtance, il leur eſt aſſez indifférent dans quel pays ils vivent; ce qui fait qu'ils ſont peu ſuſceptibles de diſcipline, ne pouvant guères obéir qu'à leurs penchans & à leurs caprices.

## CHAPITRE II.

### *Des Armes offenſives & défenſives.*

N° 208. ON diſtingue deux eſpeces de *troupes* dans les armées ; les *troupes réglées*, qui combattent en ligne ; & les *troupes irrégulieres*, qu'on appelle auſſi *troupes légeres*.

Sous le régne précédent, l'infanterie portoit encore des piques & des mouſquets. Les armes du piquier étoient un corcelet de fer battu, de 45 livres peſant ; une pique de 18 pieds & une longue épée. Les mouſquetaires avoient pour armes le mouſquet & l'épée. Les fuſils ſont beaucoup plus ſimples, plus commodes & bien moins peſans que les mouſquets ; mais il s'en faut bien auſſi, qu'ils ne chaſſent une balle avec la même force & la même juſteſſe. Un bataillon

étoit compoſé de trois manches ou diviſions ; une de piquier, qui étoit au centre, & deux de mouſquetaires. Les piquiers & les mouſquetaires ſe formoient ordinairement ſur ſix ou huit rangs. Cette infanterie étoit d'une valeur & d'une fermeté étonnante. Lorſque le roi ne pouvoit entretenir que fort peu de troupes, & que le luxe étoit peu connu, la meilleure nobleſſe ne faiſoit aucune difficulté de porter le mouſquet ou la pique. Les troupes étoient donc compoſées d'hommes bien choiſis, & pour la force du corps, & pour les ſentimens, & par conſéquent ſuſceptibles d'une excellente diſcipline. Le luxe ayant fait des progrès, & les armées étant devenues beaucoup plus nombreuſes, la difficulté de trouver des hommes aſſez forts & aſſez laborieux pour vouloir porter des armes auſſi peſantes, contribua plus, ſans doute, que toute autre choſe à les faire abandonner,

Au lieu des piques & des mouſquets, on a donné à l'infanterie le fuſil avec la bayonnette.

On ne doit pas charger le ſoldat ſans néceſſité ; il peut même ſe faire qu'il perde plus en agilité qu'il ne gagne en force ; mais on perd toujours à diminuer le poids des armes, pour la commodité du ſoldat. Plus elles ſont legeres, plus on trouve de gens qui veulent bien les porter. La facilité de faire des recrues, ſemble inviter à augmenter le nombre des troupes : on devient tous les jours moins difficile ſur le choix des ſoldats, & ſur l'exactitude de la diſcipline dont la perte eſt plus funeſte à l'Etat que celle des armées entieres ; car tant que la diſcipline eſt dans toute ſa vigueur, ſi une armée vient à être entiérement défaite, il eſt aiſé d'en lever une autre ; au lieu que lorſque la diſcipline a été négligée juſqu'à un certain point, il eſt bien rare que

l'on vienne à bout de la rétablir ; & ſi l'on y réuſſit, ce n'eſt qu'avec une lenteur & des difficultés infinies.

Le poids & l'embarras des armes défenſives, ne paroiſſent inſupportables qu'à ceux qui n'y ſont point du tout accoutumés ; mais le grand exercice fait que le ſoldat n'en eſt pas plus embarraſſé que de ſes habits. Si l'on n'eſt pas dans l'uſage de les porter dans les marches & à l'exercice, il ne faut pas eſpérer qu'on les emploiera utilement dans les combats où il eſt de la plus grande importance de ménager les forces du ſoldat. Les armes défenſives ſont les ſeules qui puiſſent donner à l'infanterie le poids & la ſtabilité qui en font toute la force. Quand même elles ſerviroient peu contre l'arme blanche, au moins ſeroient-elles d'une très-grande utilité contre les armes à feu, qui ſont celles dont on fait aujourd'hui le plus d'uſage.

Il vaudroit mieux, ſans doute, diminuer le nombre des troupes & en conſerver la qualité ; & laiſſer des places long-tems vacantes, que de les faire remplir par des ſujets qui n'ont pas les qualités néceſſaires. Que le nombre des ſoldats d'un régiment ſoit réduit à la moitié, ſa force ne ſera peut-être pas diminuée d'un quart. A l'entrée d'une campagne, ce ſont les moindres ſoldats qui meurent ou qui déſertent. Si quelques-uns des meilleurs ſont tués dans les combats, tous les autres s'aguerriſſent. Les compagnies diminuent en nombre, & par conſéquent en embarras ; & elles augmentent en qualité, & par conſéquent en force & en mobilité. Les armes peſantes ont l'avantage de ne convenir qu'à des hommes robuſtes & laborieux ; & en les conſervant, on ſe met dans la néceſſité de ne pouvoir prendre que des hommes d'une force ſuffiſante.

Les armes à feu, pour tirer avec une certaine juſteſſe, doivent être d'un poids proportionné à leur calibre, (N° 163;) mais la peur du ſoldat contribue infiniment plus à l'incertitude des coups, que tous les défauts que ſon fuſil pourroit avoir; ce qui fait que le feu d'un bataillon entier eſt ſouvent moins redoutable que ne le ſeroit peut-être celui de dix ſoldats qui tireroient avec la même tranquillité & la même préſence d'eſprit que s'ils tiroient au blanc. Un jeune ſoldat qui ne conſidere que la violence des armes à feu, & qui ſe voit découvert depuis la tête juſqu'aux pieds, ne peut que perdre la tête à la vue de l'ennemi; d'où il arrive que ſi deux bataillons marchent l'un contre l'autre, celui qui conſerve ſon feu, remporte ordinairement la victoire. Le moins ferme voulant prévenir l'autre, tire avec tant de frayeur & de précipitation, qu'il ne tue preſ-

que perſonne. Le peu de ſuccès de ſa décharge ne ſçauroit manquer de précipiter la balance, en augmentant en même tems ſon trouble, & la confiance de l'ennemi.

Si deux bataillons ne ſont que médiocrement exercés & diſciplinés, celui qui cherchera à en venir aux mains, l'emportera ſur celui qui mettra ſa confiance dans ſon feu. Les ſoldats n'étant pas ſuffiſamment exercés à tirer, ni aſſez aguerris pour le faire avec la fermeté & la préſence d'eſprit néceſſaires, pourront être abordés ſans beaucoup de perte de la part de l'ennemi, qui leur fera infailliblement tourner le dos. Mais il peut ſe faire qu'à force de diſcipline & d'exercice, l'infanterie ſe rende inabordable par ſon feu, à moins qu'on n'y oppoſe les armes défenſives qui ſont d'autant plus indiſpenſablement néceſſaires aux nations qui veulent ſe ſervir de l'arme blanche, que leurs

ennemis ſont plus exercés & mieux diſciplinés. Le fuſil, qui eſt très-mépriſable entre les mains d'un mauvais ſoldat, peut être très-redoutable entre celles d'un homme intrépide & fort exercé. Pour que les armes défenſives produiſent un grand effet, il n'eſt pas néceſſaire qu'elles empêchent entiérement celui des armes à feu; c'eſt déja beaucoup qu'elles le diminuent au point que l'on puiſſe aborder l'ennemi, ſans en recevoir un grand dommage. Si, au lieu de perdre cent hommes par le feu, on n'en perd que vingt, on ira à l'ennemi, avec plus de vivacité & de réſolution, & par cela même, avec moins de péril, parce qu'il tirera avec moins d'aſſurance. Le peu d'effet d'une premiere décharge peut le mettre en confuſion, & par conſéquent hors d'état de nuire par une ſeconde. Au contraire, le bataillon le plus intrépide peut être criblé de coups, avant qu'il ait pu aborder l'ennemi.

La bayonnette au bout de fuſil, qui eſt auſſi inutile que la pique dans la mêlée, ne ſçauroit oppoſer le même obſtacle au choc de la cavalerie. Le piquier tenoit la pique de la main gauche, le talon de la pique ſous le pied droit, la pointe à la hauteur du poitrail, & l'épée à la main droite. La pique ainſi appuyée à terre, ne pouvoit être emportée par la violence des chevaux que les bayonnettes ne ſçauroient empêcher de pénétrer dans les rangs, parce que les fuſils ſont trop courts pour pouvoir en appuyer la croſſe à terre. La bayonnette eſt encore trop courte contre les ſabres des cavaliers & des huſſards, parce que l'infanterie n'a point de caſques ni de boucliers; ce qui fait qu'il eſt bien rare qu'elle réſiſte à une cavalerie un peu réſolue.

L'infanterie Allemande ſe ſert de chevaux de friſe, contre les Turcs. Il faut que les ſoldats mettent leur con-

fiance dans leur propre valeur, & que l'opinion qu'ils en ont, ſoit bien fondée. Un ſoldat, qui ſe croit ſupérieur à l'ennemi, eſt en état de combattre en tout tems, & dans toutes ſortes de terreins & de circonſtances; mais celui qui n'attend la victoire que de l'effet de quelques machines, ou de la force d'un poſte ou de certaines diſpoſitions particulieres, eſt moins propre à la guerre que l'on a toujours faite plus avantageuſement avec des ſoldats qu'avec des machines.

Charles XII eut toujours très-peu d'artillerie. Monſieur le Prince & M. de Turenne n'en firent pas grand uſage non plus. Une armée ne doit compter que ſur des moyens dont elle peut ſe ſervir en tout tems & par-tout, & qu'on ne peut lui ôter ni lui rendre inutiles, à quelque heure ou dans quelque terrein qu'on l'attaque & qu'on la force à combattre.

L'artillerie & les armes à feu ſont

avantageuſes pour commencer le combat, les armes de longueur pour aborder l'ennemi & pour en ſoutenir le choc ; mais ſi avec tout cela on ne peut éviter de ſe mêler, ce ſera l'épée qui décidera de la victoire.

Les armes de la cavalerie ſont le ſabre, le mouſqueton & les piſtolets. Il peut ſe faire que la cuiraſſe ne donne pas un grand avantage contre la cavalerie ; mais on ne peut douter qu'elle ne ſoit d'une très-grande utilité contre l'infanterie, dont la cavalerie ne craint guères que le feu. Les armes à feu, qui ne ſont redoutables entre les mains des fantaſſins que lorſqu'ils ſont extrêmement exercés & aguerris, ne font guères d'autre effet dans la cavalerie, que d'effrayer les chevaux, & mettre de la confuſion dans les rangs. Il eſt rare que le feu de la cavalerie bleſſe du monde, ou il faut qu'elle tire de fort près, & avec une grande réſolution, parce qu'indépendamment des

autres cauſes, il eſt impoſſible que le mouvement des chevaux ne rende les coups extrêmement incertains.

L'épée eſt l'arme la plus redoutable du cavalier. Comme il eſt fort élevé ſur ſon cheval, il lui eſt avantageux d'avoir une épée fort longue, ſur-tout s'il ſçait ſe ſervir de la pointe qui ſeroit ſans doute infiniment plus avantageuſe que le tranchant; mais les ſoldats ont coutume de faire ce qu'ils ſçavent, & non pas ce qu'ils devroient ſçavoir. Ils font peu d'uſage de la pointe, parce que cela demande une adreſſe qui ne peut s'acquérir que par l'exercice; & perſonne ne s'eſt encore aviſé d'exercer la cavalerie à ſe ſervir de l'épée à cheval, ce qui lui donneroit, ſans doute, un grand avantage. Si elle pouvoit ſe ſervir de la pointe avec aſſez d'adreſſe pour n'avoir pas beſoin du tranchant, on pourroit lui donner des épées beaucoup plus longues & plus legeres.

Les huſſards & quelques régimens

de dragons portent des ſabres courbés. Tous les tranchans ſont de véritables ſcies, & ne coupent bien qu'en traînant. Une lame courbée doit donc faire de plus grandes bleſſures qu'une droite. De plus, comme elle frappe obliquement, elle eſt moins ſujette à ſe caſſer. Mais cette courbure, qui rend le tranchant plus redoutable, rend la pointe inutile. Ces ſabres ſont propres pour des troupes de nouvelle levée, & peu exercées. Les épées de la cavalerie Eſpagnole, qui ſont fort longues & legeres, ſont, ſans doute, les meilleures pour des gens qui ſçavent s'en ſervir.

On remarquera que le cavalier étant élevée ſur ſon cheval, donne un coup de ſabre avec beaucoup plus de force que s'il étoit à pied, parce que ſa main parcourt un plus grand eſpace. D'ailleurs le mouvement du cheval rend les coups de pointe plus incertains. Ce ne ſont pas toujours les meilleures armes qui ſont les plus convenables.

# CHAPITRE III.

## *De la Subordination.*

N° 209. L'OBJET de la ſubordination eſt d'accorder & de réunir les ſentimens & les volontés des officiers & des ſoldats qui compoſent un corps, afin qu'ils agiſſent de concert. Pour cela il faut qu'ils obéiſſent volontiers au chef, & qu'ils ſoient d'accord entr'eux. Tout ce qui peut les brouiller & les déſunir, ou leur donner de l'averſion pour le chef, ne peut donc que nuire à la ſubordination.

De même que dans la méchanique on doit diminuer & éviter, autant qu'on peut, les frotemens & les autres obſtacles dont la réſiſtance conſumeroit mal-à-propos une partie de l'effort de la puiſſance; dans la politique il ne faut pas employer une partie de

la bonne volonté des hommes, à vaincre des obſtacles & à ſurmonter des difficultés que l'on peut écarter, afin de la faire ſervir toute entiere, s'il eſt poſſible, à leur faire faire ce que l'on a intérêt qu'ils faſſent, ſur-tout lorſque ce qu'on deſire d'eux, eſt fort difficile, & qu'on ne peut pas les animer par des motifs proportionnés. Aucun être n'a été fait entiérement pour lui, ni entiérement pour les autres. Le Prince ou l'Etat entretient des troupes, parce qu'il en a beſoin; & les troupes ſervent, parce que le ſervice leur eſt utile ou néceſſaire: elles n'y ſont donc attachées, que par leurs propres intérêts qu'on doit par conſéquent ménager précieuſement. Le gouvernement militaire doit donc avoir deux objets; le bien du ſervice, & celui des troupes, afin que le Prince ou l'Etat ſoit content des troupes, & que les troupes le ſoient du ſervice, autant qu'il eſt poſſible. Les troupes,

par rapport au ſervice, ne peuvent être bien gouvernées que par un chef qui ait ſur elles un pouvoir abſolu: par rapport aux intérêts particuliers des officiers & des ſoldats qui les compoſent; il convient qu'elles ſoient gouvernées par des loix & des réglemens, par le moyen deſquels, le moindre des officiers ou des ſoldats puiſſe obtenir auſſi bonne juſtice que les premiers chefs. En général, tout ſyſtême de politique, qui n'eſt pas fondé ſur la juſtice, eſt faux. Tout ce que les loix & les réglemens peuvent avoir de contraire à la juſtice, ne peut que tourner au préjudice des troupes & du ſervice même, ſans produire aucun bon effet. C'eſt une grande erreur de croire que le pouvoir, qu'a un ſupérieur d'écraſer ſans réſiſtance tous ceux qui lui déplaiſent, eſt un bon moyen de prévenir les différends; il n'y aura jamais de paix entre le tyran & l'eſclave.

L'expérience fait voir que, lorſque les chefs diſpoſent de l'avancement, & qu'ils ſont ſûrs d'être ſoutenus dans leurs injuſtices, ils n'en ſont que plus mal obéis par leurs ſubalternes qui d'ailleurs, pour pouvoir agir de concert, n'ont pas moins beſoin d'être unis entr'eux, que d'être ſoumis au chef. Or il ne peut y avoir de paix ni d'union entre des gens qui ont continuellement à ſe méfier les uns des autres, & qui ne s'occupent que d'intrigues; moyens infiniment plus ſûrs & plus faciles de s'avancer, que s'ils ne s'attachoient qu'à faire leur devoir, parce que les ſupérieurs, toujours juges & parties, ne manquent jamais de prétextes pour favoriſer leurs créatures, ou pour nuire à ceux qu'ils haïſſent; ce qui rend le ſervice extrêmement dur & déſagréable, même pour ceux qui avancent le plus, à plus forte raiſon pour les meilleurs officiers qui ne peuvent y obtenir aucune juſtice;

ce

ce qui fait qu'ils n'y reſtent que le moins qu'ils peuvent.

L'uſage de donner l'avancement à l'ancienneté, a ſans doute auſſi ſes inconvéniens; mais il s'en faut bien qu'il en ait autant ni d'auſſi grands. Le hazard donne au moins d'auſſi bons ſujets que pourroit faire le choix d'un chef qui n'eſt jamais aſſez éclairé & inſtruit, ni aſſez exempt de prévention, pour bien juger du mérite de chaque officier, ni aſſez eſclave de la juſtice, pour ne rien accorder aux préſens ni aux recommandations, & pour préférer un bon ſujet qui ne ſçauroit lui faire ni bien ni mal, à un moindre qui appartient à des perſonnes puiſſantes, & dont ſa fortune dépend. Lorſqu'on ne craint plus les paſſe-droits, il n'y a plus de jalouſies ni de diviſions. Les officiers peuvent être attachés à leurs devoirs, par la crainte d'être punis ou caſſés, & par l'eſpérance d'obtenir des penſions, des

gratifications ou des marques d'honneur. Si l'on en trouve quelques-uns d'un mérite extraordinaire, on peut les retirer du corps, & les employer ailleurs, afin que leur avancement ne faſſe tort à perſonne. Cette maniere de récompenſer eſt plus diſpendieuſe pour le Souverain; mais elle eſt plus juſte. Il n'eſt pas raiſonnable que, pour payer les ſervices rendus par un officier, on retarde l'avancement de pluſieurs autres qui peuvent avoir ſervi, même avec diſtinction; outre qu'un prince a plus beſoin du cœur de ſes ſujets, que de ſon argent, & que par conſéquent, pour en contenter un, il ne doit pas en déſobliger pluſieurs.

C'eſt de la force des réglemens, & non pas de la puiſſance des chefs que dépend la ſubordination; elle n'eſt rien moins qu'incompatible avec la liberté qui peut ſeule produire de vrais ſoldats. La ſervitude ne peut que bannir

d'un corps l'honneur & la vertu. Les Romains n'étoient pas moins libres au camp qu'à la ville, parce que leurs chefs n'avoient un grand pouvoir, que pour leur faire obſerver les loix, & non pas pour les violer eux-mêmes. Lorſque Papyrius-Curſor voulut faire couper la tête au général de la cavalerie, pour avoir combattu, malgré ſa défenſe ; l'armée, le ſénat & le peuple n'employerent que des prieres & des ſoumiſſions, pour obtenir ſa grace de ce terrible dictateur. Manlius-Torquatus ſe refuſa à lui-même & à toute ſon armée la grace de ſon propre fils. Un ſoldat ayant tué ſon centurion qui le ſollicitoit à ſe prêter à une action infâme, Marius qui commandoit l'armée & qui étoit parent de l'officier tué, loua la vertu & le courage du ſoldat, & lui donna une couronne en préſence de l'armée. Il ſçavoit qu'on ne lui en avoit pas donné le commandement pour ſoutenir ou

favoriſer ſes parens & ſes amis, mais pour rendre aux derniers ſoldats, comme aux principaux chefs, la juſtice la plus exacte ; unique moyen de ſe faire obéir ſans ſe faire haïr.

Lorſque les troupes ne connoiſſent point d'autre maître que leur Souverain ; qu'elles ne regardent leurs chefs que comme les interpretes de ſa volonté, & les porteurs de ſes ordres, & qu'on eſt prévenu que perſonne ne peut manquer d'être puni ou récompenſé comme il le mérite, il n'eſt pas difficile qu'elles agiſſent de concert, & même avec une grande émulation. Les intrigues devenues inutiles, ſont négligées, & ne cauſent plus de diviſions : chacun voyant qu'il ne peut traverſer les autres, ni en être traverſé, tout le monde s'occupe de ſon devoir. Le commandement n'en a que plus de force, la moindre faute contre la ſubordination étant regardée comme un crime capital, puiſque

c'eſt déſobéir au Souverain même, que de manquer à la ſubordination. Il ſeroit, ſans doute, très-utile pour la ſubordination, que le chef d'un corps fût le maître de l'avancement & de la fortune des officiers, s'il pouvoit ſe faire que rien ne l'empêchât ou ne le détournât de leur rendre juſtice. Il faudroit, pour cela, qu'il n'eût ni parens, ni amis, ni ennemis, & que ſa fortune dépendît uniquement du Souverain à qui il ne pût plaire qu'autant qu'il s'attacheroit à le bien ſervir; ce qui ne s'eſt pas encore vu, & ſe verra encore moins dans une grande monarchie que dans une petite, parce que plus un prince a de troupes, moins il eſt poſſible qu'il ſoit inſtruit de la conduite de chaque officier.

Ce n'eſt pas la grandeur abſolue d'un chef, mais ſa grandeur relative qui lui donne de l'autorité. Ce n'eſt pas aſſez qu'il ait de la naiſſance, du crédit, un grade élevé, de la capa-

cité, des lumieres & du courage, ſi en tout cela il n'eſt au-deſſus de tous ceux qui ſont à ſes ordres. Lorſqu'une armée n'eſt compoſée que d'une petite partie des troupes d'un monarque, il peut lui donner un général qui la commande avec ſuccès, parce qu'il peut être par ſon grade, ſon ancienneté & ſon mérite, ſuffiſamment au-deſſus des principaux officiers, pour qu'ils n'ayent aucune répugnance à lui obéir. Mais lorſque les plus grands ſeigneurs d'un royaume ſe trouvent raſſemblés dans une armée, il eſt bien difficile qu'un autre chef que le Souverain même, les faſſe agir de concert.

# CHAPITRE IV.

## *De la Diſcipline militaire & de l'Exercice.*

N° 216. POUR être en état de bien gouverner une machine, il faut en connoître la nature & le méchaniſme, ainſi que la force des reſſorts qui la font mouvoir, & la réſiſtance dont les piéces, qui la compoſent, ſont capables, pour ne rien forcer; & l'on doit employer d'autant plus d'art & de ſoins, que la puiſſance eſt moins conſidérable à proportion du poids. La paye, que l'on donne aux ſoldats, eſt ſi petite, & les récompenſes ſi rares & ſi tardives, que ce n'eſt qu'à force d'induſtrie & de bonne conduite, qu'on vient à bout de les attacher au ſervice & à leurs devoirs qu'il ne faut pas multiplier ſans néceſſité. Ce n'eſt pas en laiſſant

faire aux ſoldats tout ce qu'ils veulent, qu'on empêche qu'ils ne ſe dégoûtent du ſervice, mais en leur faiſant comprendre que tout ce qu'on exige d'eux, eſt néceſſaire pour le bien du ſervice, & pour leur propre bien. On ne les retient pas dans le devoir, par des chaînes, mais par un infinité de petits filets dont ils ſentent la réſiſtance, dès qu'ils commencent à s'en écarter. Si l'on ne puniſſoit que les crimes dans un corps, ils y deviendroient plus communs que les plus petites fautes dans un autre corps où l'on ne pardonneroit rien. Un édifice vieillit avant que de tomber; & l'on en prévient la chute, & même les grandes dégradations, par une grande attention à faire réparer les plus petites, auſſi-tôt qu'on les apperçoit. Le ſoin, qu'on exige que les ſoldats ayent de leurs armes & de leurs hardes, n'a pas ſeulement pour objet la propreté & l'œcono-

mie ; on cherche encore à les occuper, pour empêcher qu'ils ne faſſent des réflexions & des projets, & à les accoutumer à obéir : l'exercice fait encore le même effet. Lorſqu'ils peuvent vivre de leur paye, il eſt plus facile de leur faire oublier leur famille & le lieu de leur naiſſance, & de les attacher au ſervice, en les obligeant à s'en occuper uniquement. Un homme ne ſçauroit bien faire deux métiers à la fois, & être en même tems bourgeois & ſoldat : il préférera celui des deux dont il pourra vivre plus commodément, & négligera l'autre. Lorſqu'on permet aux ſoldats de travailler chez des ouvriers ou des artiſans, & de faire faire leur ſervice par leurs camarades, les uns & les autres ſont plus à leur aiſe, tant qu'ils reſtent en quartier ou en garniſon ; mais lorſqu'il faut aller en campagne, & qu'ils ſont réduits à leur paye, juſtement dans le tems qu'ils ont le plus

de fatigues à eſſuyer, il eſt bien difficile qu'ils ne ſe dégoûtent pas du ſervice, & qu'un tel changement n'occaſionne des maladies & de la déſertion. Ceux qui n'ont point de métier, reſtent d'autant plus volontiers au ſervice, qu'ils en ont plus beſoin pour ſubſiſter, & que rien ne les attire ailleurs.

Les ſoldats apprennent par l'exercice à ſe ſervir de leurs armes avec adreſſe & avec facilité : à force de les manier, elles leur paroiſſent plus légeres ; ils chargent plus vîte, & ils tirent plus juſte. Ils s'accoutument également par l'uſage, à garder leurs rangs & leurs files, & à faire avec beaucoup d'ordre tous les mouvemens & toutes les évolutions qu'on peut exiger d'eux : à force d'écouter & d'obéir, ils deviennent attentifs & obéiſſans. Ce n'eſt qu'à force de voir le feu & le peu d'effet qu'il produit, que les ſoldats deviennent capables de s'y

expoſer avec une certaine aſſurance. Mais comme on ne donne pas ſouvent des batailles ni des combats, & que les ſoldats ne ſervent pas longtems, on en trouve peu, au commencement d'une guerre, qui ſoient accoutumés au feu, & qui en connoiſſent le véritable effet; à quoi on remédie, autant qu'on peut, par l'exercice, en faiſant contracter aux ſoldats, une telle habitude de charger & de tirer, & de garder leurs rangs & leurs files, que lors même que la tête n'y eſt plus, la machine va toujours & continue à faire les mouvemens auxquels elle eſt accoutumée. On les exerce plutôt à tirer horizontalement qu'à tirer au blanc, parce que, pour ajuſter, il faut ſçavoir ce que l'on fait, & tirer avec aſſurance; au lieu que, dans le feu, la plûpart des ſoldats ne ſçavent pas où ils ſont: auſſi les bons officiers ſe gardent-ils bien de faire faire à leurs ſoldats, vis-à-vis de l'ennemi, quel-

ques mouvemens auxquels ils n'ayent pas été très-exercés auparavant, & ſur-tout lorſqu'ils ſont moins aguerris, & par conſéquent plus ſujets à ſe troubler dans le péril.

La peur eſt, ſans doute, la principale cauſe de la confuſion qui ſe met dans une troupe, à la vue de l'ennemi: on en prévient l'effet, en fortifiant, autant qu'on peut, les ſoldats contre la peur, & en les accoutumant à ne point parler ni remuer, lorſqu'ils ſont ſous les armes. Il eſt trop tard un jour d'action pour commencer à les faire taire. C'eſt alors qu'on voit le véritable effet de la mauvaiſe habitude qu'on leur a laiſſé contracter. Ils remuent dans leurs rangs, comme des fourmis dans une fourmilliere; tous parlent & aucun n'écoute: les plus effrayés ſont ceux qui ſe font le plus remarquer; & bien loin qu'on puiſſe faire faire le moindre mouvement à la troupe, il eſt impoſſible de la remet-

tre en ordre, & même d'en empêcher la fuite. Quelque grande que ſoit la peur d'un ſoldat, il ne la communique pas aux autres, tant qu'il reſte muet & immobile dans ſon rang; ſi tous les autres font la même choſe, le bataillon ne flotte pas, & a au moins l'apparence d'être ferme; & c'eſt toujours beaucoup.

Le ſoldat n'ayant qu'à obéir, on ne ſçauroit trop lui faire ſentir la néceſſité du ſilence, & lui faire comprendre que lorſqu'il eſt ſous les armes, il ne doit faire uſage de ſes yeux, que pour voir les ſignaux, & de ſes oreilles, que pour entendre la voix des officiers & le ſon des inſtrumens auxquels ſeuls ſes bras & ſes jambes doivent obéir; qu'il ne doit abſolument rien faire de ſa tête; que ce n'eſt que par un long uſage qu'on parvient à s'accoutumer au ſilence & à ſe rendre attentif au commandement, & qu'en-

fin on ne lui fait faire à l'exercice que ce qu'il doit faire vis-à-vis de l'ennemi, en quoi les plus petites négligences peuvent tirer à de très-grandes conſéquences. Il ne faut pas juger des inconvéniens qu'il y a à ſouffrir que les ſoldats parlent & remuent, lorſqu'ils ſont ſous les armes, par les petits accidens qui en réſultent à l'exercice où il eſt aiſé de les faire taire, parce que, les motifs qui les font parler, ne ſont pas fort intéreſſans; mais lorſque leur converſation eſt animée par la préſence ou l'approche d'un grand péril, c'eſt tout un autre embarras. Il y a des gens qui prétendent que le ſoldat François veut aller à l'ennemi, en danſant, & qu'on ne doit pas le contraindre. La bonne humeur d'une nation ne tient pas lieu de diſcipline; c'eſt avec de l'autorité & de la fermeté qu'on gouverne bien les troupes, & non pas avec des com-

plaiſances. Les chefs ſont faits pour commander, & les ſubalternes pour obéir.

Il y a une police pour les officiers comme pour les ſoldats. Ce ſeroit en vain qu'on leur donneroit un rang diſtingué, s'ils ne le ſoutenoient pas eux-mêmes, par leurs ſentimens & leur conduite. Non-ſeulement on ne ſouffre pas qu'ils faſſent des choſes qui puiſſent les avilir; mais on exige qu'ils ne fréquentent que les meilleures compagnies, & qu'ils ſe conduiſent de maniere à ſe faire conſidérer. Le major paye les dettes des officiers, ſur leurs appointemens; & l'on pourvoit à ce qu'ils n'en faſſent pas de nouvelles, ſur-tout ſans de fortes raiſons. Les prodigues ſe dégradent & s'aviliſſent doublement, en faiſant voir leur folie, dans leurs dépenſes; & la baſſeſſe de leurs ſentimens, dans les moyens dont ils ſe ſervent pour trouver de l'argent, ou pour éviter de

payer leurs dettes ; ce qui les jette en peu de tems dans le dernier mépris, & les rend incapables de ſervir. Il eſt abſolument eſſentiel qu'un officier puiſſe ſe faire reſpecter, pour qu'il puiſſe être obéi. Il ne peut rien changer à ſa naiſſance, & il n'eſt pas le maître de ſa fortune ; mais il ne tient qu'à de lui de ſe bien conduire.

Les ſoldats n'ayant à faire que ce qu'on leur commande, il peut leur ſuffire d'être très-exercés au maniement des armes, aux mouvemens & aux évolutions. Il n'en eſt pas de même des officiers : ils ſont ſouvent dans le cas de faire bien des choſes de leur tête, parce qu'ils ne ſont pas toujours à portée de recevoir des ordres, ou de demander des conſeils. Il y a bien des choſes que l'on peut apprendre par l'étude & la ſpéculation ſeules ; mais ce n'eſt que par l'exercice & la pratique que l'on ſe met en état d'exécuter promptement, & avec

facilité, même les plus petites choſes. Les progrès que l'on fait dans un art, par la théorie, ſont plus rapides & plus brillans ; ceux que l'on y fait par la pratique, ſont plus lents, mais plus ſolides. C'eſt l'expérience qui détruit les préjugés. Par la lecture on ne fait ſouvent que ſe remplir la tête de chimeres, & ſe charger la mémoire de connoiſſances dont la plûpart ſont inutiles, ou par le peu de rapport qu'elles ont avec ce que l'on veut faire ou apprendre, ou parce qu'on n'eſt pas en état d'en faire une application convenable. La lecture rend les hommes raiſonneurs: les connoiſſances, qu'elle leur donne, ſont quelquefois plus propres à les éblouir qu'à les éclairer. L'expérience les rend raiſonnables, en leur faiſant connoître la juſte valeur des choſes, & en les détrompant à chaque inſtant. La théorie eſt l'ame de la pratique ; mais il ne faut pas faire trop de fond ſur ce que l'on n'a appris que

par l'étude, & qu'on n'a pas encore exécuté. Lorſqu'on paſſe tout d'un coup de la ſpéculation à la pratique, on rencontre d'abord une foule d'obſtacles dont on n'avoit jamais eu d'idée ; & l'on ſe trouble d'autant plus fort, que l'on ſent qu'on a beſoin d'une plus grande préſence d'eſprit, & que l'on riſque davantage à ne pas réuſſir. Les officiers, qui n'ont que de la pratique, ne ſont bons ordinairement que pour les détails, dont ils font trop de cas ; ceux qui n'ont vu que des livres, réuſſiſſent rarement, même dans les petites choſes. C'eſt la nature qui donne le génie & les talens ; mais la ſcience ne s'acquiert que par l'étude & l'expérience, & l'adreſſe par l'exercice. Beaucoup de gens croient que la plûpart des plus belles découvertes ont été faites par des hommes qui n'avoient jamais rien appris. Si l'on regardoit les choſes de plus près, on verroit bientôt diſparoître le merveilleux.

Les vrais connoiſſeurs ne voient ſouvent qu'un mauvais ſinge dans un homme que les ſots admirent comme un grand inventeur. Le vulgaire croit trop volontiers aux miracles ; & ceux qui n'ont jamais rien pu ou voulu apprendre, ſont enchantés de pouvoir citer des exemples qui ſemblent prouver l'inutilité de l'étude, & la vanité des ſciences. Avec de pareils préjugés, il eſt bien difficile de faire quelque choſe de bon. Quoique la diſcipline moderne ſoit, à tous égards, très-inférieure à celle des Grecs & des Romains, elle ne laiſſe pas de faire d'un payſan timide un grenadier intrépide, d'un bourgeois libertin un caporal ou un ſergent ſage, & d'un gentilhomme ignorant un habile officier. Ce ſont les vieux officiers & les vieux ſoldats, c'eſt-à-dire ceux qui ont beaucoup ſervi, & bien ſervi, qui ſont la guerre. Les jeunes ne ſervent guères qu'à remplir le nombre, & ſont ſou-

vent plus d'embarras dans les marches & dans les hôpitaux, qu'ils ne ſont utiles dans les batailles & les ſiéges. C'eſt la diſcipline qui fait les bonnes armées. Une faute contre la tactique peut cauſer la perte d'une bataille; mais la négligence ou l'ignorance dans la diſcipline ruine la milice d'une nation. Tant que la diſcipline eſt dans ſa force, ſi une armée eſt battue, le mal n'eſt pas long-tems ſans remede; ſi elle eſt entiérement défaite, on en leve une autre. Les Romains ne ſe ſont jamais montrés ſi terribles, qu'après l'affront des Fourches Caudines, qui, au lieu de les humilier, ne fit que précipiter la ruine de leurs ennemis.

# CHAPITRE V.

## *Des Ordres de Bataille.*

Nº 211. COMME on fait aujourd'hui un grand uſage du feu, l'infanterie de la plûpart des nations de l'Europe ſe met en bataille ſur trois rangs; le feu d'un quatrieme rang étant plus nuiſible qu'utile; & comme on ne juge pas à propos non plus d'expoſer plus de monde qu'on ne peut en faire agir à la fois, on ſe contente de trois rangs.

Il eſt certain que le nombre des rangs donne du poids & de la ſtabilité à une troupe; mais il n'eſt pas auſſi néceſſaire contre le feu que contre l'arme blanche. Six rangs valent mieux que trois; mais deux bataillons valent mieux qu'un. Ce n'eſt qu'à force de ſubordination, de diſcipline & d'exercice, qu'on vient à

bout de donner à l'infanterie une certaine fermeté en raſe campagne ; ce qui vient moins de ce que les bataillons ont trop peu de profondeur, que de ce qu'ils ont trop de front. Les manipules des Romains n'avoient que douze hommes de front, & dix de profondeur. Cela étoit fondé ſur de bonnes raiſons. Moins une troupe a de front, moins elle trouve d'obſtacles qui l'obligent à ſe rompre ; elle flotte moins, & elle ſe rallie plus facilement & plus promptement. Si l'on forme une ligne pleine, les gros bataillons n'ont aucun avantage ſur les petits. Si on laiſſe entre les bataillons, des intervalles égaux à leurs fronts, on gagnera ſûrement plus par la diminution des intervalles, qu'on ne perdra par celle du front des bataillons, auquel il eſt d'autant plus déſavantageux de donner trop d'étendue, que l'infanterie eſt moins diſciplinée & exercée.

La cavalerie ſe forme ſur deux

rangs : elle donne moins de prise à l'artillerie ; mais elle ne sçauroit avoir le même poids ni la même fermeté que si elle avoit plus de profondeur. Il n'y a, à la vérité, que le premier rang qui peut combattre. Mais outre qu'il peut être d'autant mieux composé, qu'il fait une moindre partie de l'escadron, plus il y a de rangs qui le soutiennent, plus il est difficile de le percer & de le faire plier.

De la maniere dont l'infanterie est armée à présent, ce seroit une merveille, si, lorsque deux bataillons marchent l'un contre l'autre, celui qui montre le plus de résolution, ne faisoit pas, par cela seul, tourner le dos à celui qui en a moins. De pareilles troupes ont donc besoin d'être soutenues de fort près, de quelque valeur que soïent les officiers & les soldats, parce qu'étant entiérement à découvert, ils ne sçauroient résister que

quelques inſtans au feu ni à l'arme blanche, ſans être criblés de coups.

Les armées même les plus nombreuſes ſe mettent ordinairement en bataille ſur deux lignes, avec des réſerves, ou ſur trois lignes tout au plus. Comme on rencontre peu de plaines aſſez étendues pour combattre ſur un ſi grand front, la plûpart des affaires ſe réduiſent à quelques combats où les troupes, qui ſont battues, déterminent le reſte de l'armée à quitter la partie. Les troupes, qui ſont en réſerve, ont plus d'un objet : il ne ſuffit pas qu'elles ſoient aſſez nombreuſes pour pouvoir fournir à celles qui combattent, tous les ſecours dont elles ont beſoin; il faut encore qu'elles ſoient en état de réſiſter à l'ennemi, lorſque les troupes, qui ont combattu, ſont forcées de ſe retirer; ce qu'une ſeconde ligne ne ſçauroit faire, ſi elle n'eſt ſoutenue elle-même, au moins par

une

une ou deux autres lignes. Auſſi arrive-t-il quelquefois que lorſqu'une armée nombreuſe n'eſt en bataille que ſur deux lignes, la déroute commence par la ſeconde. Si c'eſt la premiere qui plie, il eſt rare qu'elle n'entraîne pas l'autre dans ſa fuite. La fermeté & la conſtance des troupes qui combattent, viennent moins de l'opinion qu'elles ont de leur propre valeur, que de la certitude où elles ſont, que celles qui doivent les ſoutenir, ne les abandonneront pas : plus elles comptent ſur une retraite ſûre, moins elles ſongent à fuir. C'eſt ſouvent le ſort de la premiere ligne, qui décide de la victoire ; lorſqu'elle vient à être battue, le reſte de l'armée ne fait guères qu'augmenter la déroute. Le ſuccès de la premiere ligne ne dépend pas tant de la force des troupes qui la compoſent, que de leur fermeté qui ne peut leur être inſpirée que par les troupes qui ſont en réſerve, leſquel-

les ne deviennent inutiles, que parce qu'elles ſont trop foibles, ſoit par leur qualité ou par leur nombre. Il eſt facile de concevoir que moins les bataillons & les eſcadrons ont de profondeur, plus on doit augmenter le nombre des lignes, pour que les forces de l'armée ſoient autant réunies qu'il eſt poſſible, & que moins une troupe, qui combat, eſt en état de réſiſter, plus celles qui doivent la ſoutenir doivent être à portée de le faire. Il y a, ſans doute, un très-grand déſavantage à être débordé; mais ſi, pour prévenir cet inconvénient, on s'affoiblit tellement que la premiere ligne, faute de ſe ſentir ſuffiſamment ſoutenue, ne faſſe qu'une foible réſiſtance, on n'évite une grande faute que pour en faire une bien plus grande encore.

# CHAPITRE VI.

## *Des Camps.*

Nº 212. ON a démontré, dans la géométrie, que les plans ſemblables ſont proportionnels aux quarrés de leurs périmetres. Une armée quatre fois ou neuf fois plus nombreuſe qu'une autre, n'a donc beſoin, pour entourer ſon camp, que d'un retranchement deux ou trois fois plus étendu; ce qui eſt extrêmement avantageux, tant pour la conſtruction du retranchement, que pour ſa défenſe; mais les armées modernes ont tant d'équipages, & ſont ſuivies d'une ſi grande quantité de gens & de bêtes inutiles, qu'il eſt impoſſible de les faire camper dans des retranchemens d'une étendue raiſonnable, quoiqu'elles ſoient plus nombreuſes que les armées anciennes. Au défaut des re-

tranchemens, on a été obligé de recourir à d'autres moyens pour pourvoir à la ſûreté des armées. On a trouvé que le plus convenable étoit de les faire camper dans l'ordre qu'elles doivent combattre. Comme on a coutume en France de diſpoſer les bataillons & les eſcadrons en échiquier, c'eſt-à-dire de maniere que les bataillons & les eſcadrons de la ſeconde ligne répondent aux intervalles de ceux de la premiere, on trace leurs camps dans le même ordre : le front du camp de chaque bataillon & de chaque eſcadron eſt égal à celui du bataillon ou de l'eſcadron, lorſqu'il eſt en bataille ; & les intervalles des camps ſont égaux à leurs fronts. Les tentes de chaque compagnie forment une file, à la tête de laquelle la compagnie ſe met en bataille, ſans s'embarraſſer du reſte du bataillon ou de l'eſcadron ; ce qui fait que toute une armée ſe met auſſi promptement en

bataille, qu'une ſeule compagnie. Vingt pieds derriere les tentes des ſoldats, ſont les cuiſines, & enſuite les tentes des vivandiers & celles des officiers.

Le champ de bataille eſt ordinairement devant le front du camp; l'armée peut s'y porter en marchant en pleine bataille: les bataillons & les eſcadrons de la ſeconde ligne paſſent par les intervalles des camps de ceux de la premiere. Par cette diſpoſition, l'armée peut, de nuit comme de jour, prendre les armes, & ſe porter ſur ſon champ de bataille, en ſi peu de tems, & avec une ſi grande facilité, qu'elle n'a pas beſoin de paſſer les nuits ſous les armes, pour ſe garantir des ſurpriſes, comme font les armées qui ne campent pas dans le même ordre, & qui ne pourroient éviter de ſe mettre dans une grande confuſion, ſi elles étoient obligées de ſe porter de leurs camps, ſur leurs champs de bataille, dans l'obſcurité.

Dans le choix des camps, on ſe régle ſur les circonſtances où l'on ſe trouve. Lorſqu'on n'a rien à craindre de l'ennemi on s'attache ſeulement à éviter tout ce qui peut nuire aux troupes, & à les mettre à portée de ce qui peut leur être utile; en quoi la grande étendue des camps modernes eſt extrêmement favorable, parce qu'elle met les troupes en état de profiter d'un plus grand nombre de villages, de maiſons, de ruiſſeaux, & d'une plus grande quantité de bois & de fourrage, outre qu'elles y reſpirent un air plus pur. Lorſqu'on eſt près de l'ennemi, on ne ſe contente pas de trouver un camp ſain & commode, on le choiſit relativement aux opérations de l'armée. Si l'on veut attaquer, on ſe poſte de maniere à pouvoir marcher à l'ennemi, ſur le plus grand nombre de colonnes, & par le pays le plus ouvert qu'il eſt poſſible. Si l'on eſt inférieur à l'ennemi, plus

on a beſoin des avantages du terrein pour pouvoir lui réſiſter, plus on s'attache à choiſir un champ de bataille avantageux. Comme l'armée ne garde alors que le moins d'équipages qu'il eſt poſſible, on n'a pas beſoin d'une ſi grande quantité d'eau, de bois & de fourrage. On cherche à appuyer les aîles, de maniere que l'armée ne puiſſe être attaquée que par le front auquel il eſt dangereux de donner trop d'étendue. Comme il eſt très-important que les troupes ayent un terrein aſſez étendu & aſſez uni, pour que rien ne puiſſe empêcher ni retarder leurs manœuvres, on fait raſer ou combler tout ce qui pourroit nuire. Il eſt avantageux, au contraire, que le terrein, par où l'ennemi doit venir pour attaquer, ſoit inégal & entre-coupé de maniere qu'il ne puiſſe ſe préſenter qu'en défilant, & ſeulement par un petit nombre de chemins.

La force de la poudre eſt ſi conſidérable, que la force, que la peſanteur peut ôter ou ajoûter à une balle ou à un boulet, doit être comptée pour rien : l'élevation du terrein ne laiſſe pourtant pas de donner de grands avantages à une armée poſtée ſur une montagne, ſur-tout lorſque la pente n'en eſt pas aſſez douce pour y faire monter facilement l'artillerie de campagne, qui devient par-là preſqu'inutile à l'armée qui attaque & qui doit conſommer une partie de ſes forces, en montant, parce qu'elle a à eſſuyer long-tems un feu auquel elle ne ſçauroit répondre. Les diſpoſitions de l'armée qui attaque, ſont entiérement découvertes par celle qui eſt ſur la montagne, & qui a l'avantage de pouvoir cacher les ſiennes.

Lorſque les avantages, que l'on peut tirer du terrein, ne ſont pas ſuffiſans, on cherche à s'en procurer d'autres par le travail, en ſe couvrant d'abat-

tis & de retranchemens ; mais il eſt rare qu'on s'en ſerve avec ſuccès. Quoi qu'on n'en faſſe ordinairement que ſur le front du camp, ils ſont d'une ſi grande étendue, à proportion du nombre des troupes, qu'il n'eſt guères poſſible de les faire bons, & encore moins de les garnir ſuffiſamment ; ce qui fait que l'ennemi donnant une inquiétude égale dans toute l'étendue du front, il ne lui eſt pas difficile de percer aux endroits où il porte ſes principales forces. Comme les troupes ſont d'autant moins fermes, qu'elles ſont plus diſperſées & moins ſoutenues, il eſt bien difficile que quelques régimens, moins diſciplinés & aguerris, ou plus mal poſtés que les autres, ne quittent pas leur poſte. De quelque maniere, & en quelques endroits, que l'ennemi perce, on ne doute plus, de part & d'autre, qu'il n'ait, par cela ſeul, ſurmonté l'unique obſtacle qui pouvoit l'arrê-

ter ; la confiance redoublant d'un côté & la peur de l'autre, l'affaire eſt bientôt décidée.

Tous les régimens fourniſſent du monde, tant pour la ſûreté & la police intérieure de leurs camps particuliers, que pour garantir l'armée des ſurpriſes. Outre une chaîne de grand'-gardes d'infanterie de cinquante hommes chacune, qui entourent toute l'armée, à une diſtance plus ou moins grande des gardes du camp, on poſte encore en avant des gardes de cavalerie dans les endroits les plus découverts ; enſorte qu'il y a tout autour du camp un terrein fort étendu où les troupes peuvent aller en ſûreté au bois & à l'eau. Les troupes légeres ſont encore en avant de toutes ces gardes ; elles occupent toutes les avenues, envoient continuellement à la découverte, & donnent ſouvent des nouvelles de l'ennemi. Lorſqu'on n'a pas aſſez de troupes légeres, on prend,

dans tous les régimens de l'armée, des officiers & des ſoldats de bonne volonté, qu'on envoie à la guerre. Toutes ces troupes éclairent de fort près tous les mouvemens de l'ennemi, font des priſonniers, & donnent la main aux déſerteurs & aux eſpions; au moyen de quoi, il eſt impoſſible de ſurprendre l'armée dans ſon camp, au point de ne pas lui donner le tems de prendre les armes, & de ſe mettre en bataille.

Les officiers généraux ſont ordinairement logés dans des maiſons qui ſont à portée de leurs poſtes: cette pratique eſt ſujette à bien des inconvéniens & des abus. Il ſeroit à ſouhaiter, ſans doute, que les généraux & tous les officiers euſſent des tentes & des équipages uniformes, & qu'ils campaſſent auſſi régulièrement que les ſoldats.

Cette maniere de camper eſt, à tous égards, très-inférieure à celle des Ro-

mains qui étoient bien plus en ſûreté dans leurs camps, & incomparablement moins fatigués de gardes; mais des armées auſſi nombreuſes que les armées modernes, & qui ont une ſi grande quantité d'équipages, ne pourroient point du tout s'accommoder de la caſtramétation Romaine qui ne convient bien qu'à des troupes à qui il faut fort peu de terrein pour camper, & qui n'ont pas beſoin de beaucoup de fourrage, de bois, ni d'eau; & pour cela il faut peu de cavalerie, & encore moins d'équipages.

# CHAPITRE VII.

## *Des Marches.*

N° 213. LEs armées marchent avec plus ou moins d'ordre & de précautions, ſelon les circonſtances. Les équipages, ſi à charge dans les camps, ſont encore plus embarraſſans dans les marches; auſſi eſt-on contraint de les laiſſer ou de les envoyer en arriere, lorſqu'on approche de l'ennemi, à moins qu'on n'ait ſur lui une ſi grande ſupériorité, qu'ils puiſſent être en ſûreté derriere l'armée. Il eſt impoſſible que les armées modernes marchent avec le même ſecret & la même diligence que les armées anciennes; mais elles prennent les mêmes précautions que dans leurs camps, pour ſe garantir des ſurpriſes, en marchant dans l'ordre qu'elles veulent combattre, & en faiſant

obſerver l'ennemi par des partis & des troupes légeres qui en donnent des nouvelles aſſez à tems, pour que l'armée ait le loiſir de ſe mettre en bataille, & de ſe poſter convenablement, avant qu'elle puiſſe être attaquée.

Lorſqu'on marche à l'ennemi, ou qu'on ſe retire devant lui, on forme un nombre ſuffiſant de colomnes, pour pouvoir ſe mettre en pleine bataille, en un moment, s'il en eſt beſoin. Si l'on marche parallélement à l'ennemi, les troupes de chaque ligne forment une colomne où chacune occupe en longueur préciſément le terrein qu'elle doit occuper de front, lorſqu'elle eſt en bataille; enſorte que la colomne peut former une ligne, en un inſtant; & toute l'armée ſe met en pleine bataille, auſſi promptement qu'une ſeule brigade, lorſque les troupes ſont fort exercées & qu'elles marchent dans un grand ordre.

Lorſqu'on eſt fort près de l'ennemi,

& qu'il a beaucoup de troupes légeres, on met, à la queue des colonnes, des troupes d'élite, qui marchent ſans embarras, & toujours prêtes à combattre.

On a pour maxime, dans les armées Françoiſes, de faire marcher les colomnes à travers champ, & d'éviter les chemins, les villages, & généralement tout ce qui peut retarder la marche. Les chemins les plus larges & les plus ouverts ſont toujours les meilleurs. Il importe peu que quelques voitures s'embourbent, ou qu'elles ſoient arrêtées par quelques autres accidens, pourvu qu'elles laiſſent le chemin libre à celles qui ſuivent. Le meilleur chemin du monde ne vaut rien pour une colomne, lorſqu'il n'a que la largeur néceſſaire pour une voiture. Si dix voitures, par exemple, s'arrêtent ſucceſſivement l'une après l'autre, chacune pendant une heure, toutes celles qui les ſuivent, ſont par cela

ſeul obligées de reſter dix heures de plus en chemin, indépendamment des autres obſtacles qui les retardent encore ; ce qui fait que plus une colomne a de longueur, plus elle marche lentement ; auſſi les princes, qui s'attachent à avoir les armées les mieux diſciplinées, ſont-ils ceux qui y ſouffrent moins d'équipages. Les armées, qui en ont le moins, en ont encore trop pour pouvoir les conſerver vis-à-vis de l'ennemi. Si l'armée marche dans l'ordre qu'elle doit combattre, elle laiſſe néceſſairement une partie des équipages à découvert : ſi elle prend le parti de s'étendre pour les couvrir, elle riſque de ſe faire battre.

On a donné, depuis quelques années, des voitures & des mulets aux ſoldats, pour porter leurs tentes ; il vaudroit mieux leur donner des ſouliers : ſi on les diſpenſe encore de porter leurs ſacs & leurs fuſils, ils

ſeront embarraſſés de leurs mains, & ne voudront bientôt plus aller à pied. Ce ſont les travaux & les exercices pénibles qui endurciſſent & fortifient le ſoldat : l'oiſiveté l'énerve, & la miſere le fait périr.

Si l'on obligeoit les officiers à n'avoir que les équipages néceſſaires, la vanité en ſouffriroit beaucoup, à la vérité ; mais ils en ſeroient d'ailleurs plus à leur aiſe, à tous égards. Une petite tente, qui arrive au camp en même tems que la troupe, ſert plus qu'une plus grande qu'on ne peut avoir que le lendemain ou le ſurlendemain, & dont on eſt privé pendant les deux tiers de la campagne.

# CHAPITRE VIII.

## *Des Vivres & des Fourrages.*

N° 214. LA plûpart des pays de l'Europe ſont aſſez fertiles & cultivés pour nourrir des armées, même fort nombreuſes, & qui n'y manqueroient de rien, ſi l'on vouloit ſe contenter du néceſſaire ; mais le luxe a fait de tels progrès, que l'entretien d'un capitaine eſt plus conſidérable que celui d'une compagnie, & celui d'un colonel que celui d'un régiment. Ce ne ſont pas les troupes qu'on eſt embarraſſé de nourrir, mais une multitude prodigieuſe d'hommes, de chevaux & de mulets ſuperflus qui font une grande conſommation de vivres & de fourrages, & qui ſont auſſi à charge dans les camps où ils mettent ſouvent la famine, qu'ils ſont embarraſſans dans les marches qu'ils

rendent d'une lenteur inſupportable. Auſſi les armées un peu nombreuſes ne peuvent-elles guères s'aſſembler que lorſque les grains ſont aſſez grands pour pouvoir être fauchés, à moins qu'on n'ait de grands magazins. Les armées Turques, dont la diſcipline & la police ne doivent certainement pas ſervir de modèles, ſubſiſtent dans leurs camps, bien plus long-tems que les armées Allemandes qui ont un égal avantage ſur les armées Françoiſes où une multitude innombrable de valets & de vivandiers gâtent autant de fourrage que les chevaux en mangent.

Lorſqu'on fourrage en avant du camp, on environne les fourrageurs d'une chaîne de troupes qui les mettent à couvert des troupes légeres, & les avertiſſent aſſez tôt pour qu'ils ayent tout le tems néceſſaire pour ſe mettre en défenſe ou ſe retirer en ordre, lorſque l'ennemi vient en forces.

On prévient le pillage & la maraude, en menant les troupes en ordre, & avec des eſcortes, au bois, à la paille, au fourrage & à l'eau, & en ne ſouffrant pas que les ſoldats quittent le camp, ni leurs compagnies, ſans permiſſion. Si l'on obligeoit les payſans, ſous peine de fortes amendes, à apporter au camp le bois, la paille, les légumes & le fourrage dont on a beſoin, le pays y gagneroit beaucoup, & l'armée ne perdroit pas tant de ſoldats qui déſertent ou qui ſont pris ou tués par l'ennemi & par les payſans; ce qui fait fondre les plus belles armées, en quelques mois de campagne. Les grands prévôts détruiſent beaucoup de maraudeurs, mais ſans empêcher la maraude. Le ſoldat ne ſent guères que ſes beſoins préſens, & ſuit ſes penchans ſans réflexion. Prévenu que ſon premier mérite eſt de ſçavoir mépriſer le danger, il ne fait pas plus de difficulté d'expoſer ſa vie pour une pomme ou

un chou, que s'il s'agiſſoit de faire ſa fortune. Dans les ſervices bien réglés, on donne aux ſoldats ce qui leur eſt néceſſaire, & l'on ne ſouffre pas qu'ils s'écartent, pour quelque raiſon que ce ſoit ; c'eſt le plus ſûr moyen de prévenir les déſordres, & d'empêcher tout le monde de voler, ſans faire pendre perſonne.

Les armées anciennes ſe contentoient de ſi peu de choſe, qu'on ne venoit pas à bout de leur couper les vivres, même en les environnant de toutes parts, & en s'emparant tellement de toutes les avenues, que leurs chefs trouvoient ſouvent des difficultés inſurmontables à faire paſſer une lettre. Aujourd'hui les armées les moins nombreuſes & les mieux diſciplinées ne pourroient pas ſubſiſter, ſi elles n'avoient pas leurs derrieres entiérement libres. Elles s'aſſurent des communications avec leurs magaſins, par le moyen des camps volans & des

places qui ſont ſur la route des convois qui ſont outre cela protégés par de groſſes eſcortes, à la faveur deſquelles les vivandiers vont chercher leurs proviſions. Comme les eſcortes ne peuvent être battues que par des corps de troupes trop nombreux, pour pouvoir ſe porter ſur les derrieres de l'armée, avec aſſez de ſecret & de diligence, pour n'être point coupés, les convois parviennent au camp, avec aſſez de ſûreté, pour peu que l'on ſoit ſur ſes gardes. Lorſque la frontiere eſt couverte de deux ou trois lignes de places fortes, l'armée en tire des avantages infinis, ſoit qu'elle veuille couvrir le pays, ou ſe porter en avant, parce que ſes munitions de guerre & de bouche, ſon artillerie de ſiége & ſes hôpitaux ſont en ſûreté dans les places. Elle marche plus leſtement, & ſubſiſte avec plus de facilité, parce qu'elle eſt ſuivie de moins d'embarras & de bouches inutiles; au lieu qu'une

armée qui ſe porte fort loin en avant de ſes places, ou qui a à faire la guerre ſur une frontiere découverte, ne ſçauroit compter que ſur les magazins qu'elle peut couvrir elle-même, & qui lui deviennent inutiles, dès qu'elle eſt obligée de s'en éloigner conſidérablement, à cauſe de la difficulté de les tranſporter, ſur-tout ſi le mouvement ſe fait en arriere; alors on eſt ſouvent obligé de brûler les magazins, ou de les laiſſer à l'ennemi: la perte d'une bataille oblige quelquefois une armée à abandonner, en peu de jours, un pays qu'elle a conquis en pluſieurs mois. La difficulté de faire ſubſiſter certaines armées, devient quelquefois ſi grande, qu'elle rend toutes les autres difficultés imperceptibles; ce qui nuit infiniment à leur réputation, parce que le public ne juge ordinairement de la force d'une armée, de ſa diſcipline ou de la capacité du général qui la commande, que par le che-

min qu'elle fait en avant ou en arriere. La difficulté de faire ſubſiſter & mouvoir une armée trop nombreuſe, oblige ſouvent à la diviſer en pluſieurs corps dont les chefs, indépendamment de la méſintelligence qui peut être parmi eux, trouvent une infinité d'obſtacles qui les empêchent d'agir de concert; ce qui fait qu'une armée fort ſupérieure à celle de l'ennemi, en nombre & même en qualité de troupes, reſte immobile, ou ſe fait battre en détail, au grand étonnement du vulgaire qui ne conſidere pas que la force des armées conſiſte moins dans le nombre & la valeur des troupes, que dans leur union.

# CHAPITRE IX.

## *De la Maniere d'aguerrir les Troupes & les Armées.*

N° 215. LE principal objet de la diſcipline eſt de rendre les troupes propres aux combats. Celles qui ne font uſage que de l'arme blanche, ont ſeulement beſoin de pouvoir marcher à l'ennemi en bon ordre, parce que dès qu'elles l'ont abordé, ce n'eſt plus tant la diſcipline que la valeur qui l'emporte. Aujourd'hui que preſque toutes les affaires ſe décident par le feu, & que celui d'un bataillon n'eſt redoutable qu'auſſi longtems que les ſoldats gardent leurs rangs, & qu'ils obéiſſent au commandement ; les troupes les plus exercées & qui ont le plus de ſubordination, doivent avoir, & ont en effet l'avan-

tage en plaine, ſur celles qui ont plus de courage, mais qui ſont moins diſciplinées. La peur eſt ſûrement la principale cauſe qui fait flotter une troupe, en préſence de l'ennemi; mais telle eſt la force de la ſubordination & de la grande diſcipline, que l'on a vu des troupes faire les manœuvres les plus difficiles & les plus fermes, quoiqu'elles ne fuſſent point encore aguerries. Ce ſilence profond & cette grande régularité dans les mouvemens & les évolutions, ne ſont néceſſaires, à la vérité, que vis-à-vis de l'ennemi; mais alors il ne faut les attendre que des troupes qui y ſont accoutumées par un long uſage, & aſſujetties par la ſubordination la plus ſévere. Ce n'eſt pas par une vaine oſtentation, ni par un attachement ridicule pour l'ordre & la régularité, que les Allemands exigent une ſi grande & ſi gênante exactitude dans tout ce qu'ils font faire à leurs

ſoldats qu'ils s'attachent à rendre ſemblables à de pures machines qui paroiſſent n'être animées que par la voix de leurs officiers, & par le ſon des inſtrumens.

Quoiqu'on ne faſſe plus guères uſage que de feu, il ne laiſſe pas d'y avoir bien des occaſions où le courage eſt plus utile que la diſcipline même ; telles ſont l'attaque & la défenſe des retranchemens, & toutes les affaires de poſtes. La valeur eſt même la premiere & la principale qualité du ſoldat ; mais ſans une très-grande ſubordination, elle eſt inſuffiſante contre les armes à feu, en raſe campagne, à moins qu'on ne veuille ſe ſervir d'armes défenſives pour pouvoir aborder l'ennemi, malgré ſon feu, & lui faire perdre par-là le principal avantage qu'il retire de ſa grande diſcipline qui ne lui ſeroit plus alors d'une ſi grande reſſource.

Lorſqu'on a des ſiéges à faire, on y emploie les troupes de nouvelle levée, & celles qui ſont le moins aguerries : les nouveaux ſoldats, même ſans le ſecours d'une grande diſcipline, s'accoutument en peu de tems au feu de l'artillerie & de la mouſqueterie, ce qui eſt déja un grand avantage ; mais ce n'eſt pas en ne faiſant que des ſiéges, qu'on met une armée en état de donner des batailles. On accoutume auſſi les nouveaux ſoldats au feu & à l'ennemi, en les envoyant ſouvent en parti, commandés par des officiers expérimentés, qui les menent avec beaucoup de précautions, ne leur faiſant voir d'abord le péril que de loin ; & qui, après pluſieurs feintes pour les éprouver, s'approchent peu-à-peu, & ne ſe déterminent à les mener ſérieuſement à l'ennemi, qu'après avoir pris toutes les meſures éloignées & prochaines, pour les faire vaincre ; car ce n'eſt que dans les combats

où les troupes ont l'avantage, qu'elles s'aguerriſſent; ceux où elles ont du deſſous, ne font que les intimider. Cette pratique eſt excellente pour aguerrir en même tems les officiers & les ſoldats; mais on ne parvient guères à rendre une armée ferme, qu'en la menant ſouvent en pleine bataille juſqu'à la portée du canon de l'ennemi, pour accoutumer les troupes à en eſſuyer le feu avec aſſurance, ſans ſouffrir que les ſoldats ſe baiſſent ni qu'ils ſe bougent, pour éviter les coups; ce qui eſt auſſi indécent qu'inutile, parce qu'un ſoldat ne riſque pas plus à reſter dans ſon rang, qu'à ſe jetter à droite ou à gauche: ce n'eſt pas non plus lorſqu'on entend paſſer un boulet de canon, qu'il eſt tems de baiſſer la tête pour l'éviter. Cette maniere d'aguerrir une armée, n'eſt pas, à la vérité, la plus facile, ni la moins périlleuſe; mais c'eſt la meilleure, la plus abrégée, & celle qui produit le

plus grand effet. Pour la mettre en pratique avec ſuccès, il faut que les troupes ſoient très-exercées & très-diſciplinées, & en état de manœuvrer & de marcher leſtement; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire, que la caſtramétation moderne ne donne aucun avantage à une armée qui veut éviter le combat.

Les camps des Romains étoient de vraies places fortes où ils ne craignoient point d'être attaqués par ſurpriſe, ni à force ouverte: lorſqu'ils vouloient changer de camp, ils pouvoient, à la faveur du retranchement, ſe préparer ſi ſecrétement, qu'ils étoient ſouvent arrivés au nouveau camp, avant que l'ennemi ſe fût apperçu qu'ils étoient partis; au moyen de quoi, ils ne riſquoient pas d'être attaqués dans leurs marches; & ils ne combattoient que quand ils le jugeoient à propos.

On ne peut diſconvenir que les trou-

pes légeres n'ayent leur utilité ; mais par l'abus qu'on en fait, elles nuiſent ſouvent plus qu'elles ne ſervent, ſur-tout lorſqu'on en a beaucoup : en eſcortant l'armée, elles empêchent qu'elle ne voie l'ennemi, pendant des campagnes entieres, & par conſéquent, qu'elle ne s'aguerriſſe ; tandis que l'ennemi, à force de les voir & de les battre, parvient bientôt à mépriſer toute l'armée, & acquiert par cela ſeul un très-grand avantage ſur elle.

# ÉLÉMENS
DE
# *L'ART MILITAIRE*
ANCIEN ET MODERNE.

## LIVRE SEPTIEME.

### *De la Fortification.*

N° 216. LEs avantages, que les fortifications peuvent donner à ceux qui les défendent, ſont immenſes, lorſque ceux qui les attaquent n'ont pas le temps & les inſtrumens avec les autres moyens néceſſaires pour les détruire : autrement ces avantages ſont renfermés dans des bornes qu'il

eſt très-difficile de reculer. Par exemple, dix hommes poſtés ſur une tour de cinquante toiſes de hauteur, ſe moqueroient de tous les efforts de cent mille hommes qui n'auroient que leurs armes pour les attaquer, & vingt-quatre heures pour les réduire; mais ils ne réſiſteroient pas ſi facilement à cinquante hommes qui pourroient employer à loiſir le canon ou la mine. Tout ouvrage, qui a pu être fait par des hommes, pourra toujours être détruit par d'autres hommes, ſi ceux qui s'intéreſſent à ſa conſervation, ne ſont pas en état d'en empêcher l'approche. Il n'y a point de muraille ſi ſolide & ſi forte, qu'un mineur ou un maçon ne vienne à bout de renverſer, ſi on le laiſſe faire. Les fortifications naturelles n'ont point elles-mêmes d'obſtacles que les hommes ne puiſſent ſurmonter, lorſqu'elles ne ſont pas défendues. Ils montent facilement ſur les rochers les plus hauts & les plus

eſcarpés, & traverſent les fleuves, les marais & les mers. Des troupes peuvent défendre un poſte, ſans le ſecours des fortifications; mais des fortifications ſeules ne ſuffiſent pas.

Quoique les fortifications ne combattent pas, & qu'elles n'ajoûtent rien à la force des machines, ni à la valeur des troupes, il ne faut pas moins, pour en faire les approches avec ſuccès, avoir une ſupériorité conſidérable ſur ceux qui les défendent, & dont on a à craindre les batteries & les ſorties.

Lorſque les batteries ne ſont pas capables d'un grand effet, on s'en garantit par différens moyens. Si rien ne peut leur réſiſter, on les démonte en leur en oppoſant de plus fortes & de mieux ſervies; en quoi les fortifications entrent ordinairement pour peu de choſe dans le rapport de l'attaque à la défenſe.

Il n'en eſt pas de même des for-

ties : les assiégés, à couvert de toute insulte, par la profondeur de leurs fossés, & la hauteur de leurs murailles, ne combattent que quand il leur plaît, & peuvent opposer presque toutes leurs forces à la fois, contre une fort petite partie de celles des assiégeans, lorsque les fortifications de la place occupent fort peu de monde pour les garder, & qu'elles sont d'une grande commodité pour les sorties qui, étant bien secondées par l'effet des batteries, peuvent souvent détruire en deux heures plus de travaux qu'on ne peut en réparer en plusieurs semaines.

# CHAPITRE PREMIER.

## *Des Places fortes des Anciens, & de leur maniere de les attaquer & de les défendre.*

N° 217. AVANT l'invention de la poudre, on fortifioit ordinairement les places, avec de ſimples murailles qu'on pouvoit élever autant qu'on vouloit, parce qu'il n'y avoit point de machines de jet aſſez fortes pour les abbatre. Ces murailles étoient ſurmontées d'un parapet de maçonnerie, avec des crenaux ou des machicoulis.

On élevoit auſſi, de diſtance en diſtance, des tours rondes ou quarrées, pour prendre l'ennemi en flanc, lorſqu'il étoit parvenu au pied de la muraille. Comme les tours n'étoient pas faites ſeulement pour défendre le pied des murailles, mais encore pour do-

miner ſur les travaux & les machines des aſſiégeans, on en faiſoit qui étoient d'un hauteur très-conſidérable.

On faiſoit les foſſés moins larges, mais plus profonds que ceux des places modernes. Comme il n'y avoit point d'ouvrages détachés, il ne falloit pas plus de monde pour garder les places qui avoient pluſieurs enceintes, que pour garder celles qui n'en avoient qu'une; ce qui donnoit aux aſſiégés un grand avantage pour pouvoir faire de nombreuſes & fréquentes ſorties, & employer toutes leurs forces contre les attaques.

Le même défaut d'artillerie & de machines équivalentes étoit favorable aux aſſiégeans, tant pour inveſtir la place, que pour en faire les approches.

On appelle *ligne de contrevallation* un retranchement dont les aſſiégeans entourent la place, pour empêcher que les aſſiégés n'en faſſent ſortir du

monde, & pour être plus en état de s'oppoſer à leurs entrepriſes ſur le camp.

La *ligne de circonvallation* eſt un autre retranchement tourné vers la campagne, & dont on ſe ſert contre les ſecours qui pourroient venir aux aſſiégés.

On n'étoit pas obligé alors de donner à ces *lignes* une fort grande étendue. Les machines de jet n'ayant pas à beaucoup près la force ni la portée du canon, on pouvoit reſſerrer les places de fort près; ce qui donnoit aux aſſiégeans pluſieurs grands avantages. Moins leurs lignes avoient d'étendue, plus il étoit aiſé de les faire bonnes, & de les bien garnir de monde. L'armée pouvoit employer plus de monde aux attaques, & réunir toutes ſes forces contre les grandes ſorties.

Les lignes des Grecs conſiſtoient

en deux murailles de briques qu'ils élevoient à ſeize pieds l'une de l'autre. Les briques étoient faites de la terre tirée des foſſés qu'ils creuſoient au pied des deux murailles, l'un du côté de la place, & l'autre du côté de la campagne. Après avoir élevé ces deux murailles paralleles, à la hauteur propoſée, il les couvroient, ainſi que l'eſpace compris entr'elles, avec des ſolives, des claies & de la terre ; ce qui leur donnoit une eſpece de plate-forme ou terraſſe fort ſolide à laquelle ils faiſoient un parapet du côté de la ville, & un du côté de la campagne. Sur cette plate-forme ils élevoient, de diſtance en diſtance, des tours quarrées de même largeur. Cet ouvrage ſervoit tout à la fois de retranchement & de cazernes. Les ſoldats, logés ſous la plate-forme & dans les tours, ne pouvoient pas être plus à portée des poſtes qu'ils devoient défendre ; & les

deux lignes n'en formant qu'une, il falloit moitié moins de ſentinelles pour les garder.

Les lignes des Romains étoient faites comme le retranchement de leurs camps, (N° 202.) On peut lire dans les Commentaires de Céſar, (*Livre VII, Chap. LXXII, de la Guerre des Gaules*,) la deſcription qu'il donne des lignes d'Alexia, & la défenſe qu'il y fit. Le travail étoit immenſe. Il étoit néceſſaire, pour conſtruire de pareilles lignes, & pour les défendre contre de ſi grandes forces, qu'une armée auſſi diſciplinée, auſſi laborieuſe & auſſi aguerrie fût animée par la préſence d'un ſi grand chef. Toutes les cohortes épuiſerent leurs forces dans les différens combats qu'elles ſoutinrent avec la plus grande préſence d'eſprit, ſans qu'il arrivât le moindre déſordre en faiſant les manœuvres les plus difficiles & les plus hardies.

Les anciens prenoient beaucoup de

places, en leur coupant les vivres ; ce qui étoit moins difficile, parce qu'il falloit peu de monde pour garder des lignes auſſi fortes, & d'auſſi peu d'étendue. Lorſque les places étoient pourvues de vivres pour long-tems, ou qu'ils vouloient, pour des raiſons particulieres, les réduire promptement, ils les attaquoient avec beaucoup d'art & d'intelligence.

Comme les machines de jet ne portoient pas bien loin de but en blanc, & qu'on les plaçoit ſouvent ſur des murailles & des tours très-élevées, de ſimples parapets n'euſſent pas été ſuffiſans pour garantir de leurs traits. Ils faiſoient, avec des claies & de la charpente, des eſpeces de galeries qu'ils nommoient *vignes*. Celles qui étoient paralleles à la place, & qui ſervoient à couvrir les troupes qui ſoutenoient les attaques, étoient garnies de claies, ſeulement du côté de la place, & par-deſſus. Celles qui ſer-

voient de communications, étoient garnies de claies des deux côtés, lorſqu'il en étoit beſoin, pour n'y être point vu de la place.

Outre les tours mobiles, ils avoient pluſieurs autres machines, moins conſidérables, qui avoient différens noms & différens uſages.

La *tortue* étoit une eſpece de chambre mobile faite d'une charpente à l'épreuve des catapultes & des baliſtes. Il y en avoit de différentes formes & de différentes grandeurs. Elles ſervoient à couvrir les travailleurs qui applaniſſoient le terrein ſur lequel les tours devoient paſſer; ceux qui conſtruiſoient les *vignes* & les galeries de communication, & ceux qui combloient le foſſé, ou qui ſervoient les *béliers*.

Les *mantelets* étoient des eſpeces de parapets mobiles que les travailleurs pouſſoient devant eux, pour ſe couvrir.

Par le moyen de ces différentes machines, les aſſiégeans ſe portoient d'abord juſques ſur le bord du foſſé qui leur ſervoit de contrevallation, lorſqu'il étoit revêtu. Ils n'avoient plus à ſe fortifier contre les ſorties, que par les flancs ; ce qui leur étoit aiſé, à cauſe du peu de diſtance de la contrevallation. Il ne reſtoit plus alors aux aſſiégés d'autre reſſource que de défendre leurs murailles.

Le *bélier* étoit une longue piece de bois, garnie de métal par le bout, & ſuſpendue à-peu-près horizontalement, ou portée ſur des rouleaux, de maniere à pouvoir être miſe facilement en mouvement par un grand nombre d'hommes qui la lançoient avec beaucoup de violence contre la muraille, pour la percer ou l'abbatre. On plaçoit auſſi les béliers dans les tours ambulantes qui étoient encore plus avantageuſes pour cela, que les tortues, parce que les hommes placés

ſur les tours, chaſſoient à coups de traits les aſſiégés du haut de la muraille.

Céſar ſe ſervoit ordinairement d'une eſpece de galerie d'une forte charpente qu'il appelle *muſcule*, que l'on tranſportoit ſur des rouleaux juſqu'au pied de la muraille. Cette galerie, couverte à l'épreuve de tout ce que les aſſiégés pouvoient jetter deſſus, ſervoit à mettre à couvert les maçons qui arrachoient les pierres de la muraille les unes après les autres; & à meſure que le travail avançoit, ils étayoient la muraille avec des piéces de bois ſec qu'ils entouroient de matieres combuſtibles auxquelles ils mettoient le feu, lorſqu'on vouloit faire tomber la muraille. Rien n'eſt comparable à l'activité des ſoldats de Céſar pour ces ſortes de travaux.

Les Gaulois faiſoient des remparts d'une conſtruction admirable. Après avoir applani le terrein, ils étendoient

deſſus de longues poutres entre leſquelles ils laiſſoient des intervalles égaux à leurs largeurs. Entre chaque poutre, ils mettoient du côté du foſſé, une pierre de taille de même épaiſſeur que les poutres, & rempliſſoient le reſte de chaque intervalle, avec de la terre bien battue. Les poutres étoient attachées par le bout, du côté de la ville, afin qu'on ne pût pas les arracher. Sur ce premier lit on en faiſoit un ſecond dont les poutres étoient poſées ſur les pierres, & les pierres ſur les poutres du premier, & l'on continuoit de la même maniere à élever le rempart juſqu'à la hauteur qu'on vouloit lui donner. Chaque poutre ſe trouvant entre quatre pierres, & chaque pierre entre quatre poutres, on ne pouvoit ni brûler ni abbatre le rempart; & il ne reſtoit à l'aſſiégeant de parti à prendre, que de paſſer par-deſſus; ce qui étoit moins difficile dans ce tems-

là, parce qu'il n'y avoit point de canon.

Les Grecs ſe ſervoient de grandes tours qu'ils conduiſoient fort près des murailles que ces tours ſurpaſſoient de beaucoup en hauteur. Les ſoldats, qui étoient au dernier étage, faiſoient abandonner la muraille avec leurs baliſtes ; après quoi, on paſſoit de la tour ſur la muraille, par le moyen d'un pont que l'on abbaiſſoit pour donner l'aſſaut.

On faiſoit auſſi des terraſſes d'une hauteur & d'une largeur étonnantes, ſur leſquelles on élevoit des tours à dix étages, pour commander la place. Il y avoit des ſituations qui exigeoient ces grands travaux, qui pouvoient devenir indiſpenſables, lorſqu'on n'avoit pas toute la ſupériorité néceſſaire ſur les aſſiégés ; ce qui arrivoit ſouvent, la plûpart des villes étant défendues par leurs propres habitans, qui ayant à combattre pour la vie ou au moins pour la liberté, devenoient tous ſoldats, &

ſe défendoient avec la plus grande opiniâtreté.

Il ne faut pas juger de la force des fortifications des anciens, par la durée de leurs ſiéges. Quelques places pouvoient être ſituées ſi avantageuſement, qu'on ne croyoit pas pouvoir les réduire autrement que par famine. Pluſieurs chefs entreprenoient des ſiéges, ſans avoir la ſupériorité néceſſaire ſur les aſſiégés; car la force d'une place n'eſt que relative. Telle place tiendra dix ans contre vingt mille hommes, qui pourroit être priſe en huit jours, par une armée trois fois plus forte. Le peu de tems que Céſar employoit à prendre les places les plus fortes & les mieux défendues, prouve bien que les fortifications les plus parfaites de ce tems-là n'étoient pas la principale cauſe de la lenteur avec laquelle on faiſoit les ſiéges.

CHA-

# CHAPITRE II.

## *Des Fortifications modernes.*

N° 218. L'INVENTION de l'artillerie, ſur-tout depuis qu'on en emploie beaucoup dans les ſiéges, a fait abandonner les anciennes fortifications. De ſimples murailles & leurs parapets de pierre ne pouvant pas réſiſter au canon, on a imaginé les remparts dont les parapets de terre ſont plus difficiles à détruire, & plus aiſés à réparer que ceux de maçonnerie.

On ſe ſert de deux eſpeces de deſſeins, pour repréſenter les fortifications ſur le papier; le *plan* & le *profil*.

Le *plan* eſt une coupe horizontale où l'on voit les longueurs & les largeurs des différentes parties des remparts & des foſſés, & généralement toutes leurs dimenſions horizonta-

les, ainſi que les ouvertures de leurs angles.

Le *profil* eſt une coupe verticale qui fait connoître la hauteur de chaque partie des remparts, & la profondeur des foſſés. On ſe ſert d'une échelle beaucoup plus grande pour les profils, que pour les plans, afin que les plus petites parties puiſſent y être repréſentées diſtinctement.

Dans tous les profils on marque le niveau du terrein, par une ligne indéfinie qui fait qu'on diſtingue facilement les parties qui ſont au-deſſus du niveau de la campagne, de celles qui ſont au-deſſous.

La *Figure* 2 eſt le plan d'une partie de l'enceinte d'une place.

La *Figure* 3 eſt un profil pris ſur la ligne AB de la *Figure* 2.

Le rempart, qui entoure la ville, eſt appellé *corps de place.* Il eſt compoſé de *baſtions* & de *courtines.*

Le *baſtion* eſt la partie du rempart

qui avance dans la campagne. Il a deux *faces* & deux *flancs*. L'angle formé par les deux faces, eſt appellé *angle flanqué*. On nomme *angle d'épaule*, l'angle qui eſt formé par un flanc & une face.

La *courtine* eſt la partie du rempart qui eſt compriſe entre deux baſtions. On la fait d'une longueur convenable, ainſi que les faces, pour que le canon & la mouſqueterie des flancs puiſſent plonger & porter dans toute l'étendue du foſſé, & que l'ennemi n'y ſoit à couvert nulle part. La plus grande diſtance où le fuſil peut tuer du monde, eſt de cent cinquante toiſes; mais la plus grande diſtance de l'angle flanqué d'un baſtion aux flancs des baſtions voiſins n'eſt ordinairement que de cent vingt ou cent trente toiſes, & ſouvent beaucoup moindre.

Le *rempart* eſt de terre; on lui donne, du côté de la place, le talus que les

terres prennent d'elles-mêmes, lorſqu'elles ne ſont pas ſoutenues. Sa hauteur ordinaire eſt de dix à douze pieds, lorſque le terrein eſt uni.

Le *parapet* eſt fait de terre choiſie & paſſée à la claie. On lui donne vingt ou vingt-quatre pieds d'épaiſſeur au ſommet, & ſept pieds & demi de haut. Pour que les ſoldats puiſſent tirer commodément par-deſſus le parapet, on fait une marche de trois pieds de hauteur, & de quatre pieds & demi de large, qu'on nomme *banquette*, à laquelle on donne un talus de ſix pieds, pour pouvoir y monter & en deſcendre facilement. Le bord intérieur du parapet eſt revêtu en gazon. On lui donne le moins de talus qu'il eſt poſſible, afin que le ſoldat ſe découvre moins en tirant.

On nomme *terre-plein* la partie du rempart compriſe entre la banquette & le talus intérieur. On donne au *terre-plein* toute la largeur néceſſaire,

pour la commodité de l'artillerie, que l'on y mene par le moyen des *rampes* pratiquées dans le talus & diſpoſées, comme on peut le voir dans le deſſein, (*Fig.* 2.) Ces rampes ont dix ou douze pieds de largeur & une pente fort douce. Lorſqu'on a beaucoup de terres, on remplit l'intérieur des baſtions que l'on nomme *baſtions pleins*. On nomme *baſtions vuides* les baſtions dont les flancs & les faces ont ſeulement un terre-plein, comme celui de la courtine.

Le rempart eſt ordinairement revêtu, du côté du foſſé, d'une muraille qui a cinq pieds d'épaiſſeur au ſommet, avec un grand talus & des contreforts, contre la grande pouſſée des terres, (*Fig.* 3.)

La profondeur du *foſſé* eſt ordinairement de quinze à vingt pieds. Sa largeur devant l'angle flanqué eſt de ſeize ou dix-huit toiſes. Son bord extérieur, qu'on nomme *contreſcarpe*,

eſt aligné aux angles d'épaule, afin que le fond du foſſé ſoit entiérement expoſé au feu des flancs. La contre-ſcarpe eſt revêtue d'une muraille qui a ſeulement trois pieds d'épaiſſeur au ſommet, avec un talus & des contre-forts.

L'ouvrage qui eſt devant la courtine, (*Fig.* 2,) eſt appellé *demi-lune*; ſon rempart eſt un peu moins élevé & moins large que celui du corps de la place. Le parapet eſt le même; mais le foſſé n'a que dix à douze toiſes de largeur. Ses faces ſont *flanquées*, c'eſt-à-dire défendues par celles des baſtions.

On fait pluſieurs autres ouvrages détachés, de différentes grandeurs & de différentes figures, dont on peut voir le plan & la deſcription dans les traités de fortification. Ces ouvrages ont leurs remparts & leurs foſſés, & ſont conſtruits & diſpoſés de maniere que leur intérieur, ainſi que le fond de

leurs foſſés, ſont entiérement expoſés au feu des aſſiégés, afin que l'ennemi, en les attaquant, & même après les avoir pris, n'y ſoit nulle part à couvert du canon ni des coups de fuſil. Ces ouvrages forment pluſieurs enceintes dont chacune eſt dominée par celle qu'elle enveloppe ; enſorte que la plus extérieure eſt beaucoup plus baſſe que le corps de la place.

On éleve parallélement à la contreſcarpe, à ſix toiſes de diſtance, un parapet de ſept pieds & demi de haut, que l'on nomme *glacis*, parce que ſa pente eſt continuée juſqu'au niveau de la campagne, (*Fig.* 2 & 3.) L'eſpace compris entre la contreſcarpe & le *glacis*, eſt appellé *chemin couvert.* Les parapets qu'on fait de diſtance en diſtance, dans le chemin couvert, tant pour ſe garantir des ricochets, que pour pouvoir y diſputer le terrein pied à pied, ſont appellés

*traverſes*. Ils ſont de la hauteur du glacis.

La partie du chemin couvert compriſe entre les deux traverſes qui ſont aux extrémités de l'arrondiſſement de la contreſcarpe, eſt appellée *place d'arme de l'angle ſaillant*. On fait auſſi une *place d'arme* à chaque angle rentrant, que l'on nomme *place d'arme de l'angle rentrant*.

En tems de guerre, on plante ſur toutes les banquettes du chemin couvert une forte paliſſade qui ſort de terre d'environ cinq pieds trois pouces. On laiſſe entre chaque traverſe & le glacis un paſſage de huit pieds de large, qui ſe ferme par une barriere.

On fait, au milieu de chaque face des places d'armes des angles rentrans, une petite coupure qui ſe ferme par une barriere.

Les portes de la ville ſont au milieu des courtines. Les ponts ſont de char-

pente. On entre dans le chemin couvert, par une coupure faite dans le glacis, (*Fig.* 2.) Il y a des corps-de-garde dans tous les ouvrages que l'on doit traverſer pour aller dans la ville. On ne fait que le moins de portes que l'on peut, parce qu'il faut beaucoup de monde pour les garder.

Il y a d'autres portes ou *poternes*, dont on ne fait uſage qu'en tems de ſiége, pour entrer dans le foſſé. On les fait au milieu de chaque courtine; on en fait auſſi aux flancs: elles ſont maſquées d'un mur de trois pieds d'épaiſſeur, que l'on n'abbat que lorſqu'il eſt néceſſaire. On monte dans le chemin couvert, par des eſcaliers pratiqués dans la contreſcarpe à tous les angles. On en fait de pareils pour aller dans les demi-lunes & dans les autres ouvrages extérieurs. Lorſqu'il y a de l'eau dans le foſſé, on y fait, en tems de ſiége, des ponts de charpente,

qui ne s'élevent que de quelques pouces au-deſſus de la ſurface de l'eau. On ſe ſert auſſi de bateaux, pour traverſer le foſſé.

Il y a des remparts qui ne ſont revêtus que juſqu'à la moitié ou aux deux tiers de leur hauteur. D'autres ne ſont revêtus qu'en gazon. Ils n'en ſont que meilleurs contre l'artillerie; mais ils ſont d'un uſage dangereux, par rapport aux ſurpriſes. On laiſſe, entre le pied du talus extérieur du rempart & le bord de ſon foſſé, une berme ſur laquelle on plante une forte paliſſade. On en plante une autre horizontalement dans le talus, à la hauteur du terre-plein; on la nomme *fraiſe*. De quelque ſolidité que ſoient les fraiſes & les paliſſades, elles ne valent jamais un revêtement, ſur-tout lorſqu'il n'y a point d'eau dans le foſſé.

Pour pouvoir tirer le canon, on

fait des ouvertures au parapet, que l'on nomme *embraſures*. Elles ont neuf pieds de largeur par-devant, c'eſt-à-dire du côté du foſſé ; leur ouverture du côté de la place, ainſi que leur profondeur, ſe réglent ſur le calibre des piéces, & la hauteur des affûts. On fait une embraſure de dix-huit pieds en dix-huit pieds. Le ſolide de terre, qui reſte entre deux embraſures, ſe nomme *merlon*. On fait auſſi aux angles flanqués des baſtions, des plates-formes aſſez hautes, pour que le canon, que l'on y place, puiſſe tirer par-deſſus le parapet. Ces batteries ſont appellées *batteries à barbette*.

Lorſqu'on fortifie une place, il eſt rare que les inégalités du terrein, la figure & la ſituation de la ville n'obligent pas à s'écarter de la régularité ; mais on ſe contente de faire enſorte que toutes les parties du corps de la

place & des *dehors*, ou ouvrages extérieurs, ſoient bien flanquées, & qu'on n'y ſoit vu nulle part des batteries que l'ennemi pourroit conſtruire ſur quelques hauteurs voiſines, & dont on ſe garantit par des traverſes, ou en élevant davantage quelques parties du rempart.

Les flancs les plus grands & les mieux couverts ſont les meilleurs. Mais comme ils ne ſçauroient contenir tant de canon, qu'on ne puiſſe leur en oppoſer encore davantage, & que le canon ne ſçauroit voir, ſans être vu, on ne doit donc pas s'étonner ſi tout ce qu'on a imaginé juſqu'à préſent pour perfectionner les flancs, n'a encore rien diminué de la facilité avec laquelle on les démonte & on les fait abandonner, lorſqu'on eſt ſupérieur en artillerie. On fait quelque fois pluſieurs flancs les uns ſur les autres, pour oppoſer un plus grand feu

au paſſage du foſſé ; mais le peu de hauteur des flancs bas peut avoir de très-grands inconvéniens, ſur-tout lorſque le foſſé eſt ſec, ou qu'il y a trop peu d'eau. On fait auſſi des batteries ſouterreines dont on maſque les embraſures, lorſqu'elles ne ſont pas aſſez élevées au-deſſus du fond du foſſé.

# CHAPITRE III.

## *De la Garde des Places, & des Précautions contre les ſurpriſes & les attaques bruſques.*

Nº 219. ON ne confie guère la garde des places, qu'à des troupes reglées, ſut-tout lorſqu'elles ſont à portée de l'ennemi. Comme les garniſons, dans ce cas-là même, ſont quelquefois très-foibles, parce qu'elles ſont peu nombreuſes, & ſouvent compoſées de troupes de nouvelle levée, on y ſupplée par le grand ordre avec lequel le ſervice ſe fait.

Ce ne ſont pas tant les enceintes d'une grande étendue, que celles d'un mauvais profil, qui exigent beaucoup de monde pour les garder. Lorſque la hauteur des revêtemens ſurpaſſe les plus longues échelles, & qu'on ne

peut abſolument pénétrer dans la place qu'en faiſant une bréche ou en comblant un foſſé ; comme il eſt aiſé à la garniſon la plus négligente & la plus foible de s'en appercevoir & de s'y oppoſer, la place eſt hors d'inſulte. Au contraire toute la vigilance d'une forte garniſon ne l'empêcheroit pas d'être forcée dans une place d'une étendue médiocre ; mais dont l'enceinte ne ſeroit pas revêtue ni défendue par un foſſé d'eau. La garniſon n'auroit point d'autre avantage que celui de combattre à couvert d'un parapet, tandis que l'ennemi en auroit de bien plus conſidérables ; pouvant agir avec ſes forces réunies, à l'endroit & à l'heure qu'il lui plairoit, & par conſéquent avec plus de vigueur & de réſolution, que ne ſçauroient faire des troupes diſperſées dans un grand nombre de mauvais poſtes dont la perte d'un ſeul entraîne celle de la place & de la garniſon même.

On fait murer avec ſoin les portes ou poternes, & les embraſures dont on peut ſe paſſer, & fermer généralement toutes les ouvertures par où l'ennemi pourroit pénétrer dans la place. On rehauſſe les murailles qui ſont trop baſſes, comme ſont ordinairement les revêtemens des flancs bas ; ou bien on les garnit, au ſommet, de *chevaux de friſe*, qui ſont des ſolives traverſées par quantité de bâtons aiguiſés on ferrés par les deux bouts, & qui préſentent leurs pointes de tous côtés. On en met auſſi à l'entrée & à la ſortie des rivieres. Les égouts & les aqueducs ſe ferment avec de fortes grilles de fer. Lorſque le rempart n'eſt pas revêtu juſqu'au ſommet, on y ajoûte une fraiſe ; ou on creuſe, à quelques toiſes du pied du revêtement, un foſſé de quinze ou dix-huit pieds de largeur, qu'on nomme *cunette*, & que l'on remplit d'eau, s'il eſt poſſible.

On empêche, par le jeu des écluſes, que l'eau des foſſés ne ſe gele. On la tient d'abord fort haute ; & dès qu'elle eſt couverte de glace, on la laiſſe écouler, afin que la glace n'étant plus ſoutenue, elle ſe briſe ; & on recommence la même manœuvre, autant de fois qu'il en eſt beſoin.

Lorſqu'on n'a point d'écluſes ni d'autres moyens pour empêcher que l'eau ne ſe gele, on fait jetter ſur les talus extérieurs des remparts une grande quantité d'eau qui ſe gele à l'inſtant, & les rend ſi gliſſans, qu'il eſt impoſſible d'y monter. Cela ne demande pas un grand travail. Dès que la glace peut porter, on y fait de diſtance en diſtance, des trous où l'on puiſe l'eau, avec des pelles de bois, pour la jetter ſur le talus du rempart.

Comme la plûpart des dehors ſont vus, & même flanqués du corps de la place, on ne garde ordinairement

que ceux qui couvrent les portes, & par leſquels on paſſe pour aller dans la ville. Tant que l'ennemi n'eſt point entré dans la place même, la priſe du chemin couvert & de tous les dehors ne le mene qu'à eſſuyer inutilement le feu de la place.

On ne compte ſur la ſolidité des portes & des grilles, non plus que ſur la hauteur des murailles, qu'autant qu'elles ſont gardées par des ſentinelles que des rondes & des patrouilles tiennent continuellement très-alertes.

Il y a à chaque porte un homme qu'on nomme la *conſigne*, qui écrit les noms des étrangers qui entrent dans la ville, & les donne au *major* qui les confronte avec ceux qu'il reçoit en même tems des aubergiſtes. Les commis qui ſont aux portes, pour empêcher la contrebande, viſitent les voitures, avec trop de ſoin, pour que des hommes, qui s'y ſeroient ca-

chés, puſſent échapper à leur vigilance.

Plus la garniſon eſt foible, plus on prend de précautions contre les ſurpriſes. On ouvre les portes plus tard, & ſeulement après avoir fait reconnoître les environs. On laiſſe fermées celles qu'on peut ſe diſpenſer de tenir ouvertes ; & l'on ne ſouffre pas qu'il entre ni qu'il ſorte des perſonnes tant ſoit peu ſuſpectes.

Ce n'eſt pas le peu de tems que l'arrivée ſubite de l'ennemi laiſſe pour prendre les armes, & pour faire des diſpoſitions, mais le trouble que cauſe ſon arrivée inattendue, qui lui donne une victoire facile. Lorſque les troupes y ſont préparées, elles prennent les armes ſans terreur, & vont en bon ordre occuper les poſtes qu'on leur a marqués. Pour cela il ne faut pas que les officiers & les ſoldats ſoient diſperſés chez les bourgeois, ni attendre, pour

les raſſembler, qu'il ſurvienne une alarme. Au défaut de cazernes, qui ſont, à tous égards, d'un excellent uſage, on ſe ſert de quelques maiſons où on loge des compagnies entieres, & même des bataillons; & l'on ne ſouffre pas que les ſoldats ſortent ſans permiſſion. Sous prétexte de vouloir s'aſſurer ſi le ſervice ſe fait avec la plus grande exactitude, on donne, de tems en tems, de fauſſes alarmes; on envoie à tous les poſtes, pour voir s'ils ſont occupés, & ſi les ordres qu'on a donnés, ſont exécutés; & l'on punit ſévérement juſqu'aux moindres négligences. La garniſon & la bourgeoiſie étant une fois accoutumées aux fauſſes alarmes, ne ſont pas ſi facilement troublées par les véritables.

Lorſqu'on eſt ſur le point d'être attaqué, on tâche de perſuader à la garniſon, que c'eſt un piége que l'on a tendu à l'ennemi, & dans lequel il va

donner imprudemment, ou du moins que l'on a été ſuffiſamment informé de ſes deſſeins, & aſſez tôt pour pourvoir à tout, au point de n'avoir rien à craindre. Ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires que la garniſon eſt moins aguerrie, & que la place eſt plus mauvaiſe. Quoiqu'il ne puiſſe rien arriver de pire à un ſoldat, dans une affaire, que d'y être tué, & qu'il ſoit bien prévenu qu'une victoire coûte ſouvent autant de monde, qu'une défaite ; rien ne ſert tant à l'affermir dans le péril, que l'eſpérance de vaincre, & ne l'intimide davantage que ce qui ſemble annoncer une déroute ; ſon imagination étant plus frappée de l'idée du péril commun, que de ſon danger particulier, & des ſuites du danger, que du danger même.

Alexandre avoit une ſi grande connoiſſance du cœur humain, qu'il tira peut-être plus de ſervice de la peur

de ſes ennemis, que de la ſinguliere valeur de ſes ſoldats. Le courage ne peut produire que des effets limités, parce que la valeur du ſoldat a des bornes qu'il ne ſçauroit reculer; au lieu que la peur peut lui ôter la force du corps, & la raiſon en même tems. Le courage des *Macédoniens* ne leur donna point d'*aîles;* mais la peur fit tourner la tête & tomber les bras aux *Sogdiens;* & Alexandre fut bienheureux qu'elle leur laiſſât des jambes pour deſcendre d'un poſte où il s'en falloit bien qu'il ne fût en état de les aller chercher, (*Quinte-Curce, Liv. VII, Chap. XI.*) Tous les grands chefs anciens & modernes ont étudié les cauſes & les effets de la peur. Quoique la plûpart des peuples de l'Europe ayent aujourd'hui les mêmes armes, & à-peu-près la même diſcipline, il eſt pourtant arrivé, pendant les deux dernieres gueres, des choſes qui ont

étonné beaucoup de monde. De très-petites garniſons ſe ſont défendues avec la plus grande fermeté dans de très-mauvaiſes places ; tandis que des garniſons très-nombreuſes, & auſſi-bien compoſées, n'ont fait que très-peu de réſiſtance dans des places qui paſſent pour très-fortes. Dans le moral, non plus que dans le phyſique, il n'y a point d'effet ſans cauſe. Un officier, qui a de la tête & qui ſçait ſon métier, craint peu l'influence des aſtres, la fatalité du deſtin & les caprices de la fortune, & ne doute pas que les affaires n'aillent comme on les mene.

# CHAPITRE IV.

## *Des Fortifications de Campagne.*

N° 220. LEs fortifications de campagne, dont on ſe ſert depuis l'invention de l'artillerie, ſont de pluſieurs eſpeces, & fort différentes les unes des autres, tant pour le plan que pour le profil.

Lorſqu'on veut ſeulement ſe garantir des coups de fuſil, on creuſe un foſſé de deux ou trois pieds de profondeur, dont les terres ſervent à faire, du côté de l'ennemi, un parapet dont le ſommet eſt élevé de quatre pieds & demi au-deſſus du fond du foſſé. Si l'on veut être plus à couvert, on éleve davantage le parapet, & l'on fait une banquette. Pour aller plus vîte, on fait en même tems un foſſé en dehors, dont les terres ſont employées

ployées au parapet qui, par ce moyen-là, eſt bientôt fait.

Les retranchemens d'un profil plus élevé ont ſeulement un foſſé en dehors. Le parapet étant élevé au moins de ſix à ſept pieds au-deſſus du niveau de la campagne, couvre ſuffiſamment les troupes qui ſont au pied de la banquette. Lorſqu'il eſt élevé de plus de huit ou dix pieds, on rehauſſe la contreſcarpe de quelques pieds, par un petit glacis ſur lequel l'ennemi eſt plus en bute au feu du retranchement.

On régle la largeur & la profondeur du foſſé ſur la quantité de terres dont on a beſoin pour le parapet & les banquettes. Les parapets ont depuis trois pieds juſqu'à dix-huit d'épaiſſeur au ſommet.

On a coutume de revêtir le talus intérieur des parapets en gazon ou avec des *fauciſſons* qui ſont des faſcines de dix à douze pouces de diametre, dont les hars ſont fort ſerrées

& fort près les unes des autres. Quelquefois on ſoutient les terres avec un clayonnage qui eſt plus ſolide, & d'une moindre conſommation de faſcines, que les ſauciſſons.

A l'égard du talus extérieur, il eſt moins néceſſaire qu'il ſoit revêtu. On laiſſe, entre le pied du talus & le foſſé, une berme d'une largeur ſuffiſante pour que l'éboulement des terres n'entraîne pas la chute d'une partie du parapet. Lorſque le parapet a beaucoup d'épaiſſeur, on lui donne une grande pente, afin que l'ennemi poſté ſur la berme ne puiſſe pas voir dans le retranchement, ſans ſe découvrir conſidérablement; en quoi ces parapets ont un grand avantage ſur ceux qui ont fort peu d'épaiſſeur, & qui ſervent autant à ceux qui ſont ſur la berme, qu'à ceux qui ſont ſur la banquette.

Quelque peu d'épaiſſeur que l'on donne à un parapet de terre, il n'eſt

pas poſſible que le ſoldat placé ſur la banquette, découvre le fond du foſſé, comme faiſoient les Romains, avec leurs parapets de pieux & de clayonnage. Ce n'eſt donc que par le moyen des flancs, qu'on peut voir l'ennemi lorſqu'il eſt deſcendu dans le foſſé ou qu'il s'eſt poſté ſur la berme. Les retranchemens ſont flanqués ordinairement par des *redans* au lieu de baſtions. Un redan diffère d'un baſtion en ce qu'il n'eſt compoſé que de deux faces qui flanquent les courtines, & en ſont flanquées.

Si l'uſage des flancs a ſon utilité, il a auſſi ſes inconvéniens. Ils augmentent l'étendue des retranchemens; enſorte qu'il faut plus de tems pour les conſtruire, & de monde pour les border. Dans les pays de montagnes, il eſt preſque toujours impoſſible d'accommoder la régularité du deſſein aux inégalités du terrein. Dans les terreins même les plus unis & les moins

dominés, on eſt ſouvent forcé de donner aux retranchemens plus d'étendue qu'on ne voudroit.

On appelle *redoute* une eſpece de petit fort, compoſé de quatre faces, au milieu de l'une deſquelles on laiſſe une entrée. On fait des redoutes de différentes grandeurs. Quoiqu'elles n'ayent point de flancs, elles ne laiſſent pas de faire une très-grande réſiſtance, lorſqu'elles ſont d'une grandeur raiſonnable, d'un bon profil, & ſuffiſamment garnies de monde. On y met auſſi de l'artillerie.

# CHAPITRE V.

## *De l'Inveſtiture des Places, & des Lignes de Circonvallation & de Contrevallation.*

N° 221. SI l'on ne conſidere les places que par rapport aux avantages quelles procurent, on trouvera peut-être qu'on ne ſçauroit en avoir trop. Mais ſi l'on fait attention à ce que les fortifications coûtent à conſtruire & à entretenir, à la quantité de monde qu'il faut pour les garder & ſur-tout pour les défendre, & au peu de réſiſtance que font les meilleures places, lorſqu'elles ne ſont pas ſuffiſamment pourvues de monde, d'artillerie & de munitions; on verra bientôt que, pour tirer bon parti des places fortes, il faut en avoir peu, & qu'elles ſoient ſituées ſi avantageuſement, qu'elles puiſſent procurer au

pays toute la ſûreté, & aux armées toutes les commodités poſſibles.

Lorſqu'une place eſt menacée d'un ſiége, le gouverneur a ſoin d'y faire entrer tout ce qui peut ſervir à ſa défenſe, & d'en faire ſortir tout ce qui peut y nuire. Pour s'y oppoſer le plus qu'on peut, on envoie un corps de cinq ou ſix mille chevaux, qui marche jour & nuit, avec tout le ſecret & toute la diligence poſſibles, pour ſe ſaiſir, à ſon arrivée, de toutes les avenues de la place, dont cette cavalerie s'approche encore davantage, pendant la nuit, pour veiller plus exactement à ce que perſonne n'y entre ni en ſorte. Pour engager l'ennemi à dégarnir la place qu'on veut aſſiéger, on en fait quelquefois inveſtir une autre.

Les troupes envoyées pour inveſtir la place, qu'on veut aſſiéger, ſont bientôt ſuivies de toute l'armée qui campe autour de la place, à l'extrémité

de la plus grande portée du canon, les troupes ayant le dos tourné vers la place.

On trace la circonvallation deux cens toiſes en avant du front du camp. Elle a ordinairement cinq ou ſix lieues d'étendue. Lorſqu'on fait une contrevallation, on l'éloigne encore davantage de la queue du camp, afin qu'elle ait moins d'étendue. Cette diſpoſition qui eſt d'une grande commodité par rapport aux fourrages, au bois & à l'eau, eſt extrêmement foible contre les ſecours qui pourroient venir aux aſſiégés; les lignes ayant trop d'étendue pour qu'on puiſſe les faire d'un bon profil & les garnir ſuffiſamment de monde. Si la circonvallation a douze ou quinze mille toiſes, il faut trente mille hommes pour la border d'un ſeul rang, & l'armée doit fournir des troupes dans bien d'autres endroits.

La circonvallation eſt ordinairement

coupée par une ou plusieurs rivieres qui traversent la place, ou qui passent fort près, & sur lesquelles on fait autant de ponts qu'il en est besoin pour la communication des quartiers de l'armée; à quoi les assiégés peuvent s'opposer, lorsqu'ils ont des écluses: en les fermant, ils font déborder la riviere en dessus de la ville; & en les ouvrant, il donnent des courans qui entraînent les ponts de bateaux qui sont en dessous.

On fait aussi des camps retranchés, lorsque la situation est favorable, pour obliger les assiégeans à donner une si grande étendue à leur circonvallation, qu'il ne soit pas difficile de la forcer pour secourir la place.

Quelques difficultés, & quelques embarras que l'on trouve à tenir une place investie, l'expérience a fait voir qu'on n'avoit cependant rien de mieux à faire, & que la plus mauvaise place

eſt imprenable, tant qu'elle conſerve une communication avec l'armée qui la protege.

Des lignes d'une ſi grande étendue ne ſont d'une bonne défenſe contre une *armée de ſecours*, que lorſqu'elles ſont couvertes en partie par des rivieres, des marais ou des eſcarpemens qui réduiſent l'ennemi à ne pouvoir attaquer que dans un petit nombre d'endroits que l'on peut fortifier plus exactement & garnir ſuffiſamment de monde; encore faut-il, pour pouvoir profiter de ces avantages, avoir le loiſir de faire conduire dans les lignes toute l'artillerie & les munitions de guerre & de bouche dont on a beſoin pour tout le ſiége, avant que l'ennemi puiſſe s'y oppoſer; ce qui n'eſt pas aiſé à faire, lorſqu'il eſt queſtion d'un ſiége conſidérable, où il s'en fait une conſommation prodigieuſe. Pour la ſûreté de l'armée aſſiégeante & de ſes con-

vois, on emploie une ſeconde armée, qu'on appelle *armée d'obſervation*, qui ſe poſte entre l'armée de ſecours & les lignes. Elle eſt compoſée des meilleures troupes & des plus aguerries.

Lorſqu'on n'a pas aſſez de troupes pour former deux armées, & que les lignes ne ſont pas aſſez bonnes pour y attendre l'ennemi, on en ſort pour le combattre : comme on y laiſſe peu de monde, il eſt dangereux que l'ennemi ne jette du ſecours dans la place, & ne ſe retire ſans combattre.

Il eſt rare que la plus nombreuſe garniſon oſe attaquer l'armée aſſiégeante dans ſon camp ; elle pourroit être facilement coupée & enveloppée à une ſi grande diſtance de la place : auſſi ne fait-on pas ſouvent des lignes de contre-vallation. Comme on craint peu d'y être attaqué en plein jour, on ne les fait point à l'épreuve du canon.

Lorſque la circonvallation eſt pro-

tégée par une armée d'obſervation, ou qu'on ne veut pas y attendre l'ennemi, on lui donne moins d'étendue, & on la fait d'un moindre profil; elle ſert beaucoup contre les petits ſecours que l'ennemi pourroit envoyer aux aſſiégés.

Lorſqu'on n'a point d'armée d'obſervation, & que l'on veut attendre l'ennemi dans les lignes, on en fait le parapet à l'épreuve du canon. S'il y a des hauteurs qui commandent le camp, on y fait paſſer la circonvallation, ou bien on les occupe par des forts ou des redoutes qu'on ſe garde bien de multiplier ſans de fortes raiſons; les troupes n'étant déja que trop diſperſées derriere une ligne d'une ſi grande étendue, & qu'on a aſſez de peine à rendre bonne, même lorſque le terrein eſt le plus favorable.

# CHAPITRE VI.

## *Des Approches.*

N° 221. L'INVENTION de l'artillerie n'a pas fait faire des changemens ſeulement dans la maniere de fortifier les places, mais encore dans celle de les attaquer & de les défendre. Au lieu des galeries de claies & de charpente, dont les anciens ſe ſervoient pour ſe garantir des traits des aſſiégés, on fait des foſſés de deux ou trois pieds de profondeur, dont la terre ſert à faire un parapet du côté de la place, (*Fig.* 4.)

Les uns ſont paralleles à l'enceinte de la place, & ſont appellés *places d'armes* ou *paralleles*. Les autres ſont nommés *tranchées*. Les meilleures ſont celles qui, ſans être enfilées dans aucun endroit, conduiſent au pied des

fortifications, par le chemin le plus court.

On fait ordinairement trois paralleles; la premiere, à trois cens toiſes du glacis; la ſeconde, à cent cinquante; & la troiſieme, au pied du glacis. Cette diſpoſition eſt relative à deux objets; le feu de la place, & les ſorties qui deviennent plus redoutables, à meſure qu'on s'approche davantage.

Lorſque la garniſon eſt forte, & que la place eſt bien pourvue d'artillerie, ſi l'on s'aviſoit d'ouvrir la tranchée au pied du glacis, en commençant par la troiſieme parallele, le peu d'ouvrage qu'on auroit pu faire, pendant la premiere nuit, à la faveur de l'obſcurité, ſeroit ſans doute bientôt raſé par le canon, ou comblé par les ſorties, dès que le jour ſeroit venu. Au contraire, ſi l'on ouvroit la tranchée à une diſtance plus grande que celle où le canon peut nuire, ce ſeroit perdre du tems inutilement. La

diſtance la plus avantageuſe n'eſt pas la même pour tous les ſiéges, parce que les circonſtances ſont différentes.

L'artillerie de la place reſtant la même, il eſt évident que plus on fait d'attaques, moins on a de feu à eſſuyer dans chacune. Autrefois on ouvroit la tranchée de pluſieurs côtés à la fois, pour partager davantage le feu de la place, & l'attention de la garniſon; mais les attaques étant ſéparées, & ſouvent fort éloignées les unes des autres, plus la garde de la tranchée étoit diviſée, moins elle étoit en état de réſiſter, à chaque attaque, aux forces réunies de la garniſon. La grande étendue, que l'on donne aujourd'hui aux paralleles, procure le même avantage, ſans avoir les mêmes inconvéniens.

Les parties de la tranchée qui ſont hors de la portée du fuſil du chemin couvert, ſe font à découvert à la faveur de l'obſcurité. On trace le tra-

vail avec des faſcines que l'on met bout à bout, & que l'on arrête avec des piquets que l'on enfonce dans la terre. Cela fait, les travailleurs commencent à piocher & à jetter la terre du côté de la place, au-delà de la faſcine qui les régle dans l'obſcurité.

Lorſque le feu de la place commence à être trop dangereux pour travailler à découvert, on emploie la *ſape*. Autrefois elle ſe faiſoit par un ſeul homme qui, ayant fait un trou où il étoit à couvert des coups de mouſquet, il continuoit à creuſer ſur l'alignement qu'on lui donnoit, & jettoit les terres du côté de la place; ce qui ne pouvoit qu'être fort long. Préſentement on a des compagnies de *ſapeurs*. Ils ſe ſervent de *mantelets*, de *gabions*, de *fagots de ſape*, de *faſcines* & de *ſacs-à-terre*.

Le *mantelet* eſt une eſpece de petit parapet de madriers à l'épreuve du mouſquet, porté ſur deux roues avec

un petit timon dont le ſappeur ſe ſert pour pouſſer le mantelet devant lui, à meſure que ſon travail avance.

Le *gabion* eſt une eſpece de panier cylindrique ſans fond, & garni par le bas, de pointes que l'on enfonce en terre, pour le fixer.

On appelle *fagot de ſape* une groſſe faſcine fort ſerrée, de trente à trente-ſix pouces de longueur, garnie d'un piquet que l'on enfonce en terre, pour la faire tenir de bout.

Le *ſac-à terre* eſt un ſac de groſſe toile que l'on remplit de terre, & dont on ſe ſert pour ſe garantir des coups de fuſil.

Lorſque le feu de la place commence à devenir dangereux, on poſe ſur le tracé une rangée de gabions, derriere laquelle on creuſe, avec toute la diligence poſſible, un foſſé dont les terres ſervent d'abord à remplir les gabions; ce qui forme en peu de tems un parapet à l'épreuve du mouſ-

quet, que l'on fortifie enſuite, en continuant à jetter la terre du côté de la place. Pour peu que les nuits ſoient longues, & qu'on faſſe de diligence, l'ouvrage eſt aſſez avancé, lorſque le jour vient, pour que le canon ne puiſſe pas le faire abandonner.

Quand le feu eſt trop violent pour pouvoir poſer les gabions à découvert, on commence la ſape par un bout. Un ſapeur poſe un gabion ſur l'alignement & pouſſe devant lui un mantelet, à la faveur duquel il remplit ſon gabion avec la terre qu'il tire d'un foſſé auquel il donne ſeulement un pied & demi de profondeur & autant de large; après quoi, il pouſſe ſon mantelet un peu plus avant pour pouvoir placer un autre gabion, qu'il remplit de même. Un ſecond ſapeur approfondit le foſſé d'un demi-pied, & l'élargit d'autant, en jettant la terre dans le premier gabion ou au-delà. Un troiſieme & un quatrieme ſapeurs

approfondiſſent & élargiſſent l'ouvrage encore chacun d'un demi-pied, en jettant les terres du côté de la place, pour fortifier le parapet. Comme les gabions, ſi ſerrés qu'ils ſoient, laiſſent entr'eux des ouvertures par où les balles pourroient pénétrer, on ferme ces ouvertures avec des *fagots de ſape* ou des *ſacs-à-terre*. Pour rehauſſer le parapet, on poſe des faſcines ſur les gabions. Cette ſappe va jour & nuit. Lorſque les ſapeurs lui ont donné trois pieds de profondeur, & autant de large, on y met des travailleurs qui continuent à l'élargir & à jetter les terres du côté de la place. Si c'eſt une tranchée, ils lui donnent dix ou douze pieds de large; & quinze ou dix-huit, ſi c'eſt une parallele.

### *Des Batteries.*

N° 223. Lorſqu'une place eſt ſur le point d'être aſſiégée, on y fait de grands

amas de faſcines, de piquets, de madriers, de ſacs-à-terre & de toutes les choſes utiles à la défenſe. On fait proviſion d'affûts de rechange ; & l'on répare les fortifications. Comme on ne peut pas prévoir de quel côté l'ennemi dirigera ſes attaques, ni ſçavoir en quels endroits il placera ſes batteries, on ne fait des embraſures qu'aux parties des parapets, qui ont des objets fixes ; telles ſont les flancs. On fait des batteries à barbette aux angles flanqués des baſtions, & aux endroits où l'on juge qu'elles pourront être utiles. A l'égard des autres batteries, on ſe contente de faire tous les préparatifs & toutes les diſpoſitions néceſſaires, pour pouvoir les conſtruire avec toute la ſolidité & toute la diligence poſſibles, par-tout où l'on en aura beſoin.

Le parapet d'une batterie eſt appellé *épaulement*.

Les épaulemens des batteries de bombe, n'ont point d'embraſures; mais ils ſont revêtus de ſauciſſons, comme ceux des batteries de canon, & conſtruits de même avec beaucoup de ſolidité.

Quoique tous les parapets du corps de la place & des dehors ſoient des épaulemens auxquels il ne reſte qu'à faire des embraſures, & que les aſſiégés puiſſent faire toutes leurs batteries ſans obſtacle, tandis que les aſſiégeans ſont obligés de faire les leurs ſous le feu de celles de la place, cela n'empêche pas qu'elles ne ſoient ſouvent démontées, en cinq ou ſix heures, par celles des aſſiégeans qui ſont placées à une telle diſtance de la place, qu'elles peuvent produire un grand effet pendant le jour, quoiqu'elles ne puiſſent pas recevoir un grand dommage du feu de la place pendant la nuit. Le canon a aſſez de force pour

nuire à une très-grande distance ; mais il est moins redoutable, parce qu'il tire moins juste.

On place ordinairement les batteries de canon sur les prolongemens des faces des ouvrages qui ont vue sur les attaques, afin de pouvoir les battre à ricochet ; lorsqu'on en a démonté les batteries. On construit les batteries de bombes à côté de celles de canon. On les distingue dans le plan, (*Fig.* 4 ,) par leurs épaulemens sans embrasures, & derriere lesquels on marque les mortiers par de petits zéros.

Lorsqu'on place les batteries un peu en avant de la seconde parallele, elles sont à une distance suffisante pour qu'on puisse les construire sans être beaucoup exposé au feu du chemin couvert ; & en même tems elles sont assez près, pour faire un très-grand effet, quand elles sont finies. Lorsque la place est bien pourvue d'ar-

tillerie, & que les nuits ſont fort courtes, il ſeroit plus dangereux qu'utile d'approcher trop les batteries, parce qu'on perdroit plus de monde en les conſtruiſant, & qu'elles ne feroient pas un plus grand effet, lorſqu'elles ſeroient achevées. Au contraire, lorſque les nuits ſont longues & obſcures, il y a moins de danger & plus d'utilité à s'approcher davantage, pour mieux découvrir les batteries de la place, pendant le jour qui eſt ordinairement moins clair & moins ſerein.

Il eſt rare que les batteries de la place tiennent long-tems contre celles de la tranchée, même lorſque l'artillerie de la place eſt la plus nombreuſe. Mais outre que les batteries des aſſiégeans ſont ordinairement placées plus avantageuſement & ſur un plus grand front, ils ont auſſi bien plus de monde pour les ſervir ; au lieu qu'il n'y a pas quelquefois trente canoniers dans

une place où il y a cent piéces d'artillerie.

Quoique le canon ait beaucoup plus de force que les machines de jet des anciens, les aſſiégeans ne laiſſent pas de ſe garantir du feu de la place, plus facilement & à moins de frais, parce que le canon & le mouſquet portant fort loin de but en blanc, & les fortifications étant peu élevées, il ſuffit de s'enfoncer de quelques pieds dans la terre, pour être à couvert. Les aſſiégés conſommeroient des munitions pour mille écus, ſans faire pour dix piſtoles de dommage dans la premiere parallele; & lorſque les batteries ſont une fois établies, celles de la place ſont bientôt démontées, ou ſi occupées à leur répondre, qu'elles ne peuvent mettre aucun obſtacle aux progrès de la ſape.

### *Des Sorties.*

N° 224. Les tranchées & les pla-

ces d'armes ne ſont pas des fortifications. Elles ſervent ſeulement à mettre les aſſiégeans à couvert du feu de la place. La garde de la tranchée, qui ſe tient dans les paralleles, n'y attend pas l'ennemi, & en ſort pour le combattre en terrein égal. Elle ne doit donc compter que ſur ſes propres forces; encore ſont-elles trop diſperſées pour pouvoir ſe réunir aſſez promptement contre une ſortie. Comme cette garde doit être prête à combattre, à toute heure de jour & de nuit, les mêmes troupes ne ſçauroient reſter à la tranchée durant tout le ſiége; auſſi les releve-t-on tous les jours. La garde de la tranchée ne peut donc être compoſée que d'une bien petite partie de l'armée aſſiégeante qui eſt déja aſſez occupée de la garde de ſon camp & de ſes lignes, & fatiguée par les détachemens qu'elle doit fournir pour quantité d'autres uſages. Lorſque les travailleurs de la tranchée ont

leurs

leurs armes, le plus léger prétexte ſuffit pour les déterminer à les prendre; & par conſéquent, il quittent le travail à chaque inſtant. On en tire meilleur parti, en leur faiſant laiſſer leurs armes au camp; mais alors ils ne font plus partie de la garde de la tranchée. Quelque déſavantageuſe que ſoit la défenſive à laquelle l'aſſiégeant eſt réduit, à cauſe de la longue portée du canon de la place, qui l'oblige à tenir ſon camp très-éloigné, & le réduit à ne pouvoir oppoſer aux ſorties, qu'une très-petite partie de ſes forces, & même avec un grand déſavantage, il ne laiſſe pourtant pas de leur réſiſter & de les repouſſer avec ſuccès. Cela ne ſeroit pas ſi aiſé, ſi les fortifications n'avoient pas des défauts qui empêchent qu'une garniſon nombreuſe ne puiſſe agir offenſivement avec toutes ſes forces à la fois. Lorſque les foſſés ſont ſecs, ils en

ſont plus commodes pour les ſorties; mais ils ſont moins ſûrs contre les ſurpriſes. On n'y remédie qu'en mettant tant de monde dans les ouvrages, que la garniſon la plus nombreuſe eſt bientôt, par cela ſeul, épuiſée de veilles & de fatigues, bien loin de ſonger à faire des ſorties. S'il y a de l'eau dans les foſſés, les ouvrages extérieurs & le corps de la place ſont d'une plus grande défenſe; mais les communications de la place à ces ouvrages & à la contreſcarpe ſont plus difficiles & moins aſſurées. Les places d'armes des angles rentrans ne ſont bonnes que pour les petites ſorties. Une garniſon nombreuſe, qui s'aſſembleroit imprudemment dans le chemin couvert, y ſeroit bientôt écraſée par les bombes & les ricochets: enfin réduite à défiler par un petit nombre de coupures étroites, il ſeroit bien difficile qu'elle vînt à bout

de ſe former ſur le glacis, ſous le feu de la tranchée, auquel elle ſeroit entiérement en bute ; ce qui fait, ſans doute, que des garniſons très-nombreuſes ſont ſouvent réduites à ne pouvoir faire que de très-petites ſorties, & même avec tant de lenteur & de difficultés, qu'il eſt aiſé de les repouſſer, même avec fort peu de monde. Les grandes ſorties ſe font ordinairement pendant la nuit. Le plus grand ſuccès, qu'elles puiſſent avoir, eſt de ruiner les travaux des aſſiégeans, & de diſperſer la garde de la tranchée ; ce qui ne ſuffit pas pour leur faire lever le ſiége. Si la garniſon trahie par un eſpion ou un déſerteur, ou prévenue par la prévoyance des aſſiégeans, vient à donner dans une embuſcade, cela ſeul peut entraîner immédiatement la perte de la place. Pour qu'une nombreuſe garniſon agiſſe, dans une grande ſortie, avec toute

la réſolution & la vigueur dont les troupes ſont capables, il faut qu'elles ſoient perſuadées que toutes les meſures ſont ſi bien priſes, & les ordres ſi bien donnés, qu'une partie de la garniſon ne ſera pas abandonnée par l'autre, & que, quelque choſe qui arrive, on pourra du moins ſe retirer en ordre; ce qui dépend de l'opinion que l'on a, dans la place, de la capacité du gouverneur.

# CHAPITRE VII.

## *De l'Attaque & de la Défenſe du chemin couvert, des Dehors & du Corps de la Place.*

N° 225. LORSQU'ON eſt parvenu au pied du glacis, on continue à s'avancer par la ſape, juſqu'à quatorze ou quinze toiſes de la paliſſade; alors on s'étend à droite & à gauche, formant ſur chaque angle ſaillant une petite place d'arme, (*Figure* 4,) ſur le parapet de laquelle on éleve une terraſſe formée de pluſieurs lits de gabions, avec un parapet de gabions. Cette terraſſe eſt appellée *cavalier de tranchée.* On la fait aſſez haute pour que les grenadiers, qui en bordent le parapet, puiſſent voir le fond du chemin couvert, & le faire

abandonner à coups de fuſils ; après quoi, on continue à s'avancer par la ſape, juſques ſur le parapet du chemin couvert, le long duquel on s'étend pour le border entiérement juſqu'aux angles ſaillants du chemin couvert des demi-lunes collatérales. On pénetre, en même tems, par la ſape, dans le chemin couvert, ſur-tout dans les *places d'armes*, tant pour mieux s'en aſſurer la priſe, que pour mieux découvrir le fond du foſſé. Lorſqu'on eſt ainſi établi ſur la contreſcarpe, on ne craint plus les ſorties. Les batteries de la place ayant été démontées par celles des aſſiégeans, & les parapets fort endommagés, les aſſiégés tourmentés par les bombes & les ricochets, ne ſçauroient beaucoup nuire par le feu de leur mouſqueterie.

Les aſſiégés comme les aſſiégeans, pour ſe garantir des coups de fuſils, bordent leurs parapets de ſacs-à-terre.

On en met un rang ſur le ſommet du parapet, avec des intervalles aſſez grands, pour y paſſer aiſément le fuſil, &, par-deſſus chacune des ouvertures que les ſacs laiſſent entr'eux, on met un autre ſac; ce qui forme des crenaux très-commodes. Lorſque le canon vient à emporter quelques-uns de ces ſacs, il ne faut qu'un inſtant pour réparer le dommage.

Lorſque la garniſon eſt nombreuſe, & ſur-tout que l'artillerie des aſſiégeans n'a pas pu prendre une aſſez grande ſupériorité ſur celle de la place, on feroit peu de progrès par la *ſape* & par le moyen des *cavaliers de tranchée*. On eſt obligé, dans ce cas-là, d'attaquer le chemin couvert, de vive force. Cette opération eſt ordinairement la plus meurtriere de tout le ſiége; encore n'eſt-elle pas toujours la plus ſûre, ni, par conſéquent, la plus abrégée. Pour ſe préparer à cette

attaque, on adoucit le talus du parapet de la derniere parallele, ou on y fait des banquettes, afin que les troupes puiſſent en ſortir en pleine bataille; & l'on fait, ſur le revers de cette parallele, de grands amas de gabions, de faſcines & de toutes les choſes néceſſaires pour pouvoir s'établir ſur le parapet du chemin couvert, après en avoir chaſſé l'ennemi.

Lorſque le chemin couvert eſt bien garni de monde, le trajet de la derniere parallele à la paliſſade eſt extrêmement meurtrier pour les aſſiégeans; mais dès qu'ils ſont arrivés ſur le parapet du chemin couvert, leur grande ſupériorité en nombre & en qualité de troupes, joint à l'avantage du terrein, leur donne une victoire facile, même lorſque les aſſiégés veulent encore ſe défendre avec opiniâtreté.

Quelquefois les aſſiégés bordent le

chemin couvert très-épais, avec leurs meilleures troupes qui ont ordre de faire tout le feu poſſible ſur l'ennemi, depuis le moment qu'il paroît hors de la parallele juſqu'à ce qu'il ſoit à quinze pas de la paliſſade, & alors de faire une derniere décharge & de ſe retirer très-promptement par toutes les communications, afin de laiſſer agir le feu de la place, auquel l'ennemi ſe trouve tout-à-coup en bute, ſans pouvoir y répondre; ce qui l'oblige à quitter la partie, pour ne pas perdre plus de monde inutilement; après quoi, les troupes, qui s'étoient retirées du chemin couvert, peuvent y rentrer, avec certitude qu'elles n'y ſeront plus troublées le reſte de la nuit.

*Des Mines.*

N° 226. On fait, ſous le chemin couvert, parallélement à la contreſcarpe, & à vingt pieds de profondeur, &

plus, s'il eſt poſſible, une galerie de maçonnerie de ſix pieds de haut qu'on nomme *galerie majeure*; au moyen de laquelle, les mineurs en font quantité d'autres beaucoup moins hautes & moins larges, qui s'étendent ſous le glacis où elles ſe partagent chacune en deux ou trois branches ou *rameaux* qui conduiſent à autant de petites *chambres* ou *fourneaux* que l'on remplit de poudre, pour faire ſauter le terrein qui eſt au-deſſus. Ce que les aſſiégeans préviennent, en creuſant dans la derniere parallele, & plus en avant encore, quantité de puits du fond deſquels leurs mineurs pouſſent des galeries vers la contreſcarpe, pour détruire celles des aſſiégés, en faiſant jouer quantité de fourneaux.

Lorſque la poudre renfermée dans une mine, vient à s'enflammer, la terre, qu'elle enleve, lui réſiſte par ſa ténacité, ſon poids & ſon inertie,

La flamme, qui doit faire un très-grand effort pour vaincre tous ces obſtacles, preſſe avec la même force le fond & les parois latérales de la chambre, & par-là ébranle les terres à une grande diſtance de tous les côtés, & fait ébouler les galeries qui ne ſont pas trop éloignées.

Dans ces travaux ſouterreins où les mineurs des deux partis cherchent à ſe traverſer les uns les autres le plus qu'ils peuvent, quoiqu'on ne puiſſe pas employer beaucoup de monde, de part & d'autre, & que les aſſiégés paroiſſent avoir bien de l'avantage, ils ſont cependant bientôt forcés d'abandonner le terrein aux aſſiégeans. Il y a des difficultés infinies à faire circuler l'air dans les mines ; ce qui oblige à relever les mineurs à chaque moment. Les mineurs de la place ne peuvent partir que de leurs galeries majeures. Ceux des aſſiégeans ſe ſer-

vent de tous les *entonnoirs* que forment les fourneaux des deux partis, pour aller en avant, lorſque la garniſon n'eſt pas aſſez forte, pour s'y oppoſer par de vigoureuſes ſorties.

### *De l'Attaque & de la Défenſe des Dehors & du Corps de la Place.*

N° 227. Lorſqu'on eſt maître de la contreſcarpe, on y dreſſe des batteries, les unes pour battre en bréche, & les autres pour démonter les flancs.

On fait ordinairement une bréche à l'angle flanqué de la demi-lune, & une à la face de chaque baſtion du front attaqué. On n'emploie plus guères la mine pour faire bréche, que lorſque le canon ne ſuffit pas.

On deſcend dans le foſſé, par des galeries que l'on fait ſous le chemin couvert, vis-à-vis des bréches auxquelles on communique à couvert, par le moyen d'un épaulement ou parapet,

ou d'une galerie qui traverſe le foſſé. Quand il y a de l'eau dans le foſſé, on y fait, avec des pierres & des faſcines, une digue aſſez large, pour pouvoir y faire un épaulement du côté du flanc. Lorſque l'eau eſt courante, & ſur-tout qu'elle eſt fournie par des écluſes, les difficultés augmentent, quand on ne peut pas ruiner les écluſes à force d'y jetter des bombes.

Autrefois on faiſoit des retranchemens dans les baſtions que l'on défendoit avec beaucoup d'opiniâtreté & même de ſuccès. Aujourd'hui la plûpart des places ſe rendent, après la perte du chemin couvert & même avant; au grand ſcandale du vulgaire qui ne ſçauroit ſouffrir que les choſes aillent autrement qu'il imagine quelles devroient aller.

Lorſqu'on avoit fort peu d'artillerie, au lieu de s'en ſervir pour démonter celle de la place, on ne s'occupoit

ſouvent qu'à abbatre les clochers & les édifices les plus apparens de la ville. La grande hauteur du corps de la place, qui n'étoit couvert ordinairement que par un glacis ſouvent peu élevé, ſembloit inviter les aſſiégeans à battre en bréche de fort loin. Tandis qu'on faiſoit une mauvaiſe bréche à la pointe d'un baſtion, on travailloit à s'en approcher par une ſimple tranchée qui ſouvent n'étoit ſoutenue d'aucune place d'armes. Arrivé enfin ſur le bord du foſſé, au lieu de s'étendre ſur un grand front, on ne ſongeoit qu'à en faire le paſſage. On n'employoit pas plus d'art dans les aſſauts. Aujourd'hui on ſçait tirer tout un autre parti des troupes & de l'artillerie. Les premieres batteries que l'on fait, ſont aſſez éloignées de la place, pour pouvoir être conſtruites ſouvent ſans perdre un homme, & aſſez près pour démonter quelquefois, en cinq ou ſix

heures, toutes celles des assiégés ; après quoi, les ricochets & les bombes font un si grand ravage sur les remparts, dans les fossés & les chemins couverts, qu'il n'est plus possible aux assiégés de s'y maintenir.

Quand on est parvenu à s'établir sur la contrescarpe, on la borde sur une si grande étendue ; & les batteries, qu'on y établit, sont en si grand nombre, & si judicieusement disposées, que les assiégés ne se trouvent plus à couvert nulle part. Et lorsque la place est une fois ouverte, il est bien rare que la garnison la plus ferme ose y attendre un assaut. Il est trop tard alors, pour s'opposer aux progrès de l'assiégeant.

Lorsque le corps de la place est couvert par des ouvrages extérieurs, on s'établit par la sape, d'abord au sommet des bréches de ces ouvrages dans lesquels on s'étend ensuite, au-

tant qu'il en eſt beſoin ; pour pouvoir s'y maintenir. On y dreſſe les batteries dont on a beſoin, ſoit pour démonter celles de la place qu'on n'a pas pu voir d'ailleurs, ou pour faire des bréches ; en quoi la rapidité des progrès de l'aſſiégeant dépend de ſa ſupériorité en monde & en artillerie.

FIN.

# TABLE
## DES
## *MATIERES.*

### A

*Approches.* On ne ſçauroit prévenir la ruine des meilleures fortifications, qu'en empêchant l'ennemi d'en approcher, Tome II, page 274
Pour faire les approches d'une place, il faut être plus fort que ceux qui la défendent, 275, 276
Comment on faiſoit les approches avant l'invention de la poudre, 282, 283, 284
Maniere de les faire aujourd'hui. Voyez le Chapitre VI, 324

*Armes* des anciens, Tome II, 39
Les avantages & les défauts des armes défenſives, 43
Pourquoi les boucliers ſont préférables aux armures, 46
Deſcription de la targe des Romains, & ſes avantages, 46 & 47
La cavalerie des anciens n'étant utile que par ſa viteſſe, ne devoit pas porter des armes peſantes, 48

Inconvéniens qu'il y a, par rapport à la diſcipline, à diminuer le poids des armes, 202

*Armes* à feu; pourquoi elles crevent, lorſque le bouchon eſt un peu éloigné de la poudre, Tome I, 326
Leurs proportions doivent être réglées ſur l'uſage qu'on en veut faire, 364
L'invention des armes à feu n'eſt pas à beaucoup près la principale cauſe des changemens arrivés dans les armées modernes, Tome II, 185
Elles ne ſont redoutables qu'autant que les troupes ſont diſciplinées & aguerries, 205

*Armées*. Pourquoi il eſt difficile d'en former de bonnes, Tome II, 1
Les armées ſont plus redoutables par la qualité des troupes que par le nombre, 62
Il y a des bornes au-delà deſquelles la force d'une armée n'augmente plus à proportion du nombre des troupes, & d'autres enfin au-delà deſquelles elle ne pourroit que s'affoiblir en devenant plus nombreuſe, 75
La réputation des armées & de leurs chefs fait partie de leur force, 161

*Armées* d'obſervation. Leur utilité, 321

*Artillerie*. Les piéces d'artillerie peuvent avoir les mêmes proportions en grand

qu'en petit ; & les plus petites porteroient auſſi loin que les autres, ſans la réſiſtance de l'air, Tome I, 362
L'artillerie ſert moins dans les batailles, que la valeur des troupes, Tome II, 209
Mauvais uſage qu'on en faiſoit autrefois dans l'attaque des places, 349
On en fait un meilleur emploi aujourd'hui, 350

*Aſſauts.* Pourquoi ils ſont devenus plus rares, Tome II, 349

*Athlètes.* Leur régime & leurs exercices, Tome II, 21
Leurs manieres de combattre, 22
Leurs récompenſes, 25
Leur force & leur viteſſe, 26

## B

*Balle.* Comment elle perd ſa force en s'enfonçant à une profondeur médiocre dans l'eau, Tome I, 289
Elle eſt réfléchie par la ſurface de l'eau, 351
Comment elle peut plonger dans la tranchée, 352
Pourquoi elle perce une planche ou une cuiraſſe ſans l'ébranler ſenſiblement, 367

*Baliſte*, machine de jet des anciens. Sa conſtruction & ſon méchaniſme, Tome I, 303

Sa force, 306
Cette machine doit avoir en grand les mêmes proportions qu'en petit, 312
Deux baliſtes ſemblables doivent porter des traits ſemblables à des diſtances égales, 313

*Batailles.* Les grands chefs ont preſque toujours cherché à donner des batailles, Tome II, 176
Céſar domta autant de puiſſances, qu'il donna de batailles, 181
Effets de la bataille de Pharſales, 182
De celles d'Iſſe & d'Arbelles, 183

*Batteries.* Diſpoſitions & précautions des aſſiégés, par rapport à celles de la place, Tome II, 331
Comment & à quelle diſtance les aſſiégeans placent leurs premieres batteries, 333
Pourquoi celles de la place réſiſtent rarement à celles de la tranchée, 334

*Bombe.* Pourquoi on donne plus d'épaiſſeur au culot qu'au côté oppoſé, Tome I, 356
Comment les éclats acquierent une grande force, 357.

## C

CAMPS des Lacédémoniens, Tome II, 123

Des autres Grecs & des Macédoniens, 134
Des Romains, 136
Les principes ſur leſquels leur caſtramétation étoit fondée, *ibid.*
Le retranchement, 139
La garde du camp, 144
L'ordre & la police qu'on y obſervoit, 145
Camps modernes, 243
Diſpoſition la plus convenable, tant pour la ſûreté de l'armée que pour qu'elle puiſſe ſe porter dans le plus grand ordre, & avec toute la promptitude poſſible, ſur ſon champ de bataille, 244
On choiſit les camps relativement aux circonſtances dans leſquelles on ſe trouve, 246
Précautions pour la ſûreté de l'armée, 250
Cette maniere de camper, quoique moins bonne que celle des Romains, eſt plus convenable, 251

*Canon.* Deſcription de cette piéce d'artillerie, Tome I, 318
Comment il doit être chargé pour la plus grande force de l'exploſion, 324
Pourquoi il a un recul conſidérable, lors même qu'il n'y a qu'un ſimple bouchon ſans boulet, ſur la poudre, 330
La force que le boulet acquiert en

parcourant l'ame de la piéce, n'eſt qu'une très-petite partie de l'effet de la poudre, 331

Les piéces de même calibre tourmentent d'autant plus leurs affûts, qu'elles ſont plus légeres, 333

La piéce ſort de ſa direction, durant l'exploſion, 335

La preſſion de la flamme ſur les parois de la piéce eſt prodigieuſe, 337

La piéce s'affoiblit à force de tirer, 341

Pourquoi les piéces de campagne ſont peu redoutables dans les batailles, à trois ou quatre cens toiſes de diſtance, 345

La portée du canon a des bornes au-delà deſquelles il ne ſeroit pas poſſible de l'augmenter ſenſiblement, 346

Les inégalités des différentes portées d'une même piéce viennent moins de la force de la poudre, que de la forme des boulets qui ne ſont pas tous également polis & ſphériques, 347

*Catapulte*, machine qui jettoit des pierres, Tome I, 317

*Cavalerie.* Il y en avoit de différentes eſpeces chez les Grecs, Tome II, 47

Celle des Romains avoit le poids & la force de la cavalerie la plus peſante & la viteſſe de la plus légere, 48

Néceſ-

Néceſſité d'avoir de la cavalerie, quoiqu'elle ſoit plus embarraſſante & plus diſpendieuſe que l'infanterie légere, 80
Inutilité de la ſupériorité en cavalerie, lorſqu'on n'eſt pas en état de la faire ſoutenir par l'infanterie, 81
Des armes de la cavalerie moderne, 210

## D

*Dehors*, ou ouvrages extérieurs. Régles que l'on ſuit dans leur conſtruction, Tome II, 294 & 299
Comment on y communique en tems de ſiége, 297.

*Deſpote.* Quelle eſt la nature du gouvernement deſpotique, Tome II, 108
Quelle eſpece d'hommes cette forme de gouvernement peut produire, & de quelle diſcipline ils ſont ſuſceptibles, 111.

*Diſcipline.* Son utilité, Tome II, 223
Les officiers doivent joindre l'expérience à la théorie, 232
Effets de la diſcipline moderne, 235
Elle rend les troupes fermes en plaine, 265
Comment les Allemands gouvernent leurs ſoldats, 266

## E

*Ecluses.* Leur utilité pour empêcher que l'eau des fossés ne se gele, Tome II, 305
Pour faire déborder les eaux en dessus de la place & donner les courans en dessous, afin de séparer les quartiers de l'armée assiégeante, 320

*Equipages.* Quels étoient ceux des Grecs, Tome II, 121
Avantages que les anciens trouvoient à n'en avoir que le moins qu'il leur étoit possible, 169
Combien les équipages des armées modernes sont embarrassans dans les camps, 243
Et dans les marches, 253
Inconvéniens qu'il y a à diminuer trop les fardeaux des soldats, 256
Les équipages les plus faciles à transporter sont les plus utiles, 257

*Exercices.* Comment les exercices fortifient le corps, Tome II, 15
Leurs bons & leurs mauvais effets, 26 & 27
Les Romains s'exerçoient au maniment des armes & des chevaux, 48
Utilité de l'exercice dans les troupes modernes, 226
Inconvéniens qu'il y a à laisser parler les soldats à l'exercice, 228

## F

*Flancs.* Pourquoi les meilleurs peuvent toujours être démontés, Tome II, 300
Défauts des flancs bas, 301
Utilité & inconvéniens des flancs dans les fortifications de campagne, 315

*Fourrages.* Les camps retranchés des Romains leur donnoient une grande facilité pour les fourrages, Tome II, 166
Pourquoi les armées modernes subsistent si difficilement, même dans les pays les plus fertiles, 258
Précautions contre les surprises & contre le pillage, 259
Mesures que l'on prend pour la sûreté des convois, 262
Utilité des places fortes, *ibid.*
Pourquoi la difficulté de subsister est souvent cause que les armées perdent leur réputation, 263

*Fortifications.* En quoi consistent les avantages qu'elles peuvent donner à ceux qui les défendent, Tome II, 273

## H

*Homme.* Description du corps humain, Tome II, 5
Comment il croît & se fortifie, 13
Il y a une certaine taille qui est la

plus avantageuſe. Un homme plus gros ou plus grand perdroit plus en agilité qu'il ne gagneroit en force. Un autre qui ſeroit plus petit ou plus mince, perdroit plus en force qu'il ne gagneroit en agilité, 17

Quelles ſont les différentes eſpeces d'hommes, dont les troupes modernes ſont compoſées, 191 & 196

## J.

*Javelots.* Leurs différentes eſpeces, Tome II, 40

*Inveſtiture.* Diſpoſitions pour & contre, Tome II, 318

Néceſſité d'inveſtir les places pour les réduire par un ſiége, 320

## L

*Légion.* De quelle eſpece d'hommes elle étoit compoſée, Tome II, 125

Leurs armes, 127

Dans quel ordre les légions combattoient, & comment elles étoient placées par rapport aux alliés, 129

Changemens faits dans les légions, 131

Avantages de l'ordre dans lequel elles combattoient, 132

*Lignes.* Le nombre des lignes ne doit pas être le même pour toutes ſortes

d'armées, ni pour la même armée, dans toutes sortes de circonstances, Tome II, 57
Les armées modernes combattent sur un trop petit nombre de lignes, 240
Lignes de contrevallation & de circonvallation des anciens, Tome II, 279
Avantages & défauts de celles d'aujourd'hui, 319 & 321
On donne plus d'étendue & de solidité à la circonvallation, lorsqu'on veut y attendre l'ennemi, 323

## M

*Machines*. Il y en a qui ne doivent pas avoir les mêmes proportions en grand qu'en petit, Tome I, 267

*Machines* de jet des anciens, Tome I, 303
Elles devoient avoir les mêmes proportions en grand qu'en petit, 312
Les petites devoient porter aussi loin que les grandes, 313

*Manubalistes*. Sorte de machines de jet des anciens, Tome I, 315

*Marches*. Ordre observé par les Romains, Tome II, 146
Celui qu'on observe dans les armées modernes, 253 & 255.

*Mines.* Pourquoi les assiégés sont obligés de céder malgré les avantages qu'ils paroissent avoir dans ces travaux souterreins, Tome II, 347

*Monarchie.* Cette forme de gouvernement, qui convient peu à une petite nation, est la meilleure pour une grande, Tome II, 103

*Mortier.* Comment on le charge & on le pointe, Tome I, 355
Sa force, 357
Pourquoi il ne jette pas les bombes avec une grande justesse, 358

## O

OFFICIERS. Pourquoi on donne une grande préférence à la noblesse dans le choix qu'on fait des Officiers dans les monarchies, Tome II, 191
Ils ont autant besoin de la théorie que de la pratique, 232

*Ordres* de bataille. Lorsqu'on range une troupe ou une armée en bataille, il ne faut pas seulement considérer la grandeur, mais encore la durée de l'effort qu'elle peut faire, Tome II, 51
Une troupe doit avoir un certain nombre de rangs & de files, pour avoir la plus grande force possible, à

proportion du nombre des hommes qui la compoſent, 54 & 55
Les corps, qui ſont trop petits, ſont moins défectueux que ceux qui ſont trop grands, 56
Une troupe & une armée ſont moins deux machines inégales que deux machines différentes, 58 & 60
Plus une armée eſt nombreuſe, plus les forces, qu'elle a en réſerve, doivent être grandes à proportion de celles qui commencent le combat, 59
La qualité des troupes eſt préférable au nombre, 61
Les Grecs & les Macédoniens s'attacherent à rendre leurs troupes & leurs armées capables du plus grand effort : les Romains ſongerent à ſe procurer la ſupériorité plutôt à la fin des combats qu'au commencement, 64

## P

PEUR. Cauſes & effets de cette paſſion, Tome II, 30
On ſe fortifie contre l'impreſſion des objets qui ne frappent que l'imagination ; mais on ne ſe garantit pas de même de l'impreſſion que cauſe l'approche des grands périls, 32
La peur trouble les hommes dans quantité d'occaſions où ils n'ont à craindre, ni la mort, ni les bleſſures, 35
Alexandre ſe ſervit avec plus de ſuccès de la peur des *Sogdiens*, pour leur

faire abandonner le rocher qu'ils occupoient, que de la valeur des *Macédoniens*, 310

*Phalange.* Infanterie peſamment armée qui faiſoit la principale force des armées Grecques & Macédoniennes : de quels hommes elle étoit compoſée, Tome II, 115
Leurs armes, 116
L'ordre dans lequel ils combattoient, 117

*Pique ;* la principale arme des Macédoniens, ſon uſage, ſes avantages & ſes défauts, Tome II, 41
Pourquoi les piques ont été abandonnées ſous le régne de Louis le Grand, 201

*Places fortes.* Pourquoi elles étoient moins utiles chez les anciens, Tome II, 176
Comment elles étoient conſtruites, 277
Cauſes de la durée de leurs ſiéges, 288
Les places, dont l'enceinte eſt d'une grande étendue, ſont moins difficiles à garder que celles dont les remparts ſont d'un mauvais profil, 302
Diſpoſitions contre les attaques bruſques, 304
Les places fortes, quoique plus néceſſaires aujourd'hui qu'elles ne l'étoient anciennement, ne doivent pas

être en grand nombre, ſans devenir plus nuiſibles & embarraſſantes qu'utiles, 317

R

*Remparts.* Conſtruction particuliere de ceux des Gaulois, Tome II, 285

Ceux qui ne ſont point revêtus ou qui ne le ſont pas entiérement, réſiſtent mieux à l'artillerie, & ſont moins bons contre les ſurpriſes, 298

Moyen de rendre les remparts de terre inacceſſibles en tems de gelée, 305

*Repos.* Son utilité après l'exercice, Tome II, 16

*République.* Avantages de cette forme de gouvernement pour une nation renfermée dans une ville qui n'eſt pas d'une trop grande étendue, Tome II, 91, 99, 100

Inconvéniens qui naiſſent du trop grand nombre de citoyens, 94, 99, 101

*Retranchemens.* En quoi conſiſtent les avantages qu'ils peuvent donner à ceux qui les défendent, ſur ceux qui les attaquent, 142

Pourquoi les retranchemens modernes ſont rarement une grande réſiſtance, 249

*Ricochet*. Comment on tire à ricochet, Tome I, 348
Quelle eſt la force du boulet, 349
Comment il eſt réfléchi par la réſiſtance du terrein, 350, 353

## S

SCORPION. Arme ou machine de jet des anciens, Tome I, 315
*Siéges*. Les anciens en faiſoient peu. Annibal plus ſenſé que Brennus ne voulut point faire celui de Rome, Tome II, 178
Ils n'aguerriſſent que les ſoldats, & non pas les armées, 268

*Subordination*. Combien elle eſt néceſſaire dans les armées, Tome II, 65
Pourquoi elle eſt plus difficile à établir à proportion du nombre des troupes, 75
Sévérité de la ſubordination Romaine, 150
Son utilité, 155
Exemple du bon effet de la ſubordination dans l'expédition de Quintius Cincinnatus, contre les Æques, 156
Dans les troupes modernes, le pouvoir qu'ont les chefs, de diſpoſer de l'avancement, nuit plus qu'il ne ſert par rapport à la ſubordination, 216
Elle n'eſt point incompatible avec la liberté, 218
Exemples tirés des Romains, 219

## T

*Targe* des Romains. En quoi elle étoit préférable aux boucliers & aux armures, Tome II, 45

*Terraſſes* que les anciens élevoient ſur le bord du foſſé, Tome II, 287

*Travail.* Pourquoi il n'eſt point pénible pour les hommes endurcis par les exercices, Tome II, 28

*Troupe.* Une troupe trop petite eſt moins défectueuſe qu'une trop groſſe, Tome II, 56

La qualité eſt préférable au nombre, 60

Et la force à la viteſſe, 74

La force d'une troupe conſiſte moins dans la valeur des hommes qui la compoſent, que dans leur union, 82

Les troupes légeres nuiſent plus qu'elles ne ſervent, en couvrant trop une armée, 270

*Tyran.* Ses principes ſont tout-à-fait oppoſés à ceux des monarques & des deſpotes; Tome II, 106

*Fin de la Table des Matieres.*

Fi

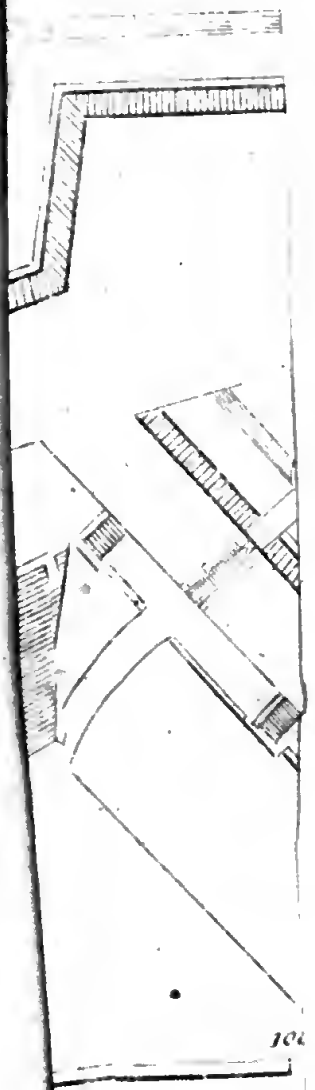
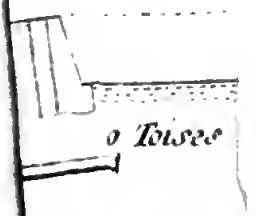
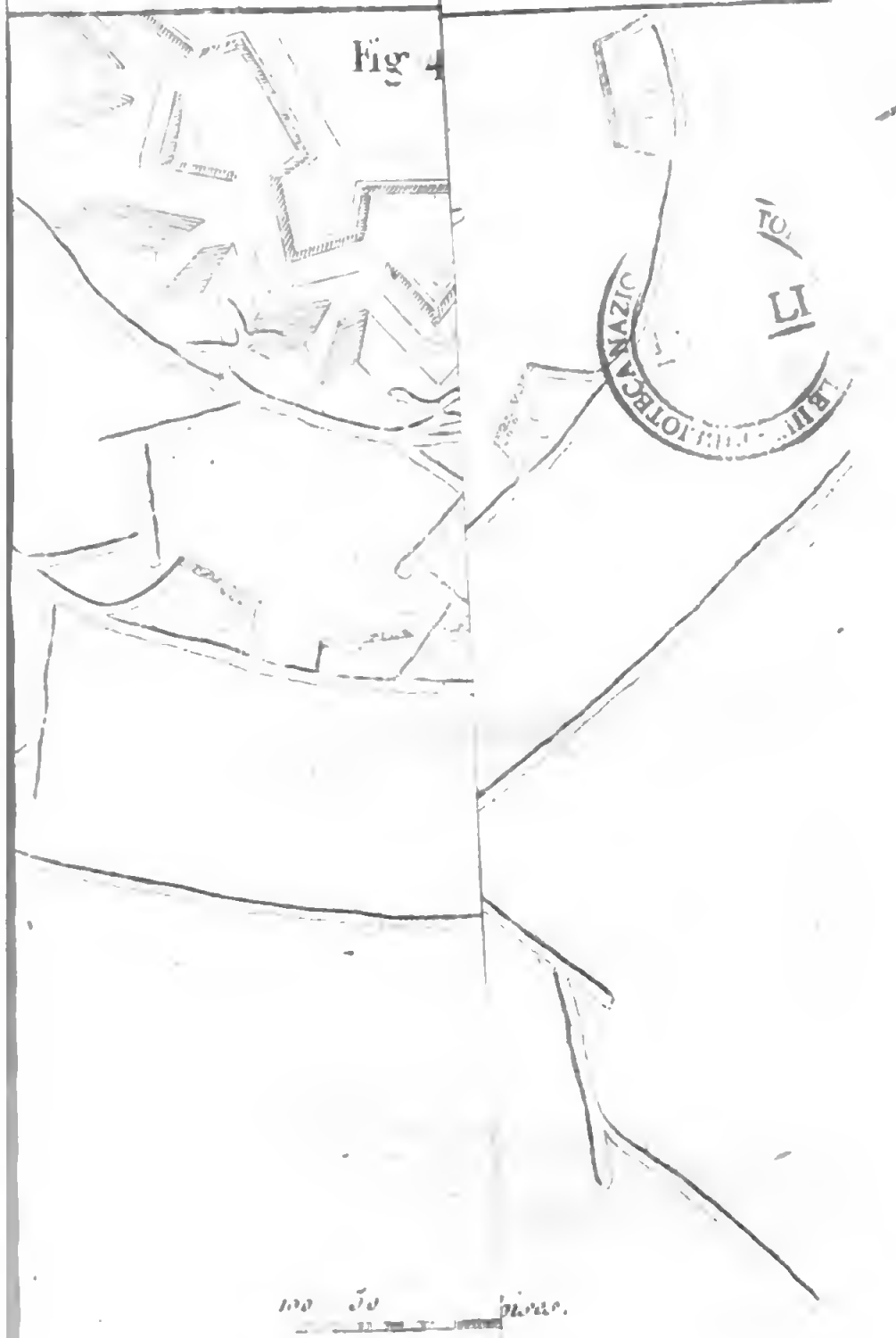


Fig 3.




352.

Fig 4



## *Fautes à corriger au Tome II.*

PAGE 5, ligne 15, humains, *lisez* humain.
Page 13, ligne 13, fibres, *lisez* filtres.
Page 45, ligne 21, d'arain, *lisez* d'airain.
Page 84, ligne 15, dont elle ſuſceptible, *lisez* dont elle eſt ſuſceptible.
Page 129, ligne 18, étant, *lisez* étoient.
Page 137, ligne 1, proptement, *lisez* promptement.
Page 165, ligne 22, hérault, *lisez* héraut.
Page 212, ligne 17, élevée *lisez* élevé.
Page 290, ligne 22, corps de place, *lisez* corps de la place.

## *APPROBATION*
### *DU CENSEUR ROYAL.*

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit intitulé: *Elémens de l'Art militaire ancien & moderne.* Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. FAIT à Paris, ce 7 Juillet 1765.

MONTCARVILLE,
*Lecteur & Profeſſeur Royal.*

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le ſieur VINCENT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *Elémens de l'Art militaire ancien & moderne*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permi- & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems

de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de celui qui aura droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE

LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Compiegne, le ſeptieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

*Signé* LE BEGUE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 635, Fol. 351, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Août 1765.*

Signé *LE BRETON, Syndic.*

*EXTRAIT du Catalogue des Livres qui ſe trouvent chez* VINCENT.

CODE militaire des Suiſſes, contenant tous les Réglemens & Ordonnances pour les troupes Suiſſes; par M. *le Baron de Zurlauben*, in-12, 4 vol. 1764, 10 l.

Code Militaire, ou Compilation des Ordonnances des Rois de France concernant les gens de guerre; par M. *de Briquet*, nouvelle édition augmentée, 1761, in-12, 8 vol. 20 l.

Droit politique par *Burlamaqui*, in-4°, les 2 vol. reliés en un, 10 l.

Mémoire ſur les Libertés de l'Egliſe Gallicane, par M. *Mignot*, in-12, 2 l. 10 ſ.

Traité des Droits de l'Etat & du Prince ſur les biens poſſédés par le Clergé, par M. *Mignot*, nouvelle édition, in-12, 6 vol. 1766. 15 l.

Traité des Prêts de Commerce, ou de l'Intérêt légitime & illégitime de l'argent, par M. *Mignot*, nouv. édit. in-12, 4 vol. 1759, 10 l.

Traité du Domaine; par M. *Lefevre de la Planche*, 3 vol. in-4°, 1765, 36 l.

Le Comédien, Ouvrage diviſé en deux parties; par M. *Remond de Sainte-Albine*, nouvelle édition augmentée & corrigée, in-8°, 4 l.

Les Comptes faits, ou Tarif général de toutes les monnoies, tant anciennes que nouvelles; par M. *Barreme*, in-12, 2 l. 10 ſ.

Dictionnaire d'Architecture civile, militaire

& navale, avec l'explication des termes qui concernent les bâtimens, &c. in-4°, *Fig. ſous preſſe.*

Dictionnaire domeſtique portatif, contenant toutes les connoiſſances relatives à l'Oeconomie domeſtique & rurale, où l'on détaille les différentes branches de l'Agriculture; la maniere de ſoigner les Chevaux; celle de nourrir & de conſerver toute ſorte de Beſtiaux; celle d'élever les Abeilles, les Vers à ſoie; & dans lequel on trouve les Inſtructions néceſſaires ſur la Chaſſe, la Pêche, les Arts, le Commerce, la Procédure, l'Office & la Cuiſine, &c. in-8°, 3 vol. 1764, 13 l. 10 ſ.

Dictionnaire portatif des Eaux & Forêts; par M. *Maſſé*, in-8°, paroîtra en 1766.

Eſpion dans les Cours des Princes chrétiens, in 12, 9 vol. 22 l. 10 ſ.

Eſſai ſur le Bonheur, ou Réflexions ſur les biens & les maux de la vie; par M. *Formey*, in-12, 2 l.

Eſſais politiques ſur l'Etat préſent de l'Europe; par M. le Vicomte *d'Andreſel*, nouv. édit. in-12, 2 vol. 1766. 4 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Peuples anciens & modernes; par M. le Chevalier *d'Arc*, in-12, 2 vol. 5 l.

Le Jardinier fleuriſte ou la Culture univerſelle des Fleurs, Arbres, &c. avec des Deſſeins nouveaux pour les Parterres, Boſquets, &c. la maniere de rechercher les eaux & faire les Baſſins; par le ſieur *Liger*, nouvelle édition, in-12, *Fig.* 1763. 3 l.

Le Jardinier François qui enſeigne à cultiver les Arbres & Herbes potageres, avec la ma-

niere de conſerver les fruits, &c. derniere édition, in-12, *Fig.* 2 l.

* Manuel des champs; par M. *de Chanvallon*, in-12, 1764. 2 l. 10 ſ.

Mémoire ſur le Laminage du plomb; par M. *Remond de Sainte-Albine*, in-12, *broch.* 1 l. 5 ſ.

Le Spectateur, ou le Socrate moderne, où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce ſiécle; traduit de l'Anglois, in-4°, 3 vol. 24 l.

Traité des Parties doubles, ou Méthode aiſée pour apprendre à tenir les Livres en parties doubles; par M. *Barreme*, in-8°, 5 l.

Traité du vrai mérite de l'homme conſidéré dans tous les âges & dans toutes les conditions, avec des principes propres à former les jeunes gens à la vertu; par M. *de Claville*, nouvelle édition, in-12, 2 vol. *petit format*, 1761, 4 l.

Vues Politiques ſur le Commerce des Denrées, &c. nouv. édit. in-12, 1766. 3 l.

L'Anatomie d'*Heiſter*, avec des Eſſais de Phyſique, ſur l'uſage des parties du corps humain; par M. *Senac*, premier médecin du Roi, nouvelle édition, augmentée de notes ſur les nouvelles découvertes, *avec Fig.* in-12, 3 vol. 7 l. 10 ſ.

Avis au peuple ſur ſa ſanté; par M. *Tiſſot*, nouvelle édition augmentée, les 2 vol. en un, in-12, 1763, 3 l.

Collection de Theſes médico-chirurgicales ſur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, publiées par M. le Baron de *Haller*, rédigées en françois par

M. *Macquard*, D. M. P. in-12, 5 vol. 1760, *Fig.* 12 l. 10 s.

Conſultations choiſies de pluſieurs médecins célebres de l'univerſité de Montpellier, ſur les maladies aiguës & chroniques, in-12, 10 vol. 25 l.

Deſcription abrégée des Maladies qui regnent le plus communément dans les Armées, avec la méthode de les traiter; par M. le Baron de *Vanwieten*, premier médecin de la Reine de Hongrie, in-12, nouvelle édition, 1761, 2 l.

Dictionnaire portatif d'Anatomie, Médecine, Chirurgie, Pharmacie, Botanique, Hiſtoire naturelle, in-8°, 2 vol. petit format, *ſous preſſe*.

Dictionnaire portatif de ſanté, dans lequel tout le monde peut prendre une connoiſſance ſuffiſante de toutes les maladies; des différens ſignes qui les caractériſent chacune en particulier; des moyens les plus ſûrs pour s'en préſerver; & des remedes les plus efficaces pour ſe guérir; & enfin de toutes les inſtructions néceſſaires pour être ſoi-même ſon propre médecin; par M. *L****, ancien médecin des Armées du Roi, & M. *D. B****, médecin des Hôpitaux, in-8°, 2 vol. troiſieme édition, 1761, 9 l.

Eſſai ſur la maniere de perfectionner l'eſpece humaine; par M. *Vandermonde*, D. M. P. in-12, 2 vol. 5 l.

Eſſai ſur les Alimens, pour ſervir de Commentaire aux Livres diététiques *d'Hippocrate*; par M. *Lorry*, D. M. P. in-12, 2 vol. 5 l.

Eſſai ſur les Vertus de l'eau de Chaux, pour la guériſon de la Pierre, de M. *Whytt*; &

la méthode de diſſoudre la Pierre par la voie des injections, de M. *Butler*; traduits par M. *Roux*, D. M. P. nouv. édit. in-12, 1766, 2 l 10 ſ.

Familles des Plantes; par M. *Adanſon* de l'Académie Royale des Sciences, in-8°, 2 vol. 1764, 12 l.

Hiſtoire de la ſanté & de l'art de la conſerver; par M. *Mackenzie*, médecin, traduite de l'Anglois, in-8°, 2 vol. *petit format*, 1762, 4 l.

De l'Homme & de la reproduction des différens individus, pour ſervir d'introduction à l'Hiſtoire naturelle de M. de *Buffon*, in-12, 1 l. 10 ſ.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. in-8°. *Il en paroît un Cahier chaque mois, qui ſe vend ſeize ſols. On ſouſcrit pour les douze Cahiers par an, 9 liv. 12 ſols. Le port par la Poſte eſt 4 ſols par Cahier, dans toutes les Villes du Royaume, que l'on paie d'avance.*

Le Médecin des Dames; par M. *Goulin*, in-12, *ſous preſſe.*

Minéralogie ou Nouvelle Expoſition du Régne minéral, avec un Dictionnaire nomenclateur, & des Tables ſynoptiques; par M. *Valmont de Bomare*, in-8°, 2 vol. 1762, 10 l.

Précis de la Médecine pratique, contenant l'hiſtoire des maladies, avec des obſervations ſur les points les plus intéreſſans; par M. *Lieutaud*, médecin des Enfans de France, in-8°, nouv. édition, 1761, 6 l.

Précis de la Matiere médicale, contenant les médicamens éprouvés, tant officinaux que

magiſtraux, &c. par le même, in-8°, 1766, 6 l.

Recherches hiſtoriques & critiques ſur les différens moyens de réfroidir les liqueurs; par M. *Roux*, D. M. P. in-12, *broch.* 1 l. 4 ſ.

Recherches ſur les différens mouvemens de la matiere électrique, dédiées à M. l'Abbé *Nollet*; par M. *Dutour*, de l'Académie Royale des Sciences, in-12, *Fig.* 1760, 3 l.

Recueil de Piéces concernant l'Inoculation de la petite Vérole, & propres à en prouver la ſécurité & l'utilité, in-12, 2 l. 10 ſ.

Recueil ſur l'Electricité médicale, dans lequel on a raſſemblé les piéces publiées ſur les moyens de guérir en électriſant les malades, ſeconde édition, in-12, 2 vol. 1763, 5 l.

Traité des Nerfs, traduit de l'Anglois, in-12, 2 vol. *ſous preſſe.*

Commentaire ſur le Théatre de *P. Corneille*, & autres morceaux intéreſſans; par M. *de Voltaire*, in-12, 3 vol. 1764, 7 l. 10 ſ.

Dictionnaire portatif de la Langue françoiſe, extrait du grand Dictionnaire de *Pierre Richelet*, in-8°, 5 l.

Dictionnaire Univerſel François & Latin, vulgairement appellé *Dictionnaire de Trévoux*, contenant la ſignification, la définition & l'explication de tous les termes des Sciences & Arts, &c. in-fol. 7 vol. derniere édition, *ſous preſſe.*

— Supplément pour les précédentes éditions, in-fol. les 2 vol. en un, 24 l.

— Abrégé dudit Dictionnaire, in-4°, 3 vol. 1762, 36 l.

la

La Double Folie, ou Mêlange de Poëſies, in-12, petit format, 1 l. 10 ſ.

Eſprit de Mlle Scudery, par M. l'Abbé *Delacroix*, in-12, 1766, 2 l. 10 ſ.

Fables choiſies miſes en vers par M. *de la Fontaine*, grand in-12, 3 l.

Fables de *Leſſing*, traduites de l'allemand en françois, par M. *d'Antelmy*; avec une diſſertation ſur la Fable, in-12, 1764, 3 l.

Fabliaux & Contes des Poëtes François des XII, XIII, XIV & XV ſiécles, par M. *de Barbazan*, in-12, 3 vol. 6 l.

Le Génie de *Monteſquieu*; par M. *Deleyre*, in-12, nouv. édit. 1762, 2 l. 10 ſ.

Grammaire Françoiſe du *P. Buffier*, in-12, 2 l. 10 ſ.

Grammaire Hébraïque, par M. *Ladvocat*, in-8°, nouvelle édition, 1765, *broch.* 3 l.

Idylles & Poëmes champêtres de M. *Geſſner*, traduits de l'Allemand, par M. *Huber*, in-8°, 1762, *avec Vignettes*, 3 l.

Mes Loiſirs; & l'Apologie du Genre humain, par M. le Chevalier *d'Arc*, nouvelle édition augmentée, in-12, 2 l. 10 ſ.

La Mort d'Abel, Poëme de M. *Geſſner*, traduit de l'allemand, par M. *Huber*, nouvelle édition, in-12, *petit format*, 1764, 2 l.

Oeuvres de M. l'Abbé *de Chaulieu*, nouvelle édition augmentée & corrigée, in-12, 2 vol. 4 l.

Oeuvres de *P. Corneille*, in-12, 7 vol. 17 l. 10 ſ.

—— Les mêmes in-12, 10 vol. *petit format*, 20 l.

Imitation de Jeſus-Chriſt, paraphraſée en vers ; par le même, in-12, 2 l. 10 ſ.

Oeuvres de *Thomas Corneille*, 9 vol. in-12, *petit format*, 18 l.

* Oeuvres diverſes de M. *de la Fontaine*, 4 vol. in-12, 8 l.

Oeuvres galantes & amoureuſes d'*Ovide*, traduction nouvelle en vers françois, in-8°, 4 l. 10 ſ.

Oeuvres d'*Etienne Pavillon*, nouvelle édition, in-12, 2 vol. *ſous preſſe.*

Oeuvres de *Peliſſon*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 ſ.

—— Hiſtoire de Louis XIV, in-12, 3. vol. 7 l. 10 ſ.

Oeuvres de *Rabelais*, miſes à la portée de tout lecteur, avec des éclairciſſemens hiſtoriques pour l'intelligence des allégories, in-12, 8 vol. 16 l.

Oeuvres de M. l'Abbé *de Saint Réal*, nouvelle édition, in-4°, 3 vol. 36 l.

— Les mêmes, in-12, 8 vol. 16 l.

Oeuvres diverſes de *Scaron*, 10 vol. grand in-12, 25 l.

— Les mêmes, nouvelle édition, in-12, 12 vol. *petit format.* 24 l.

Oeuvres de *Segrais*, nouvelle édition, 2 vol. in-12, *petit format*, 4 l.

Oeuvres du Philoſophe de *Sans-ſouci*, in-8°, 2 vol. 10 l.

— Supplément, 1 vol. *broch.* 3 l.

— Les mêmes Oeuvres, nouvelle édition, in-12, 4 vol. *petit format*, 8 l.

Oraiſon funébre de M^gr le Duc de Bourgogne, par M. *l'Evêque de Vence*, in-4°, 1761, *broch.* 1 l. 4 ſ.

Le Palais du Silence, Conte philoſophique; par M. le Chevalier *d'Arc*, in 12, 2 vol. 4 l. 10 ſ.

Paſtorales & autres Piéces de M. *Geſſner*; traduites de l'Allemand, in-8°, *petit format*, 1766, 2 l.

Piéces de Théatre de M. *Marin*, in-8°, 1765; 4 l.

Poëmes de M. *Geſſner*; l'un intitulé Daphnis; l'autre: Le premier Navigateur, traduits par M. *Huber*, in-12, nouv. édit. 1764, 2 l.

—— Les mêmes, *beau papier*, *Fig.* in-12, 1764, 3 l.

Poëſies diverſes de M. *Coquard*, in-12, 2 vol. 4 l. 10 ſ.

Poëſies françoiſes de M. l'Abbé *Regnier des Marais*, *grand* in-12, 3 l.

—— Idem, nouv. édit. 2 vol. *petit* in-12, 4 l.

Poliergie, ou Mélange de Littérature & de Poëſies; par M. de *V****, in-12, nouvelle édition, 1766, 2 l. 10 ſ.

Porte-feuille d'un homme de goût, ou l'Eſprit de nos meilleurs Poëtes; par M. l'Abbé *Delaporte*, in-12, 2 vol. 1765, 5 l.

Réflexions hazardées d'une femme ignorante, qui ne connoit les défauts d'autrui que par les ſiens propres, & le monde que par relation & par ouï-dire, in-12, 1766, 2 l. 10 ſ.

Théatre de M. *de Voltaire*, in-12, 6 vol. *petit format*, 12 l.

Traité de la Poëſie françoiſe; par le *P. Mourgues*, nouv. édition, in-12, 2 l.

Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, par M. l'Abbé *Racine*, nouvelle édition, in-12, 15 vol. 52 l. 10 ſ.

—— Séparément les tomes X, XI, XII, XIII, 16 l.

—— Et les Tomes XIV, XV, 1764, 8 l.

—— Le même Abrégé, in-4°, les ſix premiers vol. 60 l.

—— La ſuite paroîtra en 1766.

—— Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle de l'Egliſe; par M. l'Abbé *Racine*, in-12, 2 vol. 7 l.

Almanach de Paris, ou Calendrier hiſtorique des Pariſiens illuſtres, in-24, 1766,

Dictionnaire géographique, hiſtorique & critique, &c. par M. *Bruzen de la Martiniere*, nouv. édit. corrigée & augmentée, in-fol. 6 vol. paroîtra en 1766.

Le grand Dictionnaire hiſtorique de *Moreri*, ou le mêlange curieux de l'Hiſtoire ſacrée & profane, &c. nouvelle édition, dans laquelle les Supplémens ſont refondus, in-fol. 10 vol. 1759, 240 l.

Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle de l'Egliſe; par M. l'Abbé *Racine*, in-12, 2 vol. 7 l.

Diſſertation ſur l'origine des François, in-12, *bröch.* 12 ſ.

Hiſtoire critique de l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules; par M. l'Abbé *Dubos*, nouvelle édition, in-4°, 2 vol. 20 l.

Hiſtoire de l'ancien & du nouveau Teſtament, & des Juifs, pour ſervir d'Introduction à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. l'Abbé *Fleury*; par *D. Calmet*, in-4°, 4 vol. 36 l.

Hiſtoire de la réception du Concile de Trente dans les differens Etats catholiques, avec les piéces juſtificatives; par M. l'Abbé *Mignot*, nouv. édit. in-12, 2 vol. 1766, 5 l.

Hiſtoire de l'Egliſe en abrégé, depuis le commencement du monde juſqu'à préſent; par M. *Dupin*, in 12, 4 vol. 10 l.

Hiſtoire de Louis XIV; par *Peliſſon*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales; par M. *Desbroſſes*, in-4°, 2 vol. *gr. papier*, 24 l.

Hiſtoire du Concile de Trente de Fra-Paolo Sarpi, traduite de nouveau en françois, avec des notes critiques, par *P. Fr. Le Courayer*; nouvelle édition à laquelle on a joint la défenſe de l'Auteur contre les cenſures de pluſieurs Prélats & Théologiens, in-4°, 3 vol. 30 l.

Hiſtoire du Démêlé de *Henri II*, Roi d'Angleterre, avec *Thomas Becket* Archevêque de Cantorbery; par M. l'Abbé *Mignot*, in 12, 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Peuple de Dieu; par le *P. Berruyer*; premiere partie, contenant l'ancien Teſtament, in-12, 10 vol. 25 l.

—— La même, in-4°, 8 vol. 80 l.

Hiſtoire du Peuple de Dieu, par le *P. Berruyer*; ſeconde partie, contenant le nouveau Teſtament, in-12, 8 vol. 20 l.

—— La même, in-4°, 4 vol. 36 l.

Hiſtoire Eccléſiaſtique par M. l'Abbé *Fleury*, nouvelle édition, in-4°, 36 vol. 216 l.

—— La même, in-12, 36 vol. 108 l.

—— Table générale de cette hiſtoire, in-4°, 15 l.

—— Les mêmes Tables, in-12, 4 vol. 12 l.

—— Introduction à ladite Hiſtoire; par *D. Calmet*, in-4°, 4 vol. 36 l.

—— La même Introduction, in-12, 5 vol. *ſous preſſe.*

—— Tous les volumes ſe ſéparent de deux en deux, à raiſon de 6 liv. chaque volume in-4°, & de 3 liv. chaque volume in-12.

Hiſtoire générale de Languedoc, avec des Notes & les Piéces juſtificatives; compoſée ſur les Originaux, enrichie de divers monumens, *avec Cartes, Fig. & Vignettes en taille douce;* par *D. Vaiſſette*, R. B. in-fol. 5 vol. 100 l.

—— Abrégé de l'Hiſtoire de Languedoc, in-12, 6 vol. 15 l.

Hiſtoire profane depuis ſon commencement juſqu'à préſent: contenant les tems obſcurs & fabuleux; l'Hiſtoire des événemens arrivés dans tous les tems; les différentes Religions; & les Hommes illuſtres qui ont vécu dans chaque ſiécle; par M. *Dupin*, in-12, 6 vol. 15 l.

Inſtitutions abrégées de Géographie, ou Analyſe méthodique du globe terreſtre; par M. *Maclot*, in-12, 2 l. 5 ſ.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg, in-12, les 2 vol. rel. en un. 3 l.

Les plus beaux Monumens de Rome ancienne, en 120 Planches, in fol. *gr. papier*, 1761, 60 l.

Vie de *Gaſſendi*, avec le Catalogue de ſes Ouvrages, in-12, 2 l. 10 ſ.

Vies des hommes & femmes illuſtres d'Italie, in-12, *ſous preſſe.*

Le Voyageur François, ou la Connoiſſance de l'ancien & du nouveau Monde, par M. l'Abbé *de la Porte*, in-12, 2 vol. 1765, 5 l.

— Les tomes III & IV paroîtront en 1766.

Abrégé du Dictionnaire des Cas de Conſcience, par M. *Pontas*, revu, augmenté, & mis dans un ordre nouveau; par M. *Collet*, Docteur en théologie, in-4°, 2 vol. 1764, 21 l.

Effuſion de cœur, ou Entretien ſpirituel & affectif d'une Ame avec Dieu, ſur chaque verſet des Pſeaumes & des Cantiques de l'Egliſe, & du Cantique des Cantiques; par *Dom Morel*, nouv. édit. in-12, 5 vol. 12 l. 10 ſ.

Entretiens avec Jeſus-Chriſt dans le S. Sacrement de l'Autel; contenant divers Exercices de Piété pour honorer ce divin myſtere, & pour s'en approcher dignement; par *Dom Morel*, nouvelle édition, avec l'Ordinaire de la Meſſe, in-12, *gros caractere*, 764, 2 l. 10 ſ.

Entretiens ſpirituels en forme de Prieres ſur les Evangiles des Dimanches & des Myſtères de toute l'année; Sur la Paſſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, diſtribués pour tous les jours de Carême; ſur l'Incarnation, pour tous les jours de l'Avent; par *Dom Morel*, in-12, 4 vol. 6 l.

Entretiens ſpirituels pour la Fête & l'Octave du ſaint Sacrement, avec l'Office du Jour, à l'uſage de Rome & de Paris; par *Dom Morel*, in-12, 1 l 10 ſ.

Eſpérance Chrétienne & Confiance en la miſéricorde de Dieu; par *Dom Morel*, in-12, 1 l. 10 ſ.

Explication de la Régle de S. Benoît, in-12, 3 l.

*Imitatio Jesu-Christi*, *in*-32, 15 s.

Imitation de J. C. traduite & paraphrasée en en vers françois; par Pierre *Corneille*, nouvelle édition, retouchée par l'Auteur avant sa mort, in-12, 2 l. 10 s.

Imitation de Notre-Seigneur Jesus Christ, traduction nouvelle, avec une priere affective ou Effusion de cœur à la fin de chaque Chapitre; par D. *Morel*, nouvelle édition, in-12, 2 l. 10 s.

La Liturgie ancienne & moderne, ou Instruction sur l'Institution des Prieres & Solemnités, & sur les Pratiques & Cérémonies de l'Eglise, troisieme édition, in-12, 2 l. 10 s.

Méditations sur la Régle de S. Benoît pour tous les jours de l'année; par D. *Morel*, nouv. édit. in-12, 3 l.

Mémoire sur les Libertés de l'Eglise Gallicane; par M. l'Abbé *Mignot*, in 12, 2 l. 10 s.

Nouvel abrégé des Méditations du Pere Louis *Du-Pont*, où se trouvent de suite les Méditations de chaque jour, ou l'Art de méditer, &c. nouvelle édition augmentée d'un grand nombre de Méditations sur les Fêtes des Saints, avec une Retraite de huit jours, in-12, 3 vol. 1762, 7 l. 10 s.

*Novum Jesu Christi Testamentum*, in-24, 1 l. 10 s.

Paraphrases sur les Epîtres de S. Paul, avec le texte latin, des analyses & des notes tirées des Peres & des meilleurs Commentateurs, in-12, 3 vol. 7 l. 10 s.

A01 1462663